ANECDOTES INTÉRESSANTES ET SECRÈTES DE LA COUR DE RUSSIE:...

Jean Benoı^t Scherer







ANECDOTES
SECRÈTES
DE LA COUR DE RUSSIE.

T. II.

ANECDOTES

INTÉRESSANTES ET SECRÈTES

DE LA COUR DE RUSSIE,

TIRÉES DE SES ARCHIVES;

AVEC quelques Anecdotes particulières aux différens peuples de cet Empire;

PUBLIÉES par un Voyageur qui a séjourné treize ans en Russie.

TOME SECOND.



A LONDRES,

Et A PARIS, chez BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

1792.

ANECDOTES
INTÉRESSANTES ET SECRETES
TIRÉES
DES ARCHIVES DE LA RUSSIE.

AVANT les temps du Zar Féodor Alexiewitsch l'éducation de la jeunesse dans la grande Russie étoit privativement attribuée aux moines, qui ne lui enseignoient guère que la langue du pays (1), le chant de l'Eglise et quelques prières. Les Russes n'admettant point au service divin d'autre musique que la

(1) L'esclavon.

vocale, on prenoit de chaque Eglise des enfans qui étoient destinés à l'étude de ce chant, qui exigeoit d'excellens poumons; la nation qui en fait ses délices, en ayant constitué le principal mérite dans la récitation d'une longue suite de mots faite sans respirer. Le même goût et les mêmes principes d'éducation subsistent encore en grande partie. J'ai assisté à une séance dans le couvent de St. Jacques de Waldai, sur le chemin de St. Petersbourg à Moscou; j'y ai entendu le plus bruyant choeur de l'Europe: on y donnoit la palme à un jeune homme qui chantoit d'une voix forte Gospodi Pamelui (Seigneur ayez pitié de moi) quinze fois de suite sans reprendre haleine.

Par une ordonnance de l'année 7190 (qui répond à celle de 1682 nouveau style) le Zar Feodor Alexiewitsch érigea en titre d'académies les principaux d'entre ces couvens, et fit entrer l'étude

des langues russe, latine et grecque dans l'éducation de la jeunesse.

Avant les voyages de Pierre le grand, l'intérieur de la Russie se trouvoit peuplé d'instituteurs Suédois. C'étoient ces malheureux soldats, qui échappés au carnage dans la fameuse journée de Pultawa, et répandus dans l'Empire, n'avoient pas d'autre ressource pour gagner leur subsistance. Ce Prince, après avoir recueilli et comparé les idées des nations qu'il avoit visitées, sur l'éducation, voulut procurer à son pays des maîtres de mathématiques, d'astronomie, et d'autres sciences dont les noms n'y étoient pas seulement connus. Il sut s'attacher plusieurs savans, principalement en Angleterre, tels que MM. Fergharson et Guin. Quand il revint dans sa patrie, on vit à sa suite le Prévôt de Marienbourg, Ernest Gluck, (1) homme

(1) Je parlerai par la suite de cet homme fameux à plusieurs titres.

versé dans la théologie et les langues, et beaucoup d'autres personnages célèbres. Ils établirent à Moscou une école où tous les jeunes gens furent instruits aux dépens de l'Empereur. Cette école qui a acquis de la consistance, et est devenue plus fameuse sous le nom d'Université de Moscou, est composée de différentes chaires, la plupart occupées par des Professeurs dignes de leur place. Le même Empereur projetta ensuite la fondation d'une Académie des Sciences dans sa nouvelle capitale, mais l'ouverture en étoit réservée à sa veuve Catherine Ire. La Russie doit à l'Impératrice actuelle une foule d'établissemens utiles, tels que l'école de Casan, l'Université de St. Pétersbourg, la nouvelle organisation et le nouveau plan d'instruction du corps des cadets, l'Académie des Arts, l'Asyle des filles nobles, celui des enfans trouvés &c.

La Noblesse Russe et les gens riches profitent peu de ces écoles publiques:

ils aiment mieux livrer leurs enfans à des Utschitels, ou Gouverneurs domestiques. Il s'en trouve un grand nombre à Moscou. Quelques-uns sont en état de remplir cette pénible et délicate fonction : mais la plupart joignent à l'ignorance la plus profonde, les plus mauvaises moeurs ; ce qui diversifie singulièrement les idées et la manière de vivre de cette jeunesse. J'ai vu beaucoup de ces Gouverneurs qui n'avoient jamais eu d'autre emploi que celui de perruquier, valet de chambre, tonnelier, souffleur de comédie &c. Depuis le séjour de l'Empereur Joseph II en Russie, on y a adopté des écoles normales, qui, fondées sur une base vicieuse, ne seront jamais d'une grande utilité. Elles manquent de cette uniformité dans l'instruction, et de cet accord de principes entre les instituteurs et le gouvernement, qui sont le principal but que les fondateurs devoient avoir en vue.

Sous le règne de l'Impératrice Elisabeth, un gentilhomme qui desiroit que l'éducation de ses fils fût soignée, étoit à la quête d'un Utschitel qui sût la langue française. Un fennois se présente et s'annonce comme possédant tout ce que le père exigeoit. Ce misérable n'étoit pas un sot, mais ne leur pouvoit enseigner que sa langue maternelle. Il est admis. Les jeunes gens firent dans cette langue prétendue française des progrès rapides qui étonnèrent le père et le remplirent de joye. Un beau matin le Gouverneur l'aborde, et lui dit qu'il peut présenter ses fils par tout, et que leur éducation est finie. Le père le paye avec toute la libéralité qu'inspire la reconnoîssance et le congédie. Méditant de les placer dans les régimens des gardes, il prend, avec eux, la route de St. Pétersbourg. Il parvient à obtenir une audience de l'Impératrice, à qui il vanta les talens de ses fils, et surtout leur facilité à s'énoncer en français. L'Impératrice veut

les voir et les interroger elle-même dans cette langue: d'abord ils ne répondent pas. Le père qui interprète ce silence comme un effet de la timidité, cherche à les encourager. L'Impératrice elle-même les exhorte avec beaucoup de douceur et d'affabilité à revenir de cette frayeur. Ils répondent alors en bon fennois qu'ils ne comprennent rien de ce que Sa Majesté leur fait l'honneur de leur dire. Cette Princesse dont l'ancien appanage étoit situé en partie en Finnlande et qui entendoit un peu le fennois, éclate de rire; le père désabusé se lamente, la honte et le chagrin le rendent muet à son tour. Sa crédule bonhommie n'en obtint pas moins le succès que des lumières plus étendues lui auroient peut-être procuré plus difficilement: car l'Impératrice, qui eut pitié de cette famille, se chargea de placer les enfans et de leur procurer une plus sûre occasion d'apprendre les langues.

Les Russes perdent presque tout le fruit qu'ils pourroient attendre des soins des gouverneurs de leurs enfans. Au lieu d'avoir pour eux ces égards dûs à leurs talens, ces attentions et cette bienveillance qui les attacheroient à leurs élèves et leur feroient estimer et chérir leurs fonctions paternelles, ils les traitent comme des palefreniers, ou tout au plus comme des premiers valets, et ne leur épargnent aucune espèce d'avanies. Le nom d'Utschitel est presque devenu une insulte. Quels sentimens d'honneur ou d'affection peut-on se promettre de la part d'un être avili à ce degré ? Est-il étonnant que l'instituteur le plus vertueux néglige l'instruction d'enfans qui ayant de lui la même idée que leurs parens, lui font regarder son métier comme la plus rude et la plus humiliante corvée ? La docilité est liée à la confiance ; celle-ci présuppose encore l'estime : il implique contradiction d'exiger l'obéissance et de n'inspirer que le mépris.

La plupart des peuples Nomades croyoient qu'en introduisant dans le lit de leurs femmes des guerriers expérimentés, il en naîtroit des hommes belliqueux et invincibles. C'est cette opinion répandue parmi eux qui engagea le Chan des Tatares de la Bucharie, lequel étoit enthousiasmé des exploits de Charle **XII**, à députer au Zar une Ambassade solemnelle pour lui demander un certain nombre de filles suédoises anciennes sujettes de l'Alexandre du Nord. Ces suédoises prisonnières devoient être la tige d'une race guerrière qui auroit conquis tout le globe. Pierre I[er] rit beaucoup de ce début, et n'exauça point la prière des Ambassadeurs. Ceux-ci voyant qu'il n'y avoit pas moyen de le fléchir, mirent tout en oeuvre pour effectuer les espérances de leur chef: ils s'adressèrent directement à celles qu'ils avoient dessein d'emmener avec eux, réussirent à en débaucher deux, et re-

tournèrent dans leur pays, satisfaits de ce petit butin.

Le Zar Pierre Ier en arrivant à Paris fut complimenté au nom du Roi par Louvois et le Maréchal de Tessé, qui le menèrent ensuite au Louvre dans l'appartement de la feue Reine épouse de Louis XIV. Il parcourut ce vaste bâtiment pendant une demie heure, admira la magnificence des meubles et le nombre prodigieux des bougies, et arrêta ses regards, dans la grand' salle, sur deux tables de soixante couverts chacune, et servies somptueusement en gras et en maigre; demanda un morceau de pain et des raves, goûta de six espèces de vins, avala deux verres de bierre (c'étoit sa boisson favorite) et pria le Maréchal de Tessé de le faire conduire à l'hôtel de Lesdiguières que l'on avoit meublé pour lui. Envain le Maréchal le conjura de se mettre à table, envain il l'assura que le Roi seroit charmé qu'il

daignât rester quelques jours au Louvre. Le Zar fut infléxible, et ne lui répondit autre chose, sinon qu'il vouloit être libre.

Introduit dans l'hôtel de Lesdiguières, il prit un flambeau pour examiner le lit qui lui étoit destiné, le trouva trop magnifique, entra dans une garderobe où l'on avoit dressé celui de son valet de chambre, et dit au Maréchal de Tessé : en voilà assez pour moi ; je préfère les petits appartemens aux grands.

Il apportoit la plus scrupuleuse attention, pour empêcher qu'il ne se glissât dans son église des abus qui pouvoient renouveller l'ancienne superstition de ses sujets, et cette crédulité sans bornes, qui n'étant pas totalement abolie, étoit à chaque instant prête à reprendre toutes ses forces.

On lui rapporta un jour qu'un prêtre

publioit dans St. Petersbourg un long catalogue de miracles qu'il attribuoit à une image de la Sainte Vierge. Pierre mande sur le champ cet homme avec son image, et lui commande un miracle. L'homme d'église s'excuse sur l'impossibilité d'en opérer dans un autre temps que la nuit. Le Zar lui enjoint de dire la vérité sans déguisement, sous peine d'attirer sur sa tête un déluge de maux. Le prêtre effrayé se jette à ses pieds, confesse que le besoin d'argent l'a déterminé à employer cette ruse, reconnoît sa faute et en demande pardon. Pierre outré de cette friponnerie, se retourna vers les assistans, à qui il en annonça d'une voix forte tous les détails, et condamna le coupable à recevoir le knout et à être destitué et enfermé dans la forteresse.

Pierre Ier envoya (1719) Ostermann au congrès dans l'Isle d'Aland pour menacer les Suédois de mettre tout à feu

et à sang dans leur pays, et de leur faire subir les conditions les plus dures, s'ils n'acceptoient promptement les propositions qu'il avoit faites. Son impatience ou son caractère belliqueux lui faisant trouver la discussion trop longue, il fit sa descente en Suède avec l'Amiral Apraxin, passa à Soedertelge, brûla ou détruisit six grandes villes, onze palais magnifiques, cent et neuf seigneuries, huit cens et vingt-six métairies, trois moulins, dix magazins, deux mines de cuivre et cinq de fer. Apraxin de son côté incendia deux villes, vingt-une seigneuries, cinq cens et trente-cinq métairies, quarante moulins et seize magazins. Neuf mines de fer, pour le rachat de chacune desquelles les propriétaires offroient 300,000 écus, n'échappèrent point à la fureur dévastatrice des Russes. Tout ce qui ne put être transporté, fut précipité dans la mer, et tous les malheureux Suédois qui tomboient dans leurs mains étoient jettés dans des fours chauds.

Pierre Ier fit bâtir dans l'Isle de St. Basile à St. Pétersbourg un observatoire, où il déposa différens instrumens de physique et d'astronomie, ainsi que deux bibliothèques, glorieuses conquêtes qu'il avoit faites à Mietau et en Suède. Celle d'Abo principalement renfermoit un grand nombre de livres rares qui font partie aujourd'hui de la bibliothèque de l'Académie de St. Pétersbourg.

Dans ses voyages il ne négligeoit rien pour se procurer une collection de tout ce qu'il y a de rare dans les trois règnes. En visitant le cabinet de l'Histoire naturelle à Coppenhague, il y remarqua entre autres curiosités une momie de la première grandeur. Après l'avoir examinée, il en fit la demande à l'Inspecteur, qui lui répondit que sa qualité ne lui donnoit d'autre droit que celui d'un surveillant; mais qu'il ne pouvoit pas disposer de la moindre pièce sans l'agrément de Sa Majesté, à qui il feroit part

du desir du Prince. Le Roi qui connoîssoit le prix de cette momie, qui savoit qu'il n'y en avoit pas une seule de cette grandeur dans toute l'Allemagne, enjoignit à son intendant de la lui refuser de la manière la plus polie et avec tous les ménagemens qui étoient dûs à son rang. Le Zar revint trouver l'Inspecteur, et apprenant le résultat de sa conversation avec le Roi, le quitta brusquement, mais outré, et résolu d'en tirer une vengeance éclatante. Quelques jours avant son départ de Coppenhague, il alla se promener sur la tour dans le voisinage de laquelle étoit le cabinet, envoya chercher l'Inspecteur à qui il dit, qu'il lui restoit encore quelques raretés à parcourir. Il feint en effet de promener ses regards sur différentes choses : mais arrivé vis-à-vis de la momie, je ne peux donc pas, lui dit-il, obtenir de vous cette momie? l'Inspecteur s'excuse de nouveau, et lui témoigne le chagrin que lui donne l'impossibilité où il est d'en dis-

poser. Alors le Zar furieux prend la momie par le nez qu'il arrache, la difforme, la mutile et s'en va en disant: gardez-la maintenant sans nez, je ne la trouve plus si précieuse.

J'ai déjà dit qu'il avoit rendu une ordonnance pour forcer les hommes à recevoir les femmes dans leur compagnie, et même dans les fêtes; chose inouie avant lui, et que l'on auroit regardée comme un sacrilège. Voici le précis de cette ordonnance: Il y aura trois assemblées par semaine chez les grands et nobles de la capitale; lesquelles commenceront à quatre ou cinq heures du soir, et finiront à dix. Ils y seront invités la veille par le Lieutenant de police, et celui chez qui sera le rendez-vous, le rendra public par un écriteau au-dessus de sa porte. Il ne sera tenu d'aller au devant ni de faire la reconduite de qui que ce soit, mais seulement de fournir les lumières, les rafraîchissemens

mens et ce qui sera nécessaire pour le jeu. Chacun pourra accepter ou refuser une partie de jeu, ainsi que le Grand Aigle (grand bocal que l'Empereur vuidoit d'un trait). Les Nobles, les Officiers, les Négocians, les Constructeurs de vaisseaux et les gens de la chancellerie assisteront à ces assemblées avec leurs femmes et leurs enfans. On donnera une chambre à part aux laquais étrangers. Il y aura une salle de bal, une autre pour le jeu, une troisième pour fumer et converser, et une quatrième enfin où les femmes se divertiront au collin maillard et à d'autres petits jeux.

Un nommé Edlac, qui étoit au service de Pierre Ier, avoit obtenu des patentes de Général, pour lui avoir fait accroire qu'il possédoit le secrèt de lui procurer beaucoup d'argent. Le Zar lui avoit recommandé de le coucher par écrit. L'introduction de mille Juifs en Russie entroit dans son plan. De cette source il

faisoit jaillir un revenu considérable noyé dans une mer de chiffres. Le Zar, après avoir lû le mémoire, le déchira et congédia son auteur en lui disant: ma nation n'est que trop juive, si je laissois venir les juifs dans mes états, ils acheveroient de la corrompre. Edlac décampa aussitôt de St. Pétersbourg: mais arrivé à Riga, il fut contraint à remettre au Gouverneur ses patentes de Général.

La communauté mi-partie des négocians et des merciers ou marchands en détail a dans Réval deux maisons où elle tient ses assemblées. Dans le temps que Iwan Basilowitsch, poursuivant le cours des conquêtes et des ravages qu'il avoit faits dans le Duché d'Esthonie, approchoit de Réval dans l'intention d'en faire le siège, le manque de vivres et de munitions jetta d'abord cette ville dans la consternation. Elle en fut bientôt retirée par la courageuse et prompte résolution des négocians et de leurs garçons

qui formant entr'eux un corps de milice bourgeoise, firent sur les assiégeans une si vigoureuse sortie qu'ils les assomèrent presque tous. Ces soldats citoyens s'étoient armés de cuirasses et de casques, ce qui leur fit donner alors le nom *d'hommes noirs*: ils se qualifient encore aujourd'hui *têtes noires*. Après la retraite de ceux des Russes qui purent échapper au carnage, on érigea près de Réval une pyramide ornée d'une inscription qui rappelle cette action mémorable. On en célébre l'anniversaire par une fête solemnelle, dans laquelle les négocians donnent à tous les notables un magnifique repas, où brille la plus vive et la plus pure allégresse, augmentée par un bruit roulant de canons. Pierre I[er]. se trouvant à Réval dans le temps de cette fête, les négocians après leur repas allérent lui présenter le grand livre sur lequel sont inscrits tous ceux qui, depuis l'époque de la délivrance de Réval, ont desiré être membres de la confrérie des

têtes noires, et personne n'a jamais été indifférent sur ce titre. Le Zar y écrivit aussi son nom. Comme il est de règle que chaque récipiendaire fasse un présent à la communauté, il donna un grand bocal d'argent doré, qui avoit la forme d'un pied de chevreuil, et contenoit deux bouteilles. Il le fit emplir et le vida devant l'assemblée, en ordonnant qu'on ne pût à l'avenir s'aggréger à la confrérie, sans remplir la même formalité. Cette ordonnance a été exécutée à la lettre. Pendant mon séjour à Réval j'ai été invité à cette fête. Je me défiois singulierement de mes forces pour l'accomplissement de la terrible loi du bocal. Le registre ne me fut présenté que le soir. J'écrivis mon nom. Ce n'étoit pas là le plus difficile de la cérémonie. Vint ensuite le bocal. Je m'y étois préparé par le régime et par une abstinence totale de boire dans cette journée. J'eus besoin néanmoins de reprendre

haleine plusieurs fois en sablant l'énorme bocal.

Lorsque le Prince Henri, oncle du Roi de Prusse, visita l'Impératrice Catherine II à St. Petersbourg, on avoit préparé pour lui le palais du Comte Woronzoff, ci-devant grand Chancelier de la Cour de Russie. Il y avoit entre autres meubles quatre lustres suspendus dans le grand salon au plafond du second étage. Un filou Russe pénétra dans ce palais, monta au premier étage, dont il trouva toutes les portes fermées, et delà au second, où rien ne s'offrit à sa vue de propre à dérober, sinon les ferremens auxquels les lustres étoient accrochés. Intrépide, il prend sa hache (1) et se met en besogne. Il avoit déjà heureusement opéré sur les trois premiers. Il voyoit le moment où le succès alloit couronner sa

(1) Les paysans Russes ont ordinairement une hache dans la ceinture qu'ils s'attachent autour du corps par dessus leur habit.

glorieuse entreprise, lorsque le grand Maréchal de la Cour survenu inopinément, faillit à être écrasé de la chûte du quatrieme lustre.

Quelques jours avant l'arrivée du Prince Henri, des Russes couperent les franges d'or de son lit, et les emporterent avec les oreillers et beaucoup d'autres meubles auxquels on se hâta d'en substituer d'autres; mais avec une grande crainte qu'il ne vînt avant que le mal fût réparé.

Le Prince Henri, pendant tout le temps qu'il passa à St. Petersbourg, ne visita pas d'autre église que la chapelle russe de la Cour, où il accompagnoit l'Impératrice. Le peuple attentif à toutes les démarches des personnes de ce rang, en tiroit cette conclusion, que ce Prince n'étoit venu en Russie que pour admirer le véritable culte de la chrétienté.

Les femmes de St. Petersbourg, qui ne sont sorties de leur solitude ou plutôt de leur captivité que depuis Pierre Ier, n'ont pas été contentes de la conduite de ce même Prince, à qui elles n'ont trouvé ni esprit, ni enjouement, ni d'autre mérite que celui d'un moraliste sec et ennuyeux, qui se renfermant dans cette froide décence qu'elles regardoient comme un maigre attribut de sa naissance, n'avoit pas su s'amuser avec elles. Cela veut dire qu'il n'a point fait à ces Dames autant de complimens qu'elles s'y attendoient. Elles durent effectivement trouver une prodigieuse différence entre ce personnage, qui n'avoit à soutenir que la réputation d'un des guerriers les plus expérimentés du siècle, d'un estimable homme de lettres et d'un philosophe profond; et ces agréables Princes du St. Empire romain et leurs galants Knaes, courtisans assidus, toujours soumis à leurs ordres, infatigables admirateurs de leurs graces; qui ne se

piquent pas de talens, mais savent à propos se targuer d'une origine telle quelle; qui sachant qu'elles sont les dispensatrices de toutes les graces, épient toutes les occasions de varier leurs plaisirs, pour obtenir à la fin, par leur canal, quelque coin de terre qui puisse donner quelque réalité à leur principauté.

Le Prince Henri étoit accompagné, dans son voyage à Stockholm, du Général Hordt, l'un des conjurés, qui, sous le dernier Roi de Suède, s'étoient ligués pour étendre la prérogative royale. Hordt devoit avoir la tête tranchée. Il s'échappa adroitement de sa prison et se refugia à Berlin, où le feu Roi de Prusse lui donna du service. De retour en Suède, et presenté, à la suite du Prince Henri, au Roi et aux Sénateurs, il affecta devant ces derniers de tenir continuellement sa main droite au col en équerre, comme pour leur dire: cette tête que vous avez

voulu séparer de mon cou, y tient encore.

Malgré la juste admiration qu'inspire le génie de Pierre le grand, on est souvent saisi d'horreur en parcourant cette longue suite d'actions aussi utiles que brillantes, mais mêlées de traits de la plus révoltante injustice et de jugemens dictés par une férocité qui lui étoit naturelle. Le supplice auquel il condamna, en 1701, Grégoire Talitzkoi*, imprimeur de sa cour, est une de ces taches qui souillent par intervalles l'histoire de ce grand législateur. Talitzkoi, gagné par le clergé, avoit imprimé quelques brochures propres à soulever le peuple. On avançoit dans ces pamphlets que le Zar, par les circonstances de sa naissance, et par sa conduite générale et particuliere, étoit l'antechrist. Ce reproche, et beaucoup d'autres de ce genre, étoient des choses démontrées pour le peuple. L'Empereur en fut allarmé. La frayeur, par

contrecoup, saisit Talitzkoi, qui, bien informé d'ailleurs qu'il y avoit mille ducats déposés dans une lanterne sur le grand marché de Moscou, pour la récompense de celui qui le livreroit, s'enfuit au fond de la Sibirie. Mais l'avarice étoit trop intéressée à sa perte, pour qu'il pût se flatter de vivre inconnu. Il ne tarda pas à être découvert et amené au Zar, qui lui fit subir plusieurs fois la question avec ses complices, et les fit mourir ensuite lentement, au dessus de la fumée de matières corrosives. On ne les jetta dans les flammes qu'après que leurs barbes et leurs cheveux furent tombés et leurs corps recoquillés et presque cinérisés.

Dans l'année 1770, Moscou éprouva les influences d'un air pestilentiel, occasionné par des laines envoyées de Turquie. Le Général Soltikoff, Gouverneur de la ville, effrayé des progrès de l'épidémie, fit tenir chez lui une conférence

de tous les Médecins, pour en vérifier la nature et y apporter le plus prompt reméde dès qu'elle seroit connue. La contestation fut longue; les opinions furent partagées; quelques-uns croyoient reconnoître tous les symptômes d'une peste, mais le plus grand nombre, à la tête desquels se trouvoit M. Mertens, ne voyoient que fiévres putrides et malignes. Ces formalités remplies, la peste continua ses ravages. La contagion se répandit si généralement, que l'on fut enfin obligé d'ouvrir les yeux. Le peuple qui venoit d'apprendre que le défaut de précautions ne pouvoit être attribué qu'à l'inexpérience des Médecins, s'attroupa et se mit à les poursuivre. Il en vouloit particuliérement à M. Mertens, Médecin des enfans trouvés, qui avoit déployé toutes les forces de son éloquence pour démontrer qu'il n'y avoit pas de peste, et fait usage, avec un succès aussi funeste, des armes du ridicule, contre ceux de ses confrères qui avoient

osé être d'un avis contraire au sien. Il échappa à la poursuite du peuple ameuté, en se refugiant dans la cave de la maison des enfans trouvés. Un maître de danse ayant eu le malheur de passer en carosse devant une troupe de ces furieux, l'un d'eux, en lui voyant un habit rouge, dit que c'étoit Mertens. Ce mot proféré inconsidérément, tint lieu d'examen, et fut la sentence de condamnation du maître à danser. Il eut beau crier qu'il n'étoit pas Médecin, il eut les jambes cassées. Plusieurs Médecins qu'ils rencontrerent furent traînés dans les églises et contraints d'abjurer solemnellement leur art en face des autels.

On auroit peine à croire les désordres auxquels se livrèrent les officiers de la police, s'ils n'étoient suffisamment attestés. Ils étoient chargés de conduire les pestiférés dans des maisons où ils faisoient la quarantaine, et de veiller au transport et à l'enterrement des morts. Ils prévariquoient dans ces fonctions de

la façon la plus révoltante. Ils appliquoient adroitement la pierre infernale sur les mains des personnes qu'ils savoient être riches. La marque en restoit imprimée, et devenant bleue quelques jours après, fournissoit à ces scélérats l'occasion d'intenter une accusation de peste, et de reléguer dans les lieux destinés à la quarantaine les prétendus pestiférés, dont ils pilloient pendant ce temps-là les maisons. Un négociant opulent, touché de la pierre infernale, ne put se soustraire à la fatale quarantaine, qu'en payant sur le champ cinq cents roubles. Il n'avoit pas la somme pour lors, mais un de ses amis qu'il appella vint à son secours. Celui-ci ayant appris comment son ami avoit contracté cette dette de cinq cents roubles, rendit plainte immédiatement au Maître de police, qui châtia les coupables. — Des gens qui portoient de l'argent, furent attaqués et jettés sur des chariots pêle mêle avec les morts.

Cette conduite atroce des officiers de la police ne faisoit qu'aigrir les esprits et donner une nouvelle énergie à la fureur du peuple, qui fit une irruption dans les maisons de quarantaine. Plusieurs personnes de distinction furent victimes de leur zèle patriotique dans cette guerre intestine. Le Général et Sénateur Jerepkin y fut très-maltraité: le Général Mamonoff et Ziagresky, officier de la Garde, que l'Impératrice avoit envoyés à Moscou, furent lapidés.

Ces attroupemens, bien loin d'arrêter le cours de la contagion, ne faisoient que la propager. Une terreur religieuse rassembla la plus grande partie du peuple devant l'image de la Sainte Vierge, placée à l'entrée du Kremel (1). Cet espace étroit devint un foyer ardent de pestilence, par la chaleur que s'entre-communiquoient des individus pressés les uns contre les autres, et par les

(1) Mot tartare qui veut dire forteresse.

exhalaisons des cadavres que l'affluence empêchoit d'enlever. Ambrosius, Archevêque de Moscou et de Caluga, voyant les tristes effets d'une dévotion aussi mal entendue, et à laquelle il auroit envain opposé les raisonnemens de la physique, chercha à diminuer l'influence du mal, en ordonnant aux moines de porter l'image de la Vierge dans l'église. Il étoit impossible de s'opposer au zèle qui rassembloit le peuple devant cette image. Il auroit fallu préalablement lui persuader que les prieres qu'il lui avoit adressées dans ses calamités et ses dangers passés, n'avoient pas été toutes exaucées. De tout temps l'entrée du Kremel avoit été gardée par une sentinelle chargée de veiller à ce que les passans ôtassent leur chapeau devant l'image. Mon défaut de mémoire m'a mis vingt fois dans le cas d'en recevoir l'intimation. La superstition s'effraye aisément et ne raisonne jamais. Le peuple ne vit qu'un sacrilège dans le transport de l'image, il

murmura. Les moines (1) profitèrent de ce mécontentement pour se venger de l'archevêque, qui les réprimandoit continuellement pour leur ivrognerie, et venoit de les arracher à leur indolence en les forçant de peindre leur couvent. Ils attisèrent le feu de la révolte par des discours captieux qu'ils répandirent parmi le peuple, qui se porta en foule chez eux pour assassiner Ambrosius. Ce vertueux prélat, instruit des desseins des factieux, ne crut pas devoir interrompre un instant ses fonctions. Il se rendit à l'église, où il se revêtit des habits pontificaux et commença la messe. Mais ni la sainteté du lieu, ni le respect pour le service divin, ni les moeurs irréprochables du prélat et les ornemens sacrés qui le couvroient n'arrêterent leur furie. Ils l'arrachèrent de l'autel et le massacrèrent impitoyablement: digne fruit des leçons

(1) En Russie les évêques et archevéques n'ont pas de chanoines, mais des moines, dans le couvent desquels ils demeurent.

de

de Pierre I[er]! exemple mémorable de la difficulté qu'éprouveront tous les législateurs à surmonter l'ascendant de la superstition fortifié par l'abrutissement où la servitude réduit les nations. N'attendez aucun effort généreux d'un peuple esclave : qu'il sente avant tout la dignité de l'homme. Brisez ses fers et le fanatisme est détruit : cette conséquence est infaillible.

Le 4 octobre 1771 fut prononcée, au couvent Donskien, en l'honneur de l'archevêque Ambroise, cette oraison funèbre que j'élague :

„ Au nom de Dieu, le Père, le Fils „ et le St. Esprit, Amen !

„ Que dirai-je cette fois, malheureux „ prêtre ? quelle consolation vous ap- „ porterai-je, à vous que je vois rassem- „ blés autour de cette tombe, et dont „ les coeurs sont brisés d'amertume ? „ que puis-je faire, sinon me lamenter „ avec vous ? ô temps ! ô moeurs ! ô „ vie humaine ! océan incompréhensible

„ de changemens orageux ! à peine
„ avions-nous conçu l'espoir d'une vie
„ tranquille, que nous sommes assaillis
„ par des nuages noirs de malheurs, les
„ maladies et les afflictions de toute es-
„ pèce. Au moment de toucher au port,
„ s'élèvent des vagues orgueilleuses et
„ des courans impétueux, dont la force
„ barbare nous entraîne. En ce moment
„ la main pesante de Dieu s'est étendue
„ sur nous...... Grand Dieu, que ta
„ colère s'appaise et n'entre point en
„ jugement avec tes serfs.

„ Le sort de celui que nous voyons
„ gisant dans ce cercueil, nous avertit
„ que personne d'entre nous ne peut
„ échapper à la mort, Que dis-je échap-
„ per? plusieurs la souhaitent. Pauvre
„ et misérable homme! pleure. St. Paul
„ dit: qui me délivrera de cette dépouil-
„ le mortelle? David s'écrie, Pseaume
„ CXX, misérable que je suis, ma de-
„ meure chez l'étranger, c'est-à-dire,
„ ma vie ici bas s'est prolongée! De

„ pareils souhaits ne sont point contrai-
„ res à cet amour inné de vivre, puis-
„ que, selon l'espérance des chrétiens,
„ qui n'est pas vaine, la mort est la fin
„ de tous nos maux, et la porte pour
„ entrer dans la joie non interrompue
„ de Salem. On ne doit donc pas tant
„ s'affliger que se réjouir de la destinée
„ de celui qui est mort dans le Seigneur,
„ puisqu'il a passé à la nage la mer sa-
„ lée de cette vie agitée d'ennuis et d'an-
„ goisses, et a posé un pied assuré sur
„ ses bords tranquilles...... Plusieurs
„ meurent par leur propre inconséquen-
„ ce, d'autres de mort subite, ou vio-
„ lente ou volontaire....... C'est de
„ ces hypocrites privés de bon sens que
„ notre Sauveur parloit en ces termes:
„ Un temps viendra où celui qui vous
„ tuera, croira faire une oeuvre méri-
„ toire auprès de Dieu.

„ (Une définition assez plate de la
„ superstition et du fanatisme). Les fa-
„ natiques demandent que leur conver-

„ sion s'opère par un miracle, mais ces
„ misérables ne veulent pas comprendre
„ que Dieu rejette leurs prières avec
„ courroux, quand ils l'implorent tran-
„ quillement, au lieu de faire usage des
„ moyens qui sont en leur puissance et
„ que le simple bon sens leur indique,
„ de se délivrer de leurs maux, ou du
„ moins de les adoucir. Pourquoi de-
„ mander à Dieu des miracles là où le
„ dommage peut être réparé sans ren-
„ verser l'ordre naturel ? Pourquoi s'ex-
„ poser à un danger visible avec une
„ confiance dans une main invisible,
„ quoique toute puissante ? Pourquoi
„ abjurer ses connoissances ? Pourquoi
„ ne pas employer contre les maladies,
„ ces remèdes que Dieu, par une sage
„ disposition, a mis à portée de notre
„ entendement, et dont le succès attes-
„ toit sa bonté. C'est cette espérance
„ outrée dans l'assistance céleste, ce
„ mépris des préceptes divins, et, ce
„ qui en est une suite, le mépris des

„ sages instructions de nos supérieurs,
„ qui ont propagé la contagion......
„ Examinez-vous donc vous-mêmes, et
„ voyez dans ce miroir tous les maux
„ que produisent la superstition et le
„ fanatisme.

„ C'est cette maudite ivraie, dont le
„ poison meurtrier a frappé le corps
„ d'un excellent patriote, le corps main-
„ tenant inanimé du très-honorable père
„ et premier Pasteur de cette résidence
„ (Moscou). Lorsqu'il entreprit, en bon
„ Pasteur, de ramener son troupeau
„ dans la route où marchent les fidèles
„ de l'église, lorsqu'en se conformant à
„ la doctrine évangélique et aux ordres
„ de sa Souveraine, il leur indiquoit les
„ moyens les plus efficaces de couper
„ les voyes à la contagion; c'est alors
„ qu'il entendit les murmures, les ma-
„ lédictions et les cris calomnieux de
„ fanatiques égarés par les pratiques
„ absurdes d'une fausse religion; c'est
„ alors que ces malheureux, ô frénésie!

„ ô abomination! déchirèrent cette vic-
„ time infortunée, et traînèrent dans les
„ rues le corps de l'archevêque qui leur
„ avoit été donné par Dieu. O le plus
„ hideux spectacle! ô bêtes dévorantes!

„ Vous ne penserez pourtant pas, ô
„ scélérats indignes du nom d'hommes,
„ avoir fait à Dieu une agréable offrande.
„ En pensant à ce forfait inoui, votre
„ conscience doit vous écraser.......
„ La terre arrosée par vos mains ne
„ portera-t-elle pas témoignage contre
„ vous devant les anges et les hommes,
„ du sang innocent que vous avez ver-
„ sé?...... Les clameurs de l'Eglise
„ russe..... ne montent-elles pas vers
„ les cieux jusques au trône de l'éter-
„ nelle justice?

„ L'attentat, non contre un particu-
„ lier, mais contre tous les fidèles, la
„ souillure du sanctuaire, la mutilation
„ des images sacrées, la profanation des
„ saints sacremens... tout n'atteste-t-il
„ pas que vous êtes pires que les aveu-

„ gles Payens, pires que les nations les
„ plus sauvages et les plus barbares, qui
„ savent respecter ce qu'ils regardent
„ comme saint? Les menaces de mort
„ de la part du gouvernement irrité,
„ les remords qui vous poursuivent pour
„ vos précédentes friponneries, ne vous
„ convainquent-ils pas que votre entre-
„ prise a été impie au plus haut degré,
„ inhumaine, anti-chrétienne, et tout-
„ à-fait diabolique? . . .

„ Quand vous auriez été assez aveu-
„ glés pour ne pas appercevoir tout le
„ bien qu'il vouloit vous faire, quand
„ vous l'auriez trouvé coupable de la
„ moindre faute; vous appartient-il en
„ aucune manière de juger des têtes
„ couronnées et de les punir par le sup-
„ plice le plus honteux? Nous avons
„ une Souveraine dont la bouche dicte
„ le droit et l'équité. Dieu est notre juge
„ suprême, qui voit tout, qui est juste,
„ qui, par notre Souveraine, lui avoit
„ confié tous les pouvoirs de premier

„ Pasteur. Car tout pouvoir vient de
„ Dieu même, et il commande par ses
„ Apôtres la subordination aux Souve-
„ rains, non seulement à ceux qui sont
„ bons et doux, mais encore à ceux qui
„ sont bisares. Il s'est réservé de les ju-
„ ger. La vengeance, dit le Seigneur,
„ m'appartient, c'est moi qui en ferai
„ justice. Sous ce dernier point de vue,
„ n'avez-vous pas disputé à Dieu son
„ pouvoir ?.... O misérables membres
„ du genre-humain ! nous avons pitié
„ de vous„ par un mouvement d'huma-
„ nité dont nous ne sommes pas maî-
„ tres. Mais vous ne serez dignes de cette
„ pitié qu'après que vous aurez com-
„ mencé de réfléchir à votre infâme
„ conduite d'expier votre méchanceté
„ par une véritable attrition, et de vous
„ prosterner devant Dieu...........

„ Je suis pénétré de douleur, mes
„ chers auditeurs, en voyant pour la
„ dernière fois notre cher Ambrosius,
„ ce grand ornement, etc. percé, sabré,

„ hâché, deshonoré, inanimé dans ce „ tombeau. Ma tristesse est profonde, „ mais puisque nous ne pouvons plus „ lui être d'aucun secours, nous som- „ mes forcés de nous renfermer dans „ cette consolation que nous avons le „ bonheur de trouver dans la foi chré- „ tienne. „

(Ici une félicitation sur le bonheur certain de l'Archevêque, qui avoit été fidèle à remplir tous ses devoirs, s'étoit attiré l'estime de ses gracieux Souverains et presenté avec la plus héroïque valeur au glaive de ses assassins). „ Si Dieu, „ continue l'Orateur, a laissé tant de „ pouvoir à ses meurtriers, puisse-t-il „ accepter son intercession, comme celle „ d'un autre Jonas, pour calmer une „ populace plus inquiéte et plus re- „ muante que la mer la plus orageuse. „

(La peroraison n'est qu'une simple répétition des passages qui terminent ordinairement les harangues sacrées dans la religion Russe).

Dans le temps que Moscou étoit déchiré par le soulévement du peuple, et que la moitié de ses habitans étoit déjà la proye du terrible fléau de la peste (1), M. Tschitscherin, Maître général de la police à St. Petersbourg, entra dans le Conseil de guerre, qui se tenoit alors à la Cour, et fit une peinture si énergique des désastres de Moscou, que les principaux personnages de l'Etat se concertèrent sur le champ pour y porter les plus prompts secours. Mais cette vive impression ne fut pas de longue durée. La réflexion vint l'affoiblir. On soupçonna que le mal étoit exagéré, et que M. Tschitscherin cherchoit, par l'étalage d'un patriotisme extraordinaire, à s'élever au-dessus des autres. On étoit sur le point de le déposer, pour lui apprendre à troubler le repos des Grands, lorsque la Cour reçut la confirmation de ces fâcheuses nouvelles. On fit usage à la

(1) Le nombre des victimes a depuis été porté à 800,000, en y comprenant les environs de Moscou.

hâte des moyens propres à arrêter le progrès de la contagion et de la sédition. On prit des mesures pour punir les coupables et sévir en même temps contre les Médecins, dont l'impéritie étoit cause de tous ces malheurs.

L'Impératrice fit publier une ordonnance portant que, quoique les Médecins eussent mérité la mort par leur ignorance et par la légèreté avec laquelle ils s'étoient comportés dans une conjoncture aussi critique, Sa Majesté écoutant plus la voix de la clémence que celle de la justice, leur faisoit grace de la vie, sous la condition qu'ils iroient deux fois par jour visiter les malades dans les hôpitaux et les maisons de quarantaine.

L'Impératrice ne se reposa pas sur les précautions générales que prirent les agens de son autorité. Elle voulut avoir à Moscou un homme de confiance qui pût lui répondre des événemens ulté-

rieurs. Il y avoit alors une puissante cabale contre le Comte (depuis Prince) Grégoire Grégoriewitsch Orloff, qui ne lui pardonnoit pas d'être resté à la Cour, tandis que sa place de Grand-maître de l'artillerie l'obligeoit de suivre l'armée envoyée contre les Turcs. Ses ennemis crurent qu'enfin ils le perdroient, s'ils pouvoient l'engager à accepter cette commission délicate. Ils lui insinuèrent, que son mérite et ses vertus patriotiques ne pouvoient pas trouver un plus beau théâtre, et que l'Etat en danger ne jettoit les yeux que sur lui. Ces raisons séduisantes portèrent le Prince Orloff à demander à Sa Majesté son agrément pour se rendre à Moscou. Il l'eut aussitôt, et ce fut tout le succès qu'obtint la cabale. Il emmena M. Thode, Chirurgien major du Sénat de St. Petersbourg, qui joignoit à une étude approfondie de son art beaucoup d'autres connoissances, avec une probité et une honnêteté qui étoient généralement reconnues. Le Prince Or-

loff ne dut peut-être la conservation de ses jours qu'au soin particulier qu'en prit M. Thode. Cet habile Chirurgien ne fut pas moins utile à toute la ville de Moscou, par ses conseils, par l'indication des meilleurs Médecins que l'on plaça, d'après son avis, à la tête des hôpitaux, et par les peines infinies qu'il se donna pour appaiser l'irritation des maladies et des esprits. Les mutins méprisoient les ordonnances placardées, M. Jerepkin fit pointer du canon sur eux. Le Prince Orloff étoit à la tête de toutes les affaires, malgré les remontrances de son Chirurgien, qui l'avertissoit souvent du double danger qu'il couroit. Il fut même repoussé plusieurs fois avec les troupes qu'il commandoit. Enfin quelques coups de canon chargés à mitraille, dispersèrent les séditieux et ramenèrent la tranquillité. Les maladies étoient considérablement diminuées, le virus pestilentiel avoit perdu toute sa force. Le Prince Orloff ne crut pas pour cela de-

voir retourner sur le champ à la Cour, il fit sa quarantaine à Moscou. M. Thode ne partit qu'avec lui, et après avoir brûlé son linge, sa garderobe et tout ce qu'il avoit apporté de St. Petersbourg. De retour en cette ville, il s'attendoit à quelque gratification, ou du moins à une indemnité ; mais, soit la haine que l'on portoit à son protecteur, soit négligence et ingratitude ; personne ne se chargea de faire valoir sa réclamation : ce ne fut qu'après un an et plus de sollicitations, qu'il obtint une gratification de deux cents roubles, somme qui n'équivaloit pas à la moitié de ses pertes.

J'ai dit plus haut que la morgue et la présomption des Russes rendroient inutiles tous les efforts des Souverains qui chercheroient, ainsi que Pierre Ier et Catherine II, à les tirer de l'état de barbarie. Je m'expliquerai. La révolution ne s'opérera que par des degrés insensibles, et dans un avenir peut-être très-

éloigné, mais elle n'est pas impossible. Il n'est pas de pays, si l'on en excepte la Hollande, où l'on jouisse d'une liberté de conscience plus illimitée qu'en Russie. Les étrangers de toutes les religions peuvent assister à l'office et à tous les actes du culte grec, pourvu qu'ils s'y comportent décemment, être enterrés dans les cimetières russes, aspirer aux emplois et à toutes les dignités civiles et militaires. Ils sont même admis dans le sénat. Chaque religion a son temple particulier dans St. Petersbourg. On sent qu'avec un pareil ordre de choses, les disputes théologiques ne sont pas très-vives ni fort en vogue; elles sont même défendues par les ordonnances impériales. Iwan II (Basilowitsch) donna le premier l'exemple de cette tolérance religieuse. Il osa assister aux sermons de Boccorn, Chapelain du Roi Magnus, et lui faire publiquement présent d'un habit magnifique et d'une chaîne d'or. Dans une assemblée des nobles, en 1570, il eut

un entretien avec Jean Rokyta, Prêtre des frères moraves. Enfin ce même Zar permit la construction, dans le voisinage de Moscou, d'une petite Eglise luthérienne, qui eut ses Ministres particuliers. Mais comme les femmes des sectaires, même celles des Officiers, étoient, pour la majeure partie, de basse extraction, aucun respect public, ni de leur culte, ne pouvoit empêcher les propos insultans qui se tenoient fréquemment sur la place qu'ils occupoient à l'église. Des injures on en venoit quelquefois aux voyes de fait. Le Zar fut un jour témoin d'une de ces scènes scandaleuses. Comme il étoit sévère et emporté, il fit fermer l'Eglise. Il consentit néanmoins, peu de temps après, qu'elle fût rouverte.

Fedor Iwanowitsch marcha sur ses traces et fit bâtir, en 1594, une église luthérienne à Nischne Novgorod.

Boris Godunof, qui occupa le trône

impérial

impérial depuis 1598 jusques en 1605, permit, sur les instances de Gustave, Roi de Suède, la reconstruction d'une Eglise luthérienne plus vaste à Moscou, et la flanqua d'une tour, dans laquelle on mit trois cloches.

Michel Foedorowitsch accorda aussi une Eglise aux luthériens.

Dans le cours du dix-septième siècle on vit s'élever des Temples luthériens dans les principales villes moscovites, telles que Tula, Casan, Belgorod, Archangel, Cronstadt, etc.

Pierre I[er], qui entrevoyoit dans cette indulgence religieuse, entre autres avantages, un surcroît de population pour ses Etats, fit publier à Moscou, (16 avril 1702) une ordonnance, dont le second article est ainsi conçu : „ Comme la to-
„ lérance de toutes les religions est éta-
„ blie dans notre Empire, nous la confir-

„ mons de nouveau, et nous promet-
„ tons de tenir fermement la main à ce
„ qu'en vertu de cet usage observé jus-
„ qu'ici et présentement renouvellé,
„ personne ne soit troublé ni inquiété
„ dans l'exercice tant public que privé
„ de sa religion. Si quelque partie de
„ nos Etats ou quelques-unes de nos
„ armées et garnisons manquent de tem-
„ ples et de Ministres, nous autorisons
„ chaque particulier à se retirer dans
„ quelque endroit et à y rassembler les
„ siens, pour servir Dieu suivant les for-
„ malités que comporte sa croyance. Si
„ dans nos armées quelques Officiers,
„ séparément ou en corps, veulent se
„ pourvoir de Prêtres, ils jouiront des
„ mêmes priviléges et prérogatives que
„ nous leur assurons par ces présentes,
„ tant pour la ville d'Archangel que pour
„ toutes les autres villes et dans toutes
„ les parties de notre Empire : et sur
„ une simple requête que nous présen-
„ teront ces différens religionaires, nous

„ leur permettrons de bâtir des Egli-
„ ses. „

Les Juifs ne sont point compris dans cette tolérance accordée aux Chrétiens; les Jésuites y participent depuis quelques années. Il y avoit anciennement des Juifs en Russie. Leurs friponeries excessives soulevèrent le peuple, et forcèrent le grand Prince Constantin de les en chasser. Ils n'ont pas osé y reparoître depuis cette époque, sans faire une préalable abjuration pour embrasser le rite Grec. Ils devenoient même, par cette conversion, nobles Russes, aux termes d'une ordonnance d'Alexis Michailowitsch. Pierre Ier les abhoroit. Lorsqu'on lui parloit d'eux, il avoit coutume de dire que là où ils étoient établis, il falloit, sans les expulser, tâcher d'en tirer le meilleur parti pour la chose publique, mais qu'autrement on devoit bien se donner de garde de les attirer ou de les souffrir chez soi: car cette horde scélérate ne peut, ajou-

toit-il, que porter le désordre et bouleverser tout chez les nations qui la reçoivent dans leur sein. Pendant le séjour de cet Empereur en Hollande, les Juifs prièrent Nicolas Witsen, Bourguemaître d'Amsterdam de défendre leur cause auprès de lui. Pierre, après avoir prêté l'oreille aux vives sollicitations de cet illustre personnage, qu'il aimoit beaucoup, lui répondit : mon cher Witsen, vous connoissez les Juifs, leurs moeurs, leur caractère ; vous connoissez aussi les Russes. Je connois l'une et l'autre nation, croyez-moi, il n'est pas encore temps de les mêlanger. Ne laissez pas de leur témoigner combien je suis reconnoissant de leurs offres, que je sens tout le prix que je dois attacher à l'avantage de les posséder, mais qu'ils me feroient compassion, si je les voyois habiter au milieu des Russes. Si versés que soient les Juifs dans le commerce et dans l'art de tromper, je craindrois fort qu'ils ne restassent en arrière avec les Russes.

A l'égard des Jésuites, tout accès en Russie leur a été constamment défendu jusques vers la fin du règne de Louis XV. Lorsqu'en 1687, quelques François, membres de la société, et revêtus du caractère de Missionnaires, voulurent passer par la Russie pour se rendre en Chine, et présenterent des lettres de recommandation adressées par Louis XIV aux deux Zars; on leur rendit leurs lettres avec cette réponse : „ Les deux Zars vous ordon-
„ nent, pour des raisons qui vous sont
„ peut-être inconnues, de sortir de leur
„ Empire, et de reprendre au plutôt le
„ chemin de la Pologne. „ Quelques Jésuites obtinrent depuis, à la prière de la Cour de Vienne, la permission de traverser la Russie. Mais en 1719 elle fut révoquée, parce que l'on commençoit déjà à démêler et à craindre leur influence dans les affaires d'Etat. Le décret de leur expulsion fut affiché à la porte de l'Eglise catholique de St. Petersbourg. Voici comme Pierre Ier y exprime

ses sentimens sur cette célèbre société:
„ Je sais que la plupart des Jésuites sont
„ éminemment instruits dans toutes les
„ parties des sciences et des arts, que
„ sous ce point de vue ils pourroient
„ être infiniment utiles aux Empires:
„ mais sachant également qu'ils ne font
„ servir la religion qu'à leur utilité per-
„ sonnelle; que cet extérieur de piété
„ cache une ambition démésurée et des
„ ressorts compliqués d'intrigue, dont le
„ jeu ne tend qu'à grossir leur opulence
„ et à établir ou affermir la domination
„ du Pape, ou plutôt la leur, sur tous
„ les états de l'Europe; que leurs écoles
„ ne sont qu'un instrument de tyrannie;
„ qu'ils sont trop ennemis du repos et
„ trop puissans pour faire espérer qu'ils
„ ne voudront plus se mêler des affaires
„ de mon Empire; je renonce au bon-
„ heur de les posséder, et ne puis m'é-
„ tonner assez de ce qu'il existe encore
„ des cours en Europe qui ne veuillent
„ pas ouvrir les yeux sur leur insidieuse

„ conduite. Quelque chose que l'on pu-
„ blie de la fine politique des cours de
„ France et d'Espagne, je trouve leur
„ prudence en défaut, de tolérer chez
„ elles une congrégation qui a su acqué-
„ rir la propriété de tant de domaines
„ en Europe et en Amérique, qui leur
„ a suscité tant de maux, et qui a été
„ la cause de la mort sacrilége de plu-
„ sieurs de leurs Rois. „

Malgré cette loi quelques Jésuites s'étoient introduits en Russie, déguisés tantôt en récollets, tantôt en capucins. Mais ils furent bientôt reconnus et expulsés de nouveau. L'un d'eux fut, par l'ordre de Catherine II, conduit, sous bonne escorte, sur la frontière, pour avoir diverti des deniers destinés à la construction d'une Eglise catholique dans la capitale. Cette infidélité a produit l'ordonnance impériale qui défend de s'adresser dorénavant à la cour de Rome pour remplacer les prêtres catholiques,

dont la nomination dépend aujourd'hui des électeurs ecclésiastiques. Le dénombrement de la Pologne est l'époque, et peut-être la cause, de l'admission des Jésuites en Russie. L'Impératrice en abandonnant ses anciens principes politiques et ceux de ses prédécesseurs à cet égard, s'est livrée à une expérience bien hazardeuse. L'éducation des enfans dont ils sont chargés leur procurera peut-être les moyens plus ou moins prompts de donner l'essor à cet esprit de révolte et de despotisme qui a toujours animé la société.

Pierre I[er] a mis presque toutes les apothicaireries de Russie en régie pour le compte du gouvernement. Peu d'apothicaires à Moscou, et un seul à St. Pétersbourg, exercent la pharmacie pour leur propre compte. Le Collège de médecine de St. Pétersbourg est chargé de veiller à ce que les apothicaireries impériales ne manquent d'aucun article nécessaire. D'après un statut précis, le

fournisseur des drogues ne doit rien prendre au-delà du prix qu'elles ont couté en Hollande, et dont il représente le bordereau. Malgré ces précautions d'une sévérité outrée, les Chefs, Sécrétaires et autres Employés ne sont pas cinq ans en place sans devenir très-riches. J'ai eu occasion d'assister à un accord qui se faisoient entre un Chef et un nouveau fournisseur. Le premier lut à l'autre les instructions sur lesquelles il devoit régler sa conduite. Le rigoureux article des fournitures à faire au prix courant d'Amsterdam l'effraya, les autres charges sans émolument le rebutèrent. Le Chef souriant lui dit : tu es Négociant ; tu sais écrire ; écris donc, écris : malgré le compte courant de Hollande, va ton train, et je signerai tout ce que tu auras écrit, et tu sera payé. Le nouveau fournisseur comprit à demi mot, fut docile et fit une fortune rapide, malgré 30,000 roubles de faux frais, et les avances d'une superbe maison qu'il fallut bâtir au Sécrétaire en Chef.

Les Apothicaires au service de la couronne, leurs fournisseurs et assistans (1) ne sont pas seuls heureux; leur bonheur se communique jusques aux moindres employés. Ces employés n'ont que 150 roubles d'appointemens, somme insuffisante pour défrayer la table la plus frugale de St. Pétersbourg. Ils sont habillés comme des Seigneurs, donnent des repas splendides, ont des équipages et en donnent à leurs maîtresses. C'est qu'ils ont la clef du dépôt des drogues.

Les approvisionneurs de la Cour sont une autre espèce de sang-sues. Ils fournissent gratuitement, chandelles, viandes, beure &c. à toute la Cour, tout cela est mis sur le compte du Souverain. En peu d'années les approvisionneurs

(1) A St. Pétersbourg la pharmacie forme trois classes, celle des apothicaires, celle des proviseurs, qui sont une espèce de substituts des apothicaires, et celle des assistans, qui ne sont guère que des garçons ou remplacemens du proviseur.

affichent la plus indécente opulence. Que l'on juge du prix que coutent à la couronne les articles de consommation journalière.

Dans le temps que la peste ravageoit Moscou, les Chirurgiens des maisons de quarantaine et autres préposés firent des gains considérables; en s'appropriant ce qui étoit destiné aux malades. Les malheureux dépouillés et manquant de tout en portèrent journellement aux chefs d'inutiles plaintes.

On rapporta un jour à l'Impératrice que ces mêmes préposés arrêtoient le plus long-temps qu'ils pouvoient les barques chargées de vivres et de marchandises de l'intérieur du pays et destinées pour St. Pétersbourg. Elle voulut prendre des informations plus exactes, mais le résultat ne tendoit qu'à inculper au contraire les personnes qui l'avoient instruite. Elle se douta de quelque supercherie.

Voulant débrouiller cette fusée, elle fit venir M. de Malschanoff Officier de ses gardes qu'elle chargea d'aller sur les lieux démêler, cette contrariété de rapports, et de lui faire au retour un récit fidèle de ce qu'il auroit vu. M. de Malschanoff promet d'exécuter ponctuellement les ordres, se présente plusieurs fois au Sénat, pour demander des passe-ports, et n'en obtient qu'après plusieurs jours, pendant lesquels on eut le temps de prévenir les préposés de la prochaine arrivée. Il ne trouva en effet à Moscou que trois barques, et l'Impératrice resta dans la même perplexité qu'auparavant.

Les Magistrats Russes usent d'une singulière façon de s'enrichir. Ils sont dépositaires des lettres de change et autres espèces d'obligations, et des plaintes relatives aux lenteurs de la justice. Tous ces papiers restent ensevelis dans la poussière, à moins que les créanciers ne consentent à se dessaisir d'avance d'une partie de

ce qui leur est dû. Si au contraire les créanciers menacent de se plaindre, ou si les débiteurs plus adroits qu'eux gagnent le Magistrat, le feu est mis au dépôt. Ce fut sans doute par de semblables menées qu'en 1773, une incendie réduisit quantité de familles de Moscou à l'indigence, et mit les Juges à l'abri de tout reproche légal.

Les Officiers de l'Amirauté de St. Pétersbourg embarrassés de la liquidation de leurs comptes, eurent recours à un semblable expédient. On sonna le tocsin, le public arriva avec un régiment des gardes pour éteindre le feu. Mais les portes de l'Amirauté étant fermées tout le monde resta spectateur tranquille de la fureur des flammes. Les incendiaires pendant ce temps là s'évertuoient à jetter dans la Newa les comptes avec tous les papiers qui pouvoient les convaincre de leur malversation, et poussoient l'hypocrisie jusqu'à retirer du feu les ancres

qui en auroient bien mieux que tout le reste, subi l'épreuve. L'Impératrice, ayant appris cet accident, ne put s'empêcher de dire en riant aux coupables : à présent, Messieurs, vos comptes sont faits et vous pouvez défier le plus rusé de vous prouver qu'il y a de l'erreur.

M. de Weymarn, qui avoit été Général en chef de l'armée envoyée en Pologne, où il s'étoit en même temps acquitté d'une commission délicate, remarqua à son retour qu'on avoit enlevé de sa chambre à coucher une cassette, dans laquelle il avoit renfermé des bijoux et quelques cadeaux qu'il avoit reçus de différens Souverains, avec 1500 roubles. Après quelques perquisitions infructueuses, il jetta des soupçons sur Heidemann son Sécrétaire : il l'aborde avec un air de clémence, le caresse et lui dit : mon cher Heidemann, sois sincère, ma cassette m'est volée, et tu sais bien par qui. L'autre offensé du reproche, pro-

testa avec serment qu'il étoit incapable de filouterie et de toute espèce d'infidélité. L'incrédule Weymarn appelle des soldats et lui fait donner trois fois les battogues, sans pouvoir lui arracher l'aveu qu'il desiroit. Heidemann désespéré et furieux à la troisième fois tire un canif de sa poche et s'en déchire le bas ventre. Son maître le fait garder à vue dans ce pitoyable état. Le lendemain de ce supplice, la cassette fut retrouvée dans la remise, et le voleur étoit le chancellariste du Général. Dès ce moment Heidemann ne fut plus gardé si rigoureusement, et Weymarn n'auroit pas été faché qu'il s'évadât. Mais le Sécrétaire n'en fit rien. Il alla trouver un homme instruit, qu'il pria de lui dresser une requête, pour être présentée à Sa Majesté. La requête rédigée, il s'adressa à un Sécrétaire de cabinet : celui-ci la remit à l'Impératrice. Cette Princesse fut révoltée d'une action aussi noire. Elle envoya la requête à M. Tschitscherin

Maître de police de St. Pétersbourg avec le billet suivant; „ Iwan Iwanowitsch, „ je vous envoye la requête ci-jointe „ pour prendre sur le champ vos informations et m'en faire le rapport. Si „ de pareilles atrocités se commettent „ dans la capitale et sous mes yeux, que „ ne se permettra-t-on pas à 500 werstes „ de moi? Signé Catherine.„ M. Tschitscherin avoit la meilleure volonté de remplir son devoir. Mais cela étoit difficile vis-à-vis d'un Général qui jouissoit du plus grand crédit, soutenu de tous les grands, recommandable d'ailleurs par des services réels et des négociations épineuses, qu'il avoit soin de rappeller adroitement à la mémoire de ceux qui desiroient intérieurement qu'il fut puni. Weymarn, par des paroles insidieuses, engagea son Sécrétaire à venir chez lui. Une fois qu'il s'en est emparé, il le force à se désister de sa plainte moyennant mille roubles qu'il lui offre, prix bien modique d'un aussi indigne traitement:

le

le fait conduire dans son carrosse par deux soldats qui se tiennent à ses côtés, sabres nus, chez un Notaire, qui reçoit la transaction, et ne lui délivre au retour que six cens roubles, sous prétexte d'une compensation opérée par des habits qu'il lui a fournis et des dettes qu'il a payées pour lui. Ce fut là toute la satisfaction qu'Heidemann reçut de son ancien maître; et l'Impératrice apprit ensuite que Weymarn avoit noblement réparé l'outrage qu'il avoit fait à son Sécrétaire.

Pétersbourg, au 60e. degré de latitude septentrionale, est bâti, partie sur des Isles, partie sur les deux rives du grand fleuve de la Newa, qui lui procure toutes les commodités que peut desirer une capitale populeuse. L'hiver y est long. La pente de la ville vers le nord-est ajoûte à l'intensité du froid, qui est telle dans certaines années, que le port est fermé et le commerce interrompu pendant plusieurs mois. Le printemps est

tardif : j'ai vu le 16 juin les poêles allumés et entourés de monde. L'été est court, pluvieux, sujet à de fréquentes alternatives de froid et de chaud, et la gelée recommence ordinairement dès le mois d'août. La plaine au milieu de laquelle se trouve Pétersbourg est vaste, basse et marécageuse ; la violence et la continuité des vents d'est, en suspendant le cours de la Newa, y causent souvent de subites inondations. Lorsque ce fleuve charie de gros glaçons, on retire le pont de bateaux, ce qui intercepte toutes les relations entre les deux parties de la ville qu'il sépare. C'est ce qui a fait transporter dans la division où est le palais impérial, le gouvernement et les collèges, qui étoient ci-devant placés à Wasili-Ostrof près de la bourse. Les anciens bâtimens servent de magazins à des marchands. Les rues sont boueuses à la plus petite pluie, et poudreuses dans les temps secs : les gros vents y élévent alors une poussière insupportable. Les yeux ont

beaucoup à souffrir des rayons du soleil répercutés entre de hautes maisons blanches, cet inconvénient est pire en hiver, à cause des neiges et de la longueur des nuits. L'humidité y engendre une quantité prodigieuse de moucherons. On en est encore plus incommodé hors la ville. L'eau de la Newa, que l'on vante comme la plus transparente et la meilleure de l'Europe, est limpide et sans aucun goût. Model qui l'a analysée le premier, l'a trouvée chargée de peu de particules étrangères et de moins de parties minérales que toute autre. Néanmoins elle est dangereuse pour les étrangers, à qui elle affecte douloureusement les organes de la digestion, et cause des diarrhées et des hémorrhoïdes; maladies plus aigues et plus opiniâtres pour ceux qui arrivent d'un climat moins froid.

Malgré tous ces inconvéniens, Pétersbourg est un phénomène dans l'ordre politique, et il est difficile de se refuser

à un sentiment d'admiration, quand on songe que dans l'espace d'un demi siècle il a été élevé du néant au rang des premières villes de l'Europe. Ce fut une idée singulière, grande et hardie de Pierre Ier de transférer le siège de son Empire du beau climat de Moscou sur la frontière septentrionale, et dans le marais sâle et inhabité d'une province nouvellement conquise, et dont la possession ne paroîssoit encore rien moins qu'assurée. Avec son ordonnance despotique, qui enjoignoit à tout noble propriétaire de cinq cens paysans de bâtir sur une certaine étendue de terrain à Pétersbourg, et au propriétaire de mille paysans de bâtir sur une étendue double, il ne seroit pas venu à bout de le fonder. Pour achever ce projet douteux, il lui fallut avoir recours à des folies certaines et très-ruineuses. Le luxe du Gouvernement et ses entreprises multipliées dans le cours des dernières années, en mettant de grosses sommes dans la

circulation eurent plus d'effet que toutes les ordonnances. Par un semblable moyen, on a construit plus de maisons à Pétersbourg pendant le règne de Catherine II, que depuis sa fondation jusques en l'année 1762.

Divers motifs déterminèrent Pierre Ier à adopter une résidence impériale sur les marais de l'Ingrie: les fréquens soulévemens du peuple de Moscou, qui lui avoient fait prendre cette ville en aversion; sa passion de faire de la Russie une puissance Européenne et une puissance maritime; et la beauté du fleuve de la Newa. Ce grand fleuve ne laissoit pas de lui offrir beaucoup d'obstacles dans ses projets de navigation et de commerce. Ces glaçons qui obligent, ainsi que je l'ai dit plus haut, de retirer le pont, le couvrent pendant la moitié de l'année: les isles et les rochers du golfe de Finnlande rendent sa traversée très-dangereuse, même en été: les bas

fonds de son embouchure, en ferment l'entrée aux gros navires, qui ne sauroient se rendre à Pétersbourg si leur quille s'enfonce de plus de huit pieds dans l'eau: à l'égard des vaisseaux de guerre, dès que la carcasse en est construite, il faut qu'ils descendent à Cronstadt pour y être achevés et équippés.

L'aspect de Pétersbourg est imposant et très-pittoresque. Des édifices hauts et spacieux, des rues larges et alignées, la majesté de la Newa, ses divers bras, un magnifique quai tout en pierre de taille, une multitude de clochers, les uns dorés les autres argentés, forment la perspective la plus variée et la plus agréable. D'après le premier plan de son fondateur la ville devoit être bâtie à la manière hollandaise : mais en son absence, l'architecte rétrécit tellement les canaux qui devoient occuper le milieu des rues, que la plupart n'ont pu être conservés. Ceux qui restent ne remplis-

sent point leur objet, qui étoit la propreté des rues, parce que les maisons sont construites de manière qu'elles n'y versent point les eaux de pluye. Ainsi les précautions prises pour la salubrité n'ont fait que renforcer le mal que l'on vouloit prévenir. Aux coins des rues sont des poteaux verds, sur lesquels leurs noms sont écrits en lettres blanches, tant en Allemand qu'en Russe. Ces rues sont assez mal pavées, mais garnies des deux côtés, pour les gens de pied, de trottoirs d'une planche large.

Pétersbourg est ouvert de tous les côtés. On eut le projet, il y a quelques années, de l'entourer de murs et de fossés, projet abandonné au milieu de son exécution : les murs commencés tombent déjà en ruine. La partie supérieure de la ville a pour défense le château appellé Schlusselbourg; l'inférieure, celui de Kronschloss. Ce que l'on appelle la Citadelle, ne mérite guère ce nom.

C'est un bâtiment où l'on tire le canon pour les réjouissances, où l'on bat monnoye, où l'on renferme les prisonniers d'état, et qui n'est propre qu'à cela.

Le château de plaisance de l'Impératrice est un des plus beaux ornemens de la ville. C'est encore à Catherine II qu'elle doit ce superbe quai sur la Newa. Il est revêtu d'un parapet de granit à hauteur d'appui, et dont la longueur, la solidité, le plan et les proportions surpassent tout ce que l'on peut voir de beau en ce genre. On travaille continuellement à de nouveaux édifices. Les écuries près des boutiques, la bourse neuve, l'hôtel de l'Académie des Sciences et la grande Eglise d'Isaac en marbre dans le voisinage du pont de la Newa, ne sont pas encore achevés. La prison civile est peut-être la plus belle prison du monde. J'ai été saisi en la voyant d'un sentiment de plaisir auquel ont bientôt succédé des réflexions mélanco-

liques. Quel contraste! me disois-je, pourquoi choisir le plus beau quartier de la ville pour la retraite des malades et des prisonniers? pourquoi faire des prisons et des hôpitaux un objet de luxe extérieur, tandis que ceux qui les habitent y sont misérablement traités? Ce palais digne d'un Souverain n'est que le réceptacle de l'indigence et du désespoir.

Le loyer des maisons augmente tous les jours, ce qui annonceroit une augmentation de population, mais cela vient d'une autre cause très-nuisible au contraire à la population; de l'ostentation, de la mollesse, du luxe: tel Russe dont le revenu ne comporte que la location d'une chambre ou deux, veut habiter une maison entière, tel autre qui ne devroit avoir qu'une maison simple occupe un grand hôtel, ajoutez à cet abus les officiers et valets de toute espèce, qui se sont multipliés avec un faste

oriental, et le reste de l'attirail qu'ils entraînent.

On a vu s'élever en peu d'années les maisons de St. Pétersbourg. La plupart ont l'air d'être prêtes à s'écrouler, soit par le défaut d'entretien, soit par la mauvaise préparation de la chaux, qui devroit être excellente dans ce climat. Il est peu de maisons qui n'ayent besoin de réparations avant que leur construction soit achevée.

Ce ne fut point par les déclamations d'une philosophie théorique que Pierre Ier s'efforça d'inspirer à ses sujets le goût des sciences, des arts et des métiers. Il étoit excellent charpentier et très-entendu dans tout ce qui concernoit l'architecture navale : en mourant il laissoit sur le chantier un vaisseau dont il avoit dirigé la construction. Il étoit assez versé dans les mathématiques, la géographie, l'histoire &c. il possédoit même quel-

ques principes de médecine. On feroit une longue liste des métiers qu'il savoit. On peut dire qu'il n'en est aucun dans lequel il n'eût des connoissances. L'art de tourner eut pour lui un attrait particulier. On sait que Louis XV eut depuis le même goût. Pierre en faisoit son occupation favorite, et y étoit devenu très-habile. Il avoit fait venir de Paris et de Londres les meilleurs instrumens de tourneur. On les voit encore dans une chambre dépendante de l'hôtel de l'Académie des Sciences.

Ce Prince ayant remarqué l'effet qu'une musique militaire et bruyante faisoit sur les soldats, voulut introduire dans ses armées une musique européenne, les instrumens lui manquoient aussi bien que les maîtres. Il donna à ses gardes de petites orgues qu'il fit enlever de différentes Eglises Livoniennes. Ce fut le premier instrument à vent que l'on entendit dans les troupes Russes.

Pierre Ier pendant sa dernière maladie ne se rappelloit pas sans chagrin l'époque de sa vie où il avoit été tourmenté de la manie des conquêtes. Il se reprochoit amérement tout le sang russe qu'elle lui avoit coûté. Il sentit de cruels remords des supplices auxquels il avoit condamné plusieurs membres de sa famille. Le souvenir d'Alexis son fils (1) lui arracha des larmes. Après avoir récapitulé les actions de sa vie, il s'écria : j'espère que Dieu jettera sur moi un regard de clémence, pour tout le bien que j'ai fait à mon pays. Il veilla à ce que toutes ses dettes fussent payées avant son dernier soupir. Il fit en même temps relâcher tous les prisonniers.

Il prenoit ses aises, quelque part qu'il se trouvât. Entre mille preuves que je

---

(1) Le Zarowitsch fut décapité dans la forteresse de St. Pétersbourg par le Général Weyd. Mademoiselle Cramer Narwienne, au service de sa veuve, lui recousit la tête.

pourrois citer de ce trait de son caractére, je me restraindrai à deux. Un jour de forte gelée, il attendoit dans le sénat un Ambassadeur Polonais à qui il devoit donner audience. L'ouverture des portes pour l'arrivée du Ministre introduisit un air vif, qui molesta visiblement le Zar. Il regarda autour de lui, et apperçut son vice-chancelier Gollowin couvert d'une énorme perruque qui lui fit envie. Il la lui arrache, s'en affuble la tête et écoute l'Ambassadeur dans cet ajustement bizarre, auquel ajoutoit encore le contraste du Vice-Chancelier qui paradoit pendant toute l'audience avec sa tête chauve et nue.

Il aimoit à entendre les prônes du Curé de l'église luthérienne de Réval. Un jour qu'il étoit placé derrière le banc du Bourguemaître, qui outre une excellente pelisse qui l'enveloppoit, avoit la tête couverte d'un large bonnet fourré; Pierre qui avoit ôté son chapeau et sen-

toit les atteintes du froid plus vives à chaque instant, perdit patience, prit le bonnet du Bourguemaître au milieu du sermon, le garda jusqu'à ce que le Curé eut fini, et avant de s'en aller le lui rendit sans mot dire.

Il prenoit quelquefois la peine de rosser de sa propre main ses courtisans. Ses favoris, même ceux qui lui étoient nécessaires pour ses projets de réformes et de créations, (et il n'en avoit pas d'autres) craignoient la pesanteur de son bras, dans les mouvemens de colère et d'impatience qu'il ne savoit jamais réprimer.

La noblesse de Réval s'empressoit de lui témoigner sa reconnoissance par des repas et toutes sortes de fêtes. La Dame Bistram voulut à son tour avoir l'honneur de traiter son maître. Elle s'informa des mets qui flattoient le plus son goût, elle sut que c'étoient des écrevisses

accommodées d'une certaine façon, et lui en fit servir. Pierre se livroit au plaisir de s'en rassasier, lorsque Menzikoff, qui l'avoit suivi à Réval en qualité de Denschik (gentilhomme de la chambre), s'approchant de lui, lui dit à l'oreille, mais assez haut pour que Madame Bistram l'entendît: Sire, y pensez-vous de tant manger de ce mets, en pays nouvellement conquis et chez des gens à qui il est peut-être dangereux d'accorder une confiance aussi entière? Pierre, sans lui répondre, se lève, le saisit par le collet, le jette hors de la salle du festin, revient se mettre à table et continue de manger avec le même appétit. Les convives étoient immobiles d'étonnement, il prit soin de les rassurer; la Dame Bistram effrayée tombe à ses pieds: Sire, lui dit-elle, je ne crains assurément pas que les écrevisses incommodent Votre Majesté, mais la vive émotion où nous venons de la voir au milieu de son dîner, seroit bien capable de produire un effet

aussi fâcheux. Je la supplie d'avance de me pardonner, mais ce seroit cependant une cruelle injustice que de me soupçonner.... Ne craignez rien, interrompit le Zar en la relevant, je suis si intimément convaincu de l'affection de cette ville pour moi, que je coucherois sans crainte chez tous ses habitans l'un après l'autre. Ces gens-là, continua-t-il, en désignant Menzikoff et les autres courtisans, sont bien loin de m'inspirer la même sécurité. Avec un seul de vos concitoyens je me croirois plus en sûreté qu'au milieu de cinquante d'entre eux. Encore une fois, tranquillisez-vous, je connois mon monde.

Par une suite de cette défiance qu'il avoit des Russes, il ne couchoit jamais seul. Lorsque Catherine son épouse ou quelqu'une de ses maîtresses ne partageoit pas son lit, il appelloit un de ses Denschiks, à qui il permettoit de se mettre à ses côtés; mais il falloit que celui

celui qui recevoit cette faveur fût bien coi toute la nuit, car pour peu qu'il remuât, il étoit bourré d'importance. Aussi ses Denschiks préféroient-ils souvent de se coucher à terre au pied de son lit.

Cette frayeur, qui lui étoit habituelle, il l'avoit contractée dès son enfance, temps où les Strélitz l'avoient souvent éveillé en sursaut, et où les mutineries de cette troupe indisciplinée l'avoient rendu témoin des plus sanglantes révolutions à son réveil. Il ne put jamais depuis se rendre maître de cette peur, qui étoit accompagnée de fureur, et dégénéroit quelquefois en convulsions, qui lui contournoient les lévres et le défiguroient entiérement : accident que l'on attribuoit à un poison administré dans son enfance. Ces mouvemens convulsifs le prenoient quelquefois en compagnie. Alors tous ceux qui étoient avec lui n'avoient qu'à baisser les yeux, car il n'aimoit pas qu'on le regardât, ni qu'on

lui donnât à soupçonner par le moindre signe que l'on se fût apperçu du changement qui s'opéroit en lui. Quand les convulsions devenoient violentes, on se hâtoit d'avertir son cuisinier qui couroit tuer une pie, la rôtissoit avec ses plumes et ses entrailles, et en faisoit ensuite une poudre, dont une certaine dose appaisoit les accès maniaques de l'Empereur.

Les Russes, comme les catholiques Romains, font dans les églises, et même dans leurs maisons, des offrandes de cierges qu'ils allument aux pieds de leurs bogs (images de Dieu et de saints). Les jours de grandes fêtes les bougies se multiplient à l'infini, et les bogs ont un riche luminaire.

Les Kalmakes portent de ces chapelets qui sont en usage depuis plus de trois mille ans chez les Indiens, Tangutes, Mogols, Kalmakes, et, au-delà du Gange,

Aracanes, Péguanes, Siamois; et tous ceux qui professent la religion de Foë en ont encore. Je suis porté à croire que la mode de ces chapelets, qui n'est pas si ancienne dans le catholicisme, y a été introduite par les Mahométans Africains. Il est certain que St. Dominique, qui avoit voyagé en Afrique, l'a adoptée des premiers, comme une pieuse et excellente pratique.

Les Cours de justice en Russie ne sont guère mieux composées, qu'elles ne l'étoient à l'époque où toute la nation croupissoit dans la plus épaisse ignorance, et où la science des prêtres ne rouloit que sur quelques mots de latin et quelques phrases du chant d'église. Pierre Ier, pour encourager l'étude parmi ses sujets, s'attachoit à distinguer par toutes sortes de préférences ceux qui avoient quelque teinture des sciences ou des loix. Il avoit même rendu une ordonnance, aux termes de laquelle, celui qui pouvoit prou-

ver un certain temps d'étude, devoit être sur le champ promu à un emploi de judicature, avec les priviléges et tous les droits de la noblesse. Mais après la mort de ce sage législateur, la faveur reprit bientôt ce que le mérite venoit d'acquérir, et l'on a vu des sièges de jurisdiction dont tous les membres étoient des Généraux et des Officiers, à qui l'on avoit donné pour retraite la fonction d'interprêter des loix qu'ils n'entendoient pas. Les avocats ne sont pas plus éclairés que les juges. Un paysan, un serf, apprend par cœur une partie du code des ordonnances et devient avocat. J'ai connu un fabricant nommé *Muller*, qui avoit fait faillite. Il entreprit, comme une dernière ressource, cette profession, et gagna des sommes immenses. Que l'on juge de l'état de la jurisprudence dans un pays, où le métier des armes est un titre pour aspirer à la fonction délicate de prononcer sur la fortune et la vie des citoyens; où la naissance, l'intrigue, et

mille bas moyens rivalisent dans cette partie avec le mérite militaire; où les places de Sécrétaires, d'Avocats et autres subalternes, sont la proie de la lie de la nation; où enfin l'habitude d'interprêter insidieusement les ordonnances est le plus sûr moyen de faire fortune.

Les Russes n'enterrent point leurs morts sans leur mettre dans la main un passeport du Pope (Prêtre) conçu à-peu-près dans ces termes: „ Le porteur du „ présent a fait sa confession et reçu le „ St. Sacrement dans les formes. Il a „ mené une vie régulière et telle qu'on „ peut l'attendre d'un bon chrétien. On „ le recommande donc très-fortement à „ St. Pierre, pour que la porte du Para- „ dis lui soit ouverte sans difficulté, et „ sans aucune recherche, aussitôt qu'il „ s'y présentera. „ La même formule est religieusement observée par les Grecs et les Mahométans, de qui les Russes l'ont vraisemblablement empruntée.

Pierre Ier confia un jour à un orfévre de St. Petersbourg, nommé *Rokenthin*, la couronne impériale et quelques autres pièces de grand prix, qui avoient besoin d'être réparées. Ce qui l'avoit dirigé dans le choix de cet homme, quoiqu'il fût étranger, étoit la grande réputation de piété qu'il s'étoit faite dans St. Petersbourg, où l'on le voyoit toujours occupé de la prière ou de quelque autre acte de dévotion. Comme il logeoit dans l'isle St. Basile, qui étoit environnée de bois, Pierre lui proposa une garde. Il remercia le Zar et voulut s'en aller sans escorte. L'honnête Rokenthin, qui avoit déjà jetté son dévolut sur les bijoux, ne se vit pas plutôt seul chez lui, qu'il songea aux moyens de se les approprier. Il les enfouit sous le seuil de sa porte et se retira dans la forêt, où il s'attacha à un arbre avec des cordes, après s'être meurtri de coups. Le lendemain quelques passans le délièrent. Il se rendit avec eux auprès du Zar, à qui il se plaignit

d'avoir été dépouillé. Pierre qui n'étoit pas crédule lui laissa l'option de l'aveu du vol suivi du pardon, ou de la question. L'avare orfèvre se soumit à la torture et l'endura avec persévérance. Ensuite le clergé reçut ordre de préparer Rokenthin à la confession de son crime. Mais les Prêtres ne furent pas plus heureux que le bourreau. Je vois bien, dit Pierre, qu'il faut que je fasse venir mon *Brüning* de Riga, pour vous montrer comment il faut traiter avec les hypocrites. Ce Brüning étoit Surintendant, ou premier Curé, de l'église luthérienne de Riga. De grands talens étoient relevés en lui par l'avantage d'une belle figure, une prononciation nette et une gesticulation aisée. Pierre qui le distinguoit entre tous les Livoniens, et ce n'est pas peu dire, l'instruit à son arrivée du rôle qu'il aura à jouer, vis-à-vis de Rokenthin, et ne retire pas encore sa promesse de pardon, pourvu que celui-ci renonce à feindre. Brüning l'interroge

et lui tend quelques pieges inutiles, jusqu'à ce que s'étant avisé de lui parler de l'histoire d'Achan, il lui dit du ton et avec l'air d'un inspiré : c'est sous le seuil de ta porte que tu as caché ton vol. Oui! oui! Monsieur, s'écrie le misérable qui se croit découvert, tout y est, précisément en cet endroit. Brüning fut renvoyé comblé de présens et d'éloges en présence du clergé assemblé, à qui le Zar reprocha son ignorance, son inertie et sa maladresse; et l'orfèvre exilé en Sibirie à perpétuité.

Les mariages des Tatares sont accompagnés de circonstances singulières. Les femmes n'y assistent point, non plus qu'aux préliminaires. Elles n'oseroient pas même paroître dans la Metsched, (Mosquée). Suivant la commune opinion de ces peuples, la prière du mari suffit pour sa femme et pour lui. Parmi toutes les nations payennes de la Sibirie, il est d'usage que le père de la prétendue

reçoive une dot de celui qui la recherche. Le père de celui-ci vient faîre la demande en ces termes : N..... combien demandes-tu pour ta fille? Mille roubles, répond l'autre. (Je suppose que cet accord se passe entre des pauvres.) Alors le Prêtre, ou Mulla, qui y est appellé, défend les intérêts de l'amant, et exige une diminution de cent roubles en faveur de nos premiers parens Adam et Eve. On marchande, et le Mulla, après avoir obtenu ce premier retranchement, demande que l'on rabatte cent autres roubles pour nos ancêtres, les successeurs immédiats d'Adam. Ce qui est accordé. Ensuite le Mulla cite Abraham, père des croyans, Ismaïl un des ayeux de Mahomed, le St. Législateur Musa, le grand Roi David, le Prophête Elias, Jesus Syrac et Isa, c'est-à-dire Jesus-Christ, ce qui occasionne de longs débats et réduit les mille roubles à cent. Enfin il fait intervenir le grand Prophête Mahomed, qui mérite bien que l'on se

relâche de quarante roubles ; car c'est le plus saint de tous : et l'on réserve exprès pour lui cette somme, quoique moindre que celles dont on se relâche en faveur des autres, parce que ce nombre de quarante a quelque chose de respectable et de sacré pour les Tatares, et qu'il entre dans tous les mystères. Ils ont emprunté cette opinion des Indiens ; les Juifs l'ont probablement prise à la même source. Moyse, Élie et Jesus-Christ ont jeûné quarante jours. Mille autres exemples prouveroient la vénération qu'ils ont pour ce nombre mystique. Dans toutes les langues orientales les nombres vingt et trente sont désignés par cette périphrase deux fois dix ou trois fois dix. Mais celui de quarante est désigné par un seul mot.

La convention de la dot une fois arrêtée, les parens mâles des deux côtés se rassemblent et font le banquet nuptial. Les Tatares prennent ordinairement leur

première femme à l'âge de douze à treize ans, et en choisissent en même temps une seconde qui a six ou sept ans de plus, c'est-à-dire le même âge qu'eux. Celle-ci est destinée à devenir la favorite ou la concubine du mari, quand il sera dégoûté de la première, qui alors remplira les fonctions les plus pénibles du ménage, tandis que l'autre jouira de tous les honneurs d'une épouse légitime. Cette coutume ne règne guère que chez les gens du commun. Chez les autres le mari n'ose pas se compromettre avec un beau-père puissant, qui vengeroit les affronts de sa fille. Si le mari ne craint pas le crédit ou la trop grande sensibilité des parens de sa femme, il se contente de demander leur consentement, ou plutôt de leur notifier son goût volage par trois fois, et s'y livre ensuite avec sécurité.

Du temps du Zar Boris, époque où commencèrent les troubles du faux Dé-

métrius (1), Charles IX, Roi de Suède, avoit si peu de relations avec la Russie, qu'il ignoroit qui en étoit le Zar : c'est ce qui résulte clairement de l'instruction secrette qu'il adressa le 9 juillet 1605 au Gouverneur de sa province de Livonie *Samuel Nelson*, et qui étoit conçue en ces termes : „ Notre volonté est que „ vous vous empariez secrettement et „ sans bruit de quelques Russes qui ra- „ vagent nos frontières. Sondez-les ha- „ bilement, afin que nous parvenions „ enfin à savoir au juste qui est leur „ Zar et grand Prince, et ce que sont

(1) L'auteur de ces anecdotes possède des mémoires authentiques sur lesquels il se propose, dès que ses occupations le lui permettront, de composer l'histoire de ces faux Démétrius qui ont tenu si long-temps toute l'Europe attentive sur la hardiesse de leurs prétentions et le succès de leurs entreprises. Ceux qui ont déjà quelque teinture de l'histoire de Russie, peuvent pressentir que ce morceau ne sera pas d'un médiocre intérêt. Il comprendra le règne du Zar Feodor Iwanovitsch et tous les évènemens arrivés depuis l'année 1584 jusques en 1613. On espère y joindre un précis de la première conjuration des Strelzi, qui éclata à Moscou en 1682.

„ devenus tous ceux qui briguoient la
„ même dignité, s'ils ont été immolés
„ à la suite de leur disgrace, ou s'ils y
„ ont survécu. Après vous être bien
„ mis au fait de tout cela, vous vous en
„ déferez, ou vous les reléguerez dans un
„ lieu sûr, d'où ils ne puissent jamais
„ s'échapper. Acquittez-vous de cette
„ commission avec la plus grande célé-
„ rité, mais en même temps avec la
„ plus grande circonspection. „

Iwan Basilowitsch garda, tant qu'il vécut, une haine irréconciliable contre la Pologne; il ne cessoit de lui susciter des ennemis. Le plus complaisant étoit le Marquis Albrecht, Margrave de Prusse, à qui Iwan avançoit souvent de l'argent pour faire la guerre aux Polonais. Un jour le Zar se souvenant qu'il lui avoit prêté quatre mille six cents marcs, dont il n'avoit pas depuis long-temps reçu les intérêts (à raison de six pour cent), envoya en diligence un de ses

Boyards à Koenigsberg, pour lui redemander le capital et les arrérages. Comme Albrecht s'excusoit sur ce qu'il n'avoit pas la somme prête et demandoit un terme, le Boyard, suivant ses instructions, insista sur une prompte restitution, exagéra les forces de son maître, menaça même et avec tant d'indécence, que le Margrave irrité le chassa de son palais et le fit reconduire avec une escorte hors de la ville. Arrivé sous les murs de Koenigsberg, le Boyard recommença ses insolences et ses fanfaronades, et tira de sa poche un clou qu'il enfonça dans la porte, en disant : „ c'est à ce „ clou que mon maître attachera la bride „ de son cheval, quand il viendra ré„ clamer ce qui lui est dû, et vous ré„ pondrez devant Dieu de tout le sang „ que vous aurez fait verser par votre „ injustice. „

Cette anecdote a induit quelques écrivains, qui ne se piquoient pas d'attention ni de réflexion, à dire qu'Iwan

Basilowitsch avoit fait clouer le chapeau sur la tête d'un Ambassadeur qui venoit lui demander audience.

Les Russes ont encore la confession auriculaire: Pierre Ier, en abolissant toutes les coutumes civiles et religieuses qui retardoient les progrès de la civilisation, conserva celle-ci, parce qu'il la crut utile à l'Etat et à lui en particulier. Par son réglement ecclésiastique, il veut que l'on s'accuse aux pieds du Prêtre, même des mauvaises actions dont on n'a eu qu'une intention éloignée. Si cette action étoit dirigée contre le Souverain ou sa famille, contre l'intérêt ou la gloire de l'Empire, et que le Prêtre soupçonne que, malgré ses avis, le pénitent pourra être tenté par la suite de l'exécuter, il doit le faire arrêter sur le champ, se présenter avec lui, et l'accuser en justice. S'il néglige de faire cette révélation, et que le malfaiteur convaincu d'une velléité criminelle avoue

qu'il la lui a confessée, tous deux doivent être très-sévèrement punis. C'est ainsi qu'en 1720 un malheureux ayant déclaré à confesse qu'il avoit eu dessein d'attenter à la vie de l'Empereur, son Confesseur qui ne l'avoit dénoncé qu'un an après, eut la tête tranchée par l'ordre de Pierre, tant pour n'avoir pas fait sa dénonciation dans le terme prescrit, que parce qu'il paroissoit l'avoir simplement faite par une basse malignité, à la suite d'une rupture avec son pénitent. En 1722 le Prince Menzikoff chargea un Pope de St. Petersbourg d'une commission importante et secrette, qui exigeoit son prompt départ pour Moscou. Un malfaiteur qui avoit avoué à la question, entre autres forfaits, un ancien projet d'assassiner l'Empereur, projet qu'il avoit confessé à ce même Pope et dont celui-ci n'avoit pas fait la déclaration, fut cause de sa mort. Pierre fit décapiter ce Confesseur, dont les talens lui étoient précieux, et ordonna que sa

tête

tête fut attachée au haut d'un poteau sur la grande place du marché de Moscou.

On sait que Pierre Ier faisait lui-même partie de cette grande ambassade qu'il envoya en 1697 dans la plûpart des états de l'Europe. Étant à Kœnigsberg, il observoit, d'une fenêtre de l'auberge où il logeoit, ces vieux soldats qui montent la garde dans cette contrée; cette vue excita en lui une certaine jalousie nationale. On a pu voir déjà dans le cours de cet ouvrage que son respect pour le droit des gens étoit subordonné à toutes ses passions. Il envoya un de ses gardes chercher querelle à l'un de ces respectables vétérans. Le Russe renversa facilement celui qu'il avait provoqué, et en tira vanité devant son maître, qui l'en récompensa largement. Mais le Zar apprenant peu de jours après, que le magistrat de Kœnigsberg instruisait une procédure criminelle sur ce délit, prit le

sage parti d'abréger son séjour dans cette ville.

Étant à Polozk en Lithuanie, au commencement de la guerre contre Charles XII, on lui rapporta que les Uniates de cette ville se vantaient de posséder les corps de quantité de saints, qui avaient perdu la vie dans les précédentes guerres contre la Ruffie, et dont ils conservaient précieusement les images affiichées aux murs de leur église. Il fut curieux d'entendre une relation originale dans le couvent. Il entra en explication avec les moines, qui lui firent de longs et magnifiques récits de la sainteté et du bonheur des glorieux martyrs objets de leur vénération. Il essaya de leur proposer ses objections et ses doutes. Mais il avoit affaire à des gens que le plus solide raisonnement n'étoit pas capable d'ébranler. Il s'échauffa, perdit patience, et en fit pendre deux. Pour éviter aux survivans la peine de faire deux nou-

velles chasses et les fraix de deux portraits, il les envoya en Sibirie, après avoir fait brûler sous leurs yeux les corps des suppliciés.

Voici l'une des prières que les Russes dans des tems de calamité addressoient encore à leur patron, sous le regne de Pierre Ier. „O toi qui es notre consolateur perpétuel dans nos calamités, grand saint Nicolas! souverainement puissant, qu'est-ce qui a manqué à nos sacrifices, à nos génufléxions, prosternemens et actions de grace, pour que tu nous ayes ainsi abandonnés? Nous n'avions pourtant négligé aucun moyen de t'appaiser; nous n'avions pas oublié d'implorer ton assistance contre ces *épouvantables*, *enragés*, *indomptables et destructeurs* ennemis, lorsque comme des lions, des ours et autres bêtes sauvages, qui ont perdu leurs petits, ils nous ont de la plus insolente et de la plus terrible façon, attaqués, épouvantés, blessés, pris

et tués par milliers, nous qui sommes ton peuple. Comme il est impossible que cela soit arrivé sans enchantement et sans magie, vû les précautions que nous avions prises de nous fortifier, et de nous rendre invincibles pour maintenir la gloire de ton nom sacré, nous te conjurons, ô grand St. Nicolas! d'être notre champion et notre porte-étendart, de rester à nos côtés tant en paix qu'en guerre, de nous secourir dans nos besoins et au jour de notre mort, de nous protéger contre cette formidable et tyrannique foule de sorciers, et de les chasser loin de nos frontières, avec la récompense qu'ils méritent.„ Cette prière, abolie par Pierre le Grand, prouve l'astuce des prêtres et la crédulité du peuple Russe.

L'incendie du Kremel, ou Palais impérial de Moscou, arrivé le 30 Juin 1701 fut si rapide, que les ordres du Zar et l'empressement du peuple à porter des secours, ne purent empêcher, qu'il se

communiquât en peu de tems à une bonne partie de la ville, qu'il réduisit en cendres. La fameuse cloche d'Iwan Veliki (Jean le Grand) fut fendue par l'ignorance d'un Colonel, qui dirigeoit toujours sa pompe à feu sur elle, alors qu'elle étoit presque toute rouge. Elle est restée depuis couchée sur terre. C'est bien la plus grosse cloche qui soit en Europe. Elle pese 356 quintaux, et sa circonférence est de 22 brasses.

Pierre I[er] avait le goût singulier des bouffons, ou fous, qui ont été si longtems en vogue dans toutes les cours de l'Europe, et le sont encore dans quelques unes. Il en a eu jusques à quarante. L'un d'eux se marioit un jour avec une jolie fille. Le Zar voulut que tous les seigneurs et gentilhommes, qui étoient à sa cour, fussent de la noce, que tous les convives, hommes et femmes, fussent habillés comme on l'étoit cent ans auparavant; et que dans le cours de

la cérémonie on observât exactement toutes les règles que l'on suivoit alors. En conséquence les Boyards avoient des bonnets plus hauts d'un pied que leurs bonnets d'ordonnance. La description des habillemens des hommes et des chevaux seroit une fastidieuse nomenclature d'usages ridicules et barbares. Le Zar étoit au milieu des Boyards, et habillé comme eux. L'un d'eux, le plus vieux, représentoit le Zar, avec l'accoûtrement le plus burlesque. A l'égard des femmes, les manches de leurs chemises plissées comme une fraise bouffante depuis les épaules jusqu'au poignet, avoient douze aunes de long. On les faisoit monter sur des machines, où elles n'avoient pas la commodité de s'asseoir. En cet état on se mit en marche vers la maison du défunt amiral Le Fort, qui avait été bâtie aux dépens du Zar. Les convives se trouvèrent rassemblés dans une très-grande salle, où étoient dressées différentes tables selon leurs rangs.

Il y en avait une sur une espèce de trône, haut d'environ trois pieds, et sur laquelle étoient assis le deux personnages qui jouoient les rôles de Zar et de Patriarche. Chaque convive, appellé par son nom, arrivoit à la file vers ce trône, en baissant la tête graduellement jusqu'à terre, et baisoit les mains du Zar et du Patriarche, de qui il recevoit un verre d'eau-de-vie, puis se retiroit à vingt pas, en faisant force révérences. Les viandes étoient apprêtées d'une façon grossière, la manière de les servir très-désagréable, la liqueur plus dégoûtante encore que les viandes. Quelques prières que fissent les convives, soit en riant, soit sérieusement, ils ne purent obtenir une goutte de vin, attendu que leurs ancêtres n'en buvaient pas. La danse et la musique furent analogues au reste de la fête. Enfin malgré l'apreté de la saison, on avoit dressé pour les mariés un lit composé de quarante gerbes de blé dans le cabinet du jardin, où il n'y avoit point

de poële. Tout cela étoit conforme aux anciens usages. Tels étoient les détours ingénieux et la souplesse, dont usait Pierre le Grand pour détacher sa nation de ses préjugés et de ses vieilles habitudes. Je doute fort que l'ordonnance la mieux raisonnée, et appuyée de cent mille bayonettes, eût été aussi efficace qu'une pareille fête.

La grande liberté politique, dont on jouit à Londres, excuse peut-être la police sur les désordres fréquens, qui y donnent d'étonnantes entraves à la liberté individuelle. Mais à St. Petersbourg, où le despotisme opprime toutes les têtes, j'ai peine à concevoir la négligence ou l'impuissance du gouvernement, à réprimer l'insolence et les autres excès de la populace. En sortant un jour de la comédie, j'observois deux cochers qui se battoient à outrance. Ennuyé bientôt de cette scène, qui de grotesque devint sanglante, je détournai

les yeux, et j'attendis long-tems mon cocher, qui ne vint qu'àprès le dénouement, dont il me fit le rapport. Le cocher d'un marchand, arrivé de bonne heure, ne vouloit pas reculer pour laisser passer celui de la princesse Gallicin, qui ne vouloit pas arrivér le dernier, et attendre que tous les carosses eussent défilé. Soutenant avec opiniâtreté, l'un son droit de premier occupant, l'autre l'honneur de sa maîtresse compromis vis-à-vis d'un vil Muschik, ils en étoient venus aux mains. Les athlétes étoient excédés de fatigue et de coups, quand la sentinelle daigna les séparer, et donna gain de cause au cocher de la princesse. Lorsque tu te trouveras en pareil embarras, dis-je à mon cocher, pour éviter des suites pareilles, tu diras que tu mènes un prince.

Il me seroit difficile de mesurer exactement le degré d'estime qui est dû au Zar Iwan Basilowitsch. Un fond de cruauté,

qu'il faut peut-être attribuer autant à son siècle, au barbarisme de ses sujets, et à la conduite de ses voisins, qu'à son caractère particulier, une insigne mauvaise foi, et diverses autres mauvaises qualités, sont compensées, aux yeux de quelques-uns, par les services qu'il rendit à sa nation, qui ne commença de jouer un rôle politique que sous son règne. Les sentimens sont tellement partagés sur ce prince, même en Russie, que je craindrois également, en essayant de peindre son caractère, d'encourir le reproche d'infidélité, ou de partialité. Différens traits de sa vie publique et privée, recueillis dans les annales Russes, le peindront mieux que tous les portraits que l'on en a faits, et en laissant à chacun le droit de les considérer sous son point de vue particulier, et de les interpréter à sa guise, ne blesseront l'amour propre de personne.

En 1557 le Prince-Evêque et grand-maître de l'ordre Teutonique en Livonie,

lui fit demander par une ambassade le renouvellement de la paix pour quinze années. Il l'obtint sous les deux conditions suivantes ; qu'il permettroit le rétablissement de certaines églises Grecques dans son pays, et que sous trois années tous les différends entre la Russie et la Livonie, et particulièrement celui qui concernoit le tribut, seroient terminés. Le Grand-maître se prêta à tout dans les conférences, promit tout ce qu'on voulut, et ne tint rien. Iwan le somma d'exécuter sa parole. Nouvelle ambassade à Moscou. Celle-ci étoit chargée de faire la paix à quelque prix que ce fût. Elle apportoit de riches présens en beaux vases d'or et de vermeil. Le Zar dans l'audience qu'il leur donna, leur reprocha leurs divisions intestines et leur légéreté, écouta leurs excuses et leurs propositions, et leur accorda la paix. Mais il exigeoit que les six régimens Allemands, qui étoient encore en Livonie, fussent renvoyés sur le champ,

et qu'on lui payât 40 mille écus, indépendamment de la rente annuelle de mille ducats d'or que devoit lui faire l'évêché de Derpt. Les ambassadeurs souscrivirent à toutes ces conditions, et se retirèrent dans leur hôtel. A peine y étoient-ils qu'ils virent arriver les officiers du Zar, qui venoient leur demander les 40 mille écus. Les ambassadeurs s'excusèrent sur ce qu'ils n'avoient pas cette somme prête; mais ils promirent de l'envoyer, aussitôt qu'ils seroient retournés à Wenden. Iwan, qui soupçonnoit leur bonne foi, voulut le leur faire sentir par une supercherie. Il les fit inviter à un repas, dont tous les plats étoient couverts. Quand ils furent assis, il leur montra tous plats vides, et les congédia.

Méditant de faire la guerre avec avantage en Pologne, il envoya un exprès au Roi avec des lettres, où il lui témoignoit son envie de terminer les différents, dont les gouverneurs des fron-

tières étoient la première et l'unique cause, et le prioit de lui députer à cet effet des ambassadeurs munis des plus amples pouvoirs. Le Roi et le sénat furent la dupe de ce Stratagême ; et pendant que trois magnats étoient en marche pour Moscou, l'armée Russe d'un autre côté entroit en Lithuanie.

Iwan envoya un trompette à la ville de Polozk pour lui déclarer que, si elle ne se rendoit pas sur le champ, il mettroit tout à feu et à sang. La garnison et la bourgeoisie, qui connoissoient son naturel rusé et ardent et sa valeur guerrière, sûrs d'être traités au pied de sa menace en résistant, ouvrirent leurs portes, au hazard de n'être pas plus épargnés. Les soldats Polonois eurent la permission de se retirer où ils voudroient ; ceux de Russie et de Lithuanie furent faits prisonniers de guerre, les juifs condamnés à recevoir le baptême, et les récalcitrans jettés dans la Dwina.

Le Roi de Pologne, Sigismond-Au-

guste, pour se débarasser d'un voisin aussi redoutable, fomenta, au sein de la Russie, un complot dont le but étoit d'ôter au Zar la couronne et la vie, et de mettre la Moscovie sous la protection de la Pologne. Sigismond éprouva d'autant moins d'obstacles dans cette entreprise, que tous les sujets d'Iwan étoient las de sa tyrannie. Le Zar découvrit la conjuration, et pour mieux déjouer ses ennemis, feignit de renoncer aux embarras du trône, et se retira à la Slaboda, d'où il écrivit au Patriarche, que ses indignes sujets ne le reverroient plus, et qu'ils pouvoient élire un autre grand Prince. Cette lettre devenue publique consterna tout le monde. On lui députa l'archévêque de Nowogorod, l'évêque de Susdal, et l'abbé de Troizki (de la Trinité), avec quelques Boyards, qui essuyèrent les plus vifs reproches de la trahision et de la perfidie Russe, sans que personne fût désigné; et n'obtinrent sa promesse de revenir à Moscou, que

sous la condition, qu'on lui prêteroit un nouveau serment de fidélité et d'obéissance. Sa garde fut augmentée. Ses batteries ainsi dressées, on vit clairement, que sa menace d'abdiquer n'étoit qu'un piège, qui couvroit les plus noirs projets de vengeance. Les conjurés de tout rang expirèrent dans les plus cruelles tortures. Cette sentence de mort fut étendue sur leurs femmes, leurs enfans, leurs domestiques, et tout ce qui leur appartenoit, même les animaux. Il poussa l'atrocité jusqu'à faire empoisonner les étangs de ceux qu'il soupçonnoit avoir trempé dans la conjuration. De Moscou Iwan se rendit à Nowgorod-Wéliki. Une troupe de Tartares s'empara de toutes les avenues, afin qu'aucun citoyen ne pût échapper. La ville fut surprise. Le peuple effrayé se cacha. On essaya de le rassurer en différant la sanglante tragédie qui se préparoit. Skrutoff, qui en étoit chargé, avoit donné pour signal le moment de l'élé-

vation de l'hostie. Alors toute la ville devint le plus horrible théatre de pillage, de massacre et de viol. Le sexe, l'âge, rien ne fut épargné. Sept-cent femmes avec leurs enfans furent jettées dans le Wolchowa. Elles avoient demandé à leurs bourreaux un court délai pour adresser à l'Èternel leur dernière prière; elles ne l'obtinrent que pour se voir les victimes de la plus infame prostitution. Les premiers personnages furent pendus aux fenêtres de leurs maisons, les sénateurs étranglés au milieu du sénat, où ils s'étoient réfugiés. Les temples, où les prêtres s'étoient retirés, ne furent pas plus respectés; tant l'esprit d'Iwan animait tous ses soldats. Le Zar se transporta lui-même chez l'Évêque, s'y invita à dîner, et lui enleva sous ses yeux tout ce qu'il avoit. Apprenant que sa femme était morte, il fit chercher une jument, et lui dit qu'elle seroit dorénavant sa femme. Vos confrères et votre clergé, ajouta-t-il, viendront à vos noces.

On appliqua ce malheureux prélat à la question, pour le forcer à découvrir l'endroit, où le trésor du clergé étoit en réserve; on le revêtit de l'habit des criminels; on le promena par la ville, monté sur la jument, et précédé du bourreau, qui annonçoit son passage avec de grands cris. Ce jeu cruel, qui surpasse tout ce qu'offre l'histoire des Cannibales, finit par le supplice de l'Evêque, où les bourreaux déployèrent toute la science de prolonger la vie dans les tourmens. Lorsque la soldatesque et son chef furent rassasiés de carnage, ils mirent le feu aux quatre coins de la ville.

Narva, Pleskov et Twer éprouvèrent les mêmes horreurs. De retour à Moscou il fit planter dix-huit potences sur la place, et apprêter les instrumens des plus cruels supplices. Le premier qui fut livré à la rage des suppôts d'Iwan, fut le chancelier Iwan Wiscovici, et le second le grand-trésorier. Ils furent suivis de plus de deux mille autres. Deux-cent

cinquante gentilhommes, pour avoir voulu se retirer en Pologne, furent étouffés dans un marais.

George, frère d'Iwan, prince rempli d'excellentes qualités, qui le faisoient aimer de tout l'empire, et qui étoient sans doute autant de crimes aux yeux du féroce Iwan, fut accusé par un scélérat, probablement aposté, d'avoir mal parlé du Zar. Iwan le fait amener devant lui, et le livre au questionaire, pour lui arracher l'aveu de ce crime. Ce Prince eut beau s'en défendre, et attendrir ses bourreaux; Iwan n'étoit pas si sensible à la pitié, et George rendit le dernier soupir au milieu de la torture, en persévérant dans sa dénégation avec la constance et la fierté de l'innocence. Dans le moment que le perfide Iwan promettoit la vie à la Princesse, sa veuve, les meurtriers de son mari se jettent sur elle, la traînent dans les rues, et la précipitent dans la rivière.

L'amour, ou plutôt le libertinage,

étoit pour Iwan le canal des richesses. Il s'appliquoit à séduire celles des jolies filles, qu'il savoit être opulentes, et à les forcer de lui découvrir les endroits, où étoient les fonds et l'argent de leurs pères. Quand il ne pouvoit les gagner par caresses, il leur faisoit subir des supplices, dont le tableau révolteroit également l'humanité et la pudeur.

La noblesse de Wenden, poursuivie par Iwan, se refugia dans le château de la ville. Il la fit sommer de se rendre. Les assiégés étoient déterminés à subir toute autre épreuve que celle de sa bonne foi. Ils s'entre-exhortèrent à mourir courageusement, communièrent, et voyant l'ennemi prêt à escalader la brêche, s'enfermèrent dans une galerie, mirent le feu aux poudres, et furent engloutis sous les débris du château.

Un serment étoit la chose la plus facile à obtenir d'Iwan. Il étoit réduit aux plus fâcheuses extrêmités, battu de tous côtés par Étienne Batori, Roi de Pologne: sen-

tant l'insuffisance de ses forces pour faire tête aux troupes victorieuses, n'osant se fier aux grands de son empire; il s'avisa dans cette détresse d'avoir recours au Pape, qu'il prit pour médiateur, et à qui il promit, s'il forçoit Batori à la paix, de soumettre toute la Moscovie au saint siége de Rome. Le Jésuite Possevin passa en Suède, de-là se rendit auprès du Roi de Pologne, et lui intima l'ordre du Pape, qui lui enjoignoit de terminer la guerre avec le Zar. Iwan, qui ne devoit son salut et celui de son empire qu'à cette intervention du Pape, ne se vit pas plutôt à couvert des armes de Batori, qu'il se crut quitte de sa promesse.

Dans le tems que Batori tenoit la ville de Pleskov étroitement assiégée, Iwan inquiété d'un autre côté par les Suédois, n'osoit venir à son secours. Tous ses sujets étoient indignés de rester oisifs. Quelques uns vinrent se jetter à ses pieds, le conjurèrent d'effacer la honte, dont cette longue inaction couvroit toute la

nation Russe; ils ajoutoient qu'il n'avoit qu'à commander, et qu'il verroit bientôt sur pié une armée *aussi nombreuse que les feuilles d'une vaste forêt;* et que, s'il vouloit mettre à leur tête son fils aîné; ils se sentoient capables de surmonter tous les obstacles. Iwan, entendant cette remontrance, entra dans une colère épouvantable: mais la réflexion lui suggérant ses ruses ordinaires, il jette toutes les marques de la dignité impériale, et dit à ces censeurs de sa conduite, que puisqu'il leur falloit un souverain esclave de leurs volontés, et assujetti à leur rendre compte de ses actions, ils pouvoient en élire un autre. Les Russes effrayés de cette apparente résolution, se prosternent de nouveau à ses pieds, lui protestent qu'aucun motif de mécontentement ne les a engagés à faire cette démarche, qu'ils ne croyoient pas devoir l'irriter, et le prient de continuer de les gouverner selon son bon plaisir. Iwan ne se rendit à leurs vœux qu'après qu'on lui

eut promis que les auteurs de cette téméraire entreprise seroient punis; et supçonnant que son fils étoit d'intelligence avec ceux qui l'avoient demandé pour général, il lui en fit une sévère réprimande. Ce vertueux prince mortifié de se voir suspecté, demanda la permission de se justifier; le Zar lui ferma la bouche, en lui assenant un coup de baton ferré sur la tempe. Toutes les facultés du Prince étoient enchaînées par la terreur que lui inspiroit le redoutable Iwan ; aussi ne s'apperçut-il qu'il étoit blessé, que quand il vit son sang couler. Ses forces l'abandonnèrent peu-à-peu, et il tomba sans mouvement aux pieds de son père. Il en étoit tendrement aimé, quoiqu'il fût adoré de tous les Russes, dont l'espoir reposoit sur lui. A la vue de ce spectacle, qui étoit son ouvrage, Iwan passa de ce transport de colère aux mouvemens de la pitié; il se jetta sur son fils, le serra dans ses bras, et lui parla avec l'accent de la plus vive dou-

leur. Le Prince ne reprit l'usage de ses sens que pour assurer à son père, qu'il n'y avoit aucun complot; que bien loin de conspirer contre lui, il priait le tout-puissant de lui donner l'empire de l'univers, et d'ajouter à la trame de sa vie les jours qu'il venoit de lui retrancher. Ce Prince languit encore quatre jours après cet événement, et sa mort plongea son père dans un chagrin si profond, que l'on douta long-tems s'il y survivroit.

C'est peut-être à Iwan Basilowitsch que Pierre I[er] a dû l'idée de se rendre le chef suprême au spirituel comme au temporel. Iwan, qui connoissoit l'esprit factieux, inquiet, remuant et despotique de son clergé, vit qu'il compromettoit ses droits et sa dignité en ne surveillant pas ses entreprises tyranniques, et qu'il ne couroit pas moins de dangers, en s'y opposant. Il porta le dernier coup à la puissance sacerdotale, en réunissant sur sa tête la double dignité de grand Prince et de grand Pontife.

On l'a vu très-souvent revêtu des ornemens du Patriarche, officier avec l'extérieur d'une profonde piété. Il intervenoit dans tous les différents qui s'élevoient au sujet de la religion; il ne vouloit pas qu'un autre que lui les décidât.

Excessivement jaloux de l'autorité civile, et avide de conquêtes; tous les moyens, qui pouvoient servir à l'accroissement de sa puissance, lui étoient indistinctement agréables. Le partage de la Russie en plusieurs petites principautés, opéré par le grand prince Wladimer, subsistoit encore sous Iwan. Réunir tout dans une même main, étoit un projet digne de lui: il voyoit avec regret cette division de son pays et ses tristes effets, comme les querelles de tous ces petits princes entre eux, l'uniformité des loix rendue impossible par leurs caprices différens, chaque portion de la division gouvernée par sa législation particulière, les difficultés et les embarras

qu'il éprouvoit, lorsqu'il falloit rassembler les forces éparses de ce grand tout contre l'ennemi commun. Ajoutons que cette proie pouvoit avoir de puissans attraits pour un conquérant moins ambitieux qu'Iwan. Heureusement pour l'humanité, peu de princes sont assez dépravés pour concevoir un aussi horrible plan d'invasion. Il fit inviter tous ces princes subalternes à se rendre à Moscou le même jour. Un petit nombre, duquel étoient les Labanoffs Rostoffsky ou de Rostow, osa désobéir. Les autres en arrivant furent enfermés dans les souterrains du Kremel, et y moururent de faim. Des ordres furent aussi-tôt expédiés dans toutes les principautés, pour contraindre leurs veuves à épouser leurs *cholops* (esclaves), afin que dégradées par cette mésalliance, elles ne pussent faire revivre leurs prétentions à leur ancienne souveraineté.

La même méthode lui réussit également, quand il eut fait massacrer toute la

noblesse de Nowogorod. Il détestait les gentishommes d'ancienne race ; et son plus grand plaisir étoit de s'en défaire, et de les remplacer par des hommes nouveaux, pris dans les dernières classes, à qui il transféroit leurs terres avec leurs noms. Aussi l'on remarque encore aujourd'hui dans la noblesse de Nowgorod un air gauche, et des manières rustiques, que l'on attribue à ces violentes opérations d'Iwan.

Ceux que leurs emplois fixoient auprès de sa personne, ses meilleurs amis même, ne menoient qu'une vie malheureuse, précaire, et dont ils n'étoient jamais sûrs de jouir jusques au lendemain. Un geste, un mouvement involontaire de leur part, une fantaisie du tyran; tout servoit de prétexte à une sentence de mort. La défiance est un attribut de la tyrannie; et la cruauté, qui s'est immolé un grand nombre de victimes, croit devoir toujours en chercher de nouvelles pour sa sûrêté. Malheur à celui, qui

avait fait naître le plut léger ou le plus déraisonnable soupçon dans Iwan; il étoit livré sur le champ à la torture, ou précipité du haut d'une des petites tours dont le Kremel étoit flanqué, et reçu en bas, au bout des piques et des hallebardes des Strélzi, à la discretion desquels il étoit abandonné; et cette barbare milice jouoit avec le corps du malheureux, et le tourmentoit à son bon plaisir. C'est ainsi que fut traité un membre du conseil d'Iwan, qui avoit envoyé son domestique au Kremel pour épier le moment de lui parler. Le Zar observe ce domestique, l'interroge et apprend de lui la cause qui le fait rester dans le Kremel. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller en lui la crainte d'une conjuration.

Quoiqu'il eût fait bâtir beaucoup d'églises et doté quantité de couvens, le clergé Russe ne l'en détestoit pas moins. Les innovations qu'il avoit introduites dans le dogme et la discipline, l'invasion

du pouvoir spirituel, mais surtout les taxes qu'il avoit exigées des gens d'église, qui avant lui ne contribuoient point aux charges publiques, étoient autant de causes d'une haîne irréconciliable. Il imagina d'épouvanter par un exemple de sévérité, ceux qui seroient tentés d'ourdir quelque trame contre lui. Il choisit vingt des principaux personnages du clergé, qu'il destina à combattre contre autant d'ours. On entoura de planches une grande place, dans laquelle on faisoit entrer un des ours avec un des ecclésiastiques, armé d'une lance. Aussitôt que celui-ci étoit mis en pièces, les Strélzi tuoient l'ours victorieux, et introduisoient un autre couple dans l'arène. Le dernier de ces malheureux athlètes se défendit long-tems contre son ours qu'il perça de sa lance; mais il n'en fut pas moins déchiré par l'animal mourant.

Sur la fin de ses jours, Iwan voyant l'indignation de son peuple montée à son dernier période, passa, à la tête de

ses Strélzi, sur la grande place du marché de Moscou, et fit préparer devant l'hôtel de ville un repas auquel il invita tous les habitans. Comme personne ne se présentoit, pour prendre sa part du gala, il se mit à parcourir toutes les rues à cheval; il prenoit les mains de tous les citoyens, et leur prodiguoit toutes les caresses imaginables pour les engager à venir dîner avec lui. Quelques centaines se laissèrent entraîner; les uns par la plus sotte crédulité, la plupart par la crainte d'un plus grand mal. Tous firent grande chère; mais ceux qui étoient supçonnés d'être les plus mécontens, furent désignés par le Zar à ses satellites, et marchèrent du banquet au plus cruel supplice.

Suspendre des hommes par-dessous les bras, les attacher par les côtés à des crochets de fer, les faire mourir de faim, les brûler, noyer, écarteler, empaler, etc. tels étoient les doux passe-tems d'Iwan Basilowitsch; toute sa vie il chercha à

varier ses plaisirs en inventant de nouveaux supplices. Je ne me permettrai aucune réflexion; j'ai promis une narration sèche; j'abandonne à mes lecteurs le jugement qu'ils doivent porter sur ce Prince, et je laisserai à ses partisans la tâche d'examiner si cette longue liste de proscrits et les flots de sang, qui ont inondé toutes les parties de la Moscovie pendant son règne, peuvent être compensés par quelques scenes à la guerre, et par la réunion de toutes les principautés Russes en une seule.

L'ambition et la vanité d'Iwan égaloit sa férocité. Il prit pour armes le double aigle, du chef, disoit-il, d'une de ses épouses qui étoit grecque à la vérité, mais, qui ne lui conférait pas le droit d'en porter un seul. S'il eût été curieux de connaître les armes des anciens Princes Russes, ou moins intéressé à feindre de les ignorer, il auroit pu jetter les yeux sur les figures peintes au-dessus des fenêtres dans les Pricases, ou Cours de

justice, et se seroit assuré, que les armes de la ville de Moscou étoient une rose; celles du Grand-Duché de Kiow, un ange d'argent, tenant dans la main droite une épée nue, et dans la gauche un écusson d'or dans un champ bleu: celles de Wolodimer, qui fut pendant quelque tems la résidence des grands Princes Russes, un lion d'or couronné, tenant dans ses griffes une croix d'argent, pareille à celle des patriarches, dans une champ rouge. S'il eût regardé les peintures de la salle d'audience, il auroit vu, non pas un aigle double ni simple, mais des cignes, des oyes et d'autres animaux, qui étoient les armes des différentes principautés. S'il eût consulté ses annales, il auroit pu conjecturer que les premiers grands Princes Russes dont elles ayent conservé la mémoire, n'avoient aucune espèce d'armes, et ignoroient probablement ce que c'était que des armes; et que les plus anciennes, dont on eût alors connoissance, etoient un arc

et une flèche. Après leur conversion au christianisme, les grands Princes adoptèrent trois cercles placés en triangle, dans le premier desquels on lisoit : Notre Dieu, la Trinité qui a été avant le tems, Père, Fils et St. Esprit, non pas trois Dieux, mais un seul par essence. Dans le second étoit inscrit le titre du Prince à qui l'on écrivoit. Le troisième renfermoit toutes les qualités du grand Prince ou Zar. Depuis Rurick jusqu'à Basile, père d'Iwan, on ne voit sur les diplômes, les graces, et autres lettres, que la marque des Petschats, c'est-à-dire, des cachets, sur lesquels étoient gravées des images de saints, et particulièrement celles des saints, dont les grands Princes portoient les noms. Iwan auroit pu reconnaître, à la lecture des annales Russes, que ses prédécesseurs, dépendans des Tatares dans un long espace de tems, n'avoient pas même la prérogative de porter des armes, et qu'elle leur étoit absolument interdite. C'est ce qui ré-

sulte

sulte du passage suivant, tiré de mêmes annales: „Bati envoya partout des Chans, qui firent le dénombrement des habitans: il imposa un tribut annuel sur chacun d'eux, pour le rachat de sa personne: il mit à la tête de chaque ville un gouverneur pris parmi les anciens de la nation, chargé de percevoir ce tribut, de rendre la justice, et de tous les détails d'administration. Ces gouverneurs recevoient du Zar, comme une marque de leur jurisdiction, un drapeau sur lequel étoit empreint ce signe X; au-dessus de ce signe étoit figurée une tête tremblante, avec une barbe longue et bien fournie, et une épaisse exhalaison qui sortoit de la bouche. Bati fit signifier par ses gouverneurs à tous les Princes Russes, qu'ils n'eussent point à se servir à l'avenir de ses armes ni de ses drapeaux, mais que chacun d'eux se présentât à la porte, pour recevoir l'investiture de sa principauté, comme d'un fief relevant de lui, ou pour

être confirmé dans cette dignité. Bati, en donnant ces ordres, étoit persuadé qu'il les forceroit d'embrasser sa foi. Dans cette idée il avoit établi des mages, qui purifioient ceux qui vouloient lui parler, en les faisant passer entre deux feux, et en les contraignant *à adorer trois fois* le soleil, et autant de fois une image apellée Kusch. Les présens mêmes qu'ils apportoient au Chan, passoient d'abord par le feu, etc. » Je dois observer que cet arc, cette flèche, les oyes et les trois cercles en triangle que l'on voit sur les lettres que les grands Princes écrivoient à d'autres princes, et que l'on ne rencontre que là, étoient plutôt des emblêmes que des armes, et que dans toutes les autres circonstances, ils n'employoient que les images des saints. Enfin, si le Zar Iwan avoit daigné se rappeller sa propre histoire, il auroit senti que son droit de porter le double aigle ne dérivoit que de sa folle présomption. Car il avoit été, ainsi que plusieurs de

ses prédécesseurs immédiats, soumis à la domination des Tatares, et il ne pouvoit ignorer qu'avant de secouer leur joug, il ne lui étoit pas permis d'avoir aucune espèce d'armes. Malgré toutes ces raisons, qui rendent l'usurpation d'Iwan aussi ridicule qu'évidente, l'usage du double aigle a prévalu en Russie, et a acquis quelque consistance, vis-à-vis même des puissances étrangères; et la force, la prépondérance politique, le tems et l'habitude l'ont en quelque sorte légitimé.

Iwan rechercha en mariage la fameuse Elisabeth, Reine d'Angleterre. Il n'avoit pas pour elle plus de tendresse que ses rivaux, (l'amour n'étoit pas capable de distraire un instant le cœur d'Iwan;) mais ce qu'il avoit de plus qu'eux, étoit une ambition sans bornes, qui offroit sans cesse à son esprit la riante perspective de la conquête du monde entier. Il n'est sorte de ruses, de détours, de manèges, qu'il n'employât pour ob-

tenir la main de cette princesse. Craignant que ses démarches n'indisposassent son peuple contre lui, il feignit le projet d'abdiquer, et de remettre la couronne impériale à son fils. Son véritable projet étoit de réunir dans sa main l'empire des deux nations. Bomel, son medécin, étoit un des principaux agens de cette intrigue. N'ayant pu réussir auprès de cette Reine éclairée, et sans doute peu curieuse de former un lien indissoluble avec un pareil monstre, il se vit exposé à toutes les fureurs d'Iwan : et s'attirer sa colère, c'étoit mériter la mort.

Je ne peux donner une plus juste idée de son caractère, de ses mœurs et de la tournure de son esprit, qu'en traduisant une lettre qu'il écrivit à Jean, Roi de Suède, et dont voici le sujet: Devenu veuf, Iwan avoit fait la demande en mariage de la belle Catherine, sœur du Roi de Pologne, Auguste-Sigismond. Les Polonais exigeoient qu'il assurât la couronne de Russie aux enfans de Ca-

therine, à l'exclusion de ceux du premier lit. Le Zar ne voulut ou n'osa pas souscrire à cette condition; les Polonois lui envoyèrent par manière de raillerie, au lieu de la Princesse, qui épousa alors Jean, Roi de Suède, une cavale habillée comme une Dame de qualité. Que l'on juge de la colère d'Iwan, naturellement fier, ardent et opiniâtre dans toutes ses résolutions. Il fit tous ses efforts pour enlever Catherine. Ayant échoué dans cette entreprise, il addressa à son mari la lettre suivante que j'abrége: elle contient des traits d'histoire intéressans.

„ Par l'adorable, sainte, indivisible et seule existante Trinité, Père, Fils et St. Esprit, par la grace de qui règne et tient son sceptre le grand Prince et Zar de Russie, le grand Iwan Basilowitsch, Zar de toutes les Russies.....(Une longue kyrielle de qualités, telle à-peu-près que celle qui est encore à la tête de toutes les ordonnances Russes.......)

„ De notre très-respectable grandeur

émane et soit annoncée notre parole à Jean, Roi de Suède, des Gothes et des Vandales.

„La lettre que tu m'as envoyée avec tes plaintes, par un prisonier, aura sa réponse par la suite.

„Je te dois d'abord, pour ma dignité Zarienne, et sans m'écarter de la modestie et des ménagemens (1) d'usage entre les Rois, l'avis suivant.

„Je remarque en premier lieu, que tu écris ton nom avant le nôtre. Cela est indécent, attendu que l'Empereur Romain et plusieurs autres souverains sont nos frères, et qu'il t'est impossible de produire de pareils frères, la terre de Suède, étant de beaucoup inférieure aux autres royaumes, ainsi que nous le prouverons plus amplement ci-après. Tu dis, il est vrai, que la terre de Suède est ton patrimoine, que tu l'as reçue de ton père, tu aurais dû nous dire aussi de qui

(1) On va voir comme il tient parole.

ton père Gustave étoit fils, le nom te ton ayeul, s'il a occupé le trône, avec quel souverains il a fraternisé. Eclairci-nous tous ces points, envoye nous tes lettres explicatives, et nous les jugerons.

„Ton interprête, Petruschka, que tu nous as envoyé en qualité de courier, nous a demandé de ta part un sauf-conduite pour tes ambassadeurs; nous avons cru, que cela pouvoit avoir lieu de la manière usitée depuis plusieurs siècles. . . . . . . .et désirons faire la paix avec toi, avec la ville de Nowgorod, et avec la Livonie, notre patrimoine, en observant les anciennes formalités. Ennemi de ces louables coutumes, que tu as toutes foulées aux pieds, tu nous dépêchas très-audacieusement l'Évêque Paul avec des bagatelles. Cet Évêque étant de retour avec les sauf-conduits, pourquoi ne nous as-tu pas envoyé tes ambassadeurs pendant toute la saison de l'été que j'ai passée dans la grande Nowgorod, en les attendant? Il n'y avoit de troupes nulle

part, quoique tu en dises. Les paysans des frontières ont pu s'entre quereller, etc. Nous avons fait rétrograder les nôtres.

„A l'égard de la Livonie, notre patrimoine, nous avouons que nous ne resterons point en repos, jusqu'à ce que Dieu nous en aît rendus maîtres.

„Il faut que le paroxisme de la fièvre chaude t'ait pris, quand en montant sur le trône, tu as ordonné de piller, maltraiter et déshonorer contre tout droit nos ambassadeurs, et notamment, etc. et que tu as renvoyé de si grands et si vénérables seigneurs avec leur seule chemise. . . . . .Jamais la Suède n'a vu arriver chez elle les ambassadeurs de notre empire, députés directement par nous; de tout tems ils l'ont été par nos Namestniks (gouverneurs) de Nowgorod. Accuser ces ambassadeurs d'être venus pour t'enlever ta femme, est une calomnie. Ils n'étoient partis que sur le faux bruit de ta mort, que tu avois fait

courir exprès. Si cette rumeur n'avoit pas frappé nos oreilles, auroient-ils pu aller demander ta femme en mariage pour nous? Tout le monde sait qu'on ne peut pas ôter une femme à son mari. N'aurois-tu pas dû désavouer ton frère Eric et ses conseillers, complices de ce mensonge et de beaucoup d'autres crimes? Voici le fait. Quelque tems après la consommation de ton mariage à Borsa, on publie que ton frère Eric t'a fait enfermer. Ensuite la nouvelle de ta mort est répandue partout. Un an et demi après nous envoyons vers ton frère notre courier Tretiaka Andréjewitsch Buschetschnikoff, pour savoir si tu vis, ou non; ce que tu fais; si tu as des enfans, et s'il veut nous accorder la faveur de nous envoyer la sœur de notre frère, le Roi de Pologne, en recompense de quoi nous le ferons Namestnik de Nowgorod. Notre dessein étoit de remettre la belle Catherine à son frère, Sigismond-Auguste, pour obtenir de lui, en retour, notre

patrimoine, la Livonie, sans verser le sang humain. Nous n'avions pas d'autre but ; et les motifs qui nous ont été attribués par une foule *d'ignorans*, *d'esprits bornés*, *d'imbéciles et de mauvaises langues*, sont donc controuvés. On t'a donc tout déguisé. Notre courier Tretiaka a été transporté dans des déserts, où on l'a massacré inhumainement, pendant que ton frére nous dépêchoit Jean Laurentieff, pour nous instruire de cette mort arrivée, soi disant, par un accident, et nous demander quelle étoit la commission, dont il étoit chargé. Sur ce rapport nous ordonnâmes à Laurentieff d'assurer ton frère de notre grace, de l'engager à nous envoyer la belle Catherine, et de lui offrir le gouvernement de Nowgorod. Ton frère nous envoya sur cela ses ambassadeurs, le prince Nilscha avec sa suite, chargés de nous promettre l'envoi de la belle Catherine ; et sur le champ nous le nommâmes Namestnik de Nowgorod, en baisant la sainte croix, et

lui envoyâmes nos grands ambassadeurs, qui restèrent un an et demi dans ton pays, sans avoir non plus entendu parler de toi que si tu n'existois pas. Es-tu mort ou vivant ? Nilscha même et sa suite ne nous donnèrent aucun renseignement sur toi. Nous fûmes donc autorisés à te croire mort, et à faire la demande de la belle Catherine. Pendant ce tems-là tu exerçois tes rapines et tes violences sur nos ambassadeurs ; tu les pillois, tu les déshonorois ; et par l'ambassade postiche, tu couvrois de honte tous les Suédois. Ton hypocrisie en imposoit à nos ambassadeurs. Tu les détins en prison à Abo, quoiqu'ils ne fussent coupables de rien ; et tu les renvoyas ensuite comme prisonniers. Si tes gens n'avoient pas menti, nous n'eussions eu aucune raison d'envoyer des ambassadeurs, c'est pourquoi accuse donc tes gens............

.......Après tout cela, tu envoyas vers nous avec un orgueil sans exemple, tes ambassadeurs, à la tête desquels étoit

Paul, Évêque d'Abo. Tu commenças à commettre de nouvelles injustices, en épargnant des imposteurs. Si nous n'avions pas ajouté foi à leurs mensonges, tout cela ne seroit pas arrivé. Tu vois par ce récit sincère, comment les choses se sont passées. Ce n'est pas la peine de parler de toi, ni de ta femme; personne ne te la prendra. C'est encore une de tes infamies d'avoir répandu tant de sang pour un mot échappé au sujet de cette femme; mot qu'il est inutile de rappeller, et qui n'est au fond qu'une bagatelle. Si tu nous en reparles, nous ne t'écouterons plus. Reste avec ta femme, personne ne la demande, ni n'en veut.

„Pour ce que tu nous écris, concernant ton frère, le Roi Eric, comme si nous devions, de concert avec toi, lui faire la guerre, cela est si dénué de bon sens, qu'il ne faut qu'en rire. Le motif dont tu étayes cette proposition n'est pas digne d'arrêter notre attention: qu'avons-nous à démêler avec ton frère Eric?

„ Quant à ce que nous l'avons honoré d'une lettre signée de notre main, en voici l'occasion. Lorsque tu nous envoyas ton courier, Antoine Olsa, la grande Nowgorod, notre patrimoine, étoit le théatre d'une guerre que tu lui faisois. Dans le même tems quelques personnes nous présentèrent un mémoire du Roi Eric, qui nous prioit de lui envoyer du secours, ou de le recevoir. Nous lui adressâmes nos lettres très-gracieuses. Pouvions-nous agir autrement, puisque tu est l'ennemi juré de tout ce qui nous appartient, et que nous ne voyions pas d'autre moyen d'abattre ton orgueil, et de te faire rentrer en toi-même? La guerre étoit prête à s'allumer; mais n'ayant ensuite aucun motif de la commencer, cette affaire n'eut pas de suite. Si Eric étoit venu, ne devions-nous pas lui donner un azyle? Nous t'en avertîmes, afin que tu nous envoyasses tes ambassadeurs, et que l'on pût procéder à un arrangement: mais ta hauteur, et

ton orgueil insupportable te détournèrent de cette démarche pacifique. C'est alors que nous étions obligés de répandre du sang. Par rapport à Eric tu n'as pas reçu un mot de nous. Nous ne nous sommes point intéressés à lui, nous pouvions nous dispenser de parler de lui, et la lettre que nous lui avons écrite, ne contient rien que des complimens généraux, dont on ne peut rien conclure. Aussi cette lettre est-elle perdue de vue aujourd'hui. Si tu savois vivre avec honneur, et agir avec droiture à notre égard, tu nous eusses envoyé des ambassadeurs; et l'accommodement se seroit fait sans effusion de sang. Mais tu en es altéré, et tu ne sais ensuite que nous dire ou nous écrire des balivernes. Personne ne t'attaque, ni toi, ni ta femme, ni ton frère. Faites entre vous tout ce qu'il vous plaira, nous ne nous en inquiétons point. Mais la Livonie, notre pasrimoine, est ensanglantée par ton orgueil, par ta conduite

extraordinaire, et tes manières arrogantes avec nos Namestniks de Nowgorod. Si tu ne te corriges sous peu de tems de ta hauteur, le sang innocent coulera encore. Car tu t'es emparé, contre tout droit de notre patrimoine la Livonie.

„Tu nous marques que nous ne respectons nos lettres, ni nos sceaux. Il y a beaucoup de grands états, et notre parole obtient créance dans tous. N'y auroit-il que dans la Suède que nous manquerions de bonne foi?

„Si contre la coutume et le sauf-conduit nous avons fait mettre tes ambassadeurs en prison, tu ne dois pas t'en étonner, d'après la manière infame dont tu t'es comporté envers les nôtres. Le traitement que les tiens ont reçu, n'est pas à comparer avec celui que tu as fait subir aux nôtres. Ceux-ci sont de grands seigneurs, les tiens sont des esclaves et des gens de néant. Les nôtres ont été long-tems enfermés à Abo. Diras-tu que cela n'est pas une captivité? Tu les as ren-

voyés tellement affaiblis et exténués, qu'ils sont morts peu de tems après leur retour. De notre part il n'y a eu ni cruauté, ni orgueil; et nous t'avons écrit d'une manière sortable à notre pouvoir suprême et à ta dignité Royale, quoiqu'il soit contre l'ordre ancien et accoutumé que les grands princes de Russie entretiennent une correspondance directe avec le gouverneurs de la Suède, qui ne devroient s'adresser qu'aux gouverneurs de la grande Nowgorod...... Le chef de nos troupes est Dieu. Arrivera ce que Dieu voudra. C'est une vérité évidente, et non un mensonge, que tu proviens de la race des paysans, et non pas d'une race royale. Tu nous écris que ton père étoit un Roi couronné, et ta mère une Reine couronnée; cela est vrai, mais avant eux aucun des leurs n'étoit couronné. Comment oses-tu te dire issu de lignée royale? parle.....comment s'appelloit ton ayeul?.....Envoye nous ta généalogie: nous

nous l'examinerons. Nous savons que ton père Gustave étoit de Tschmalot (Smoland), et qu'ainsi tu descends d'ayeux paysans. Lorsque nos négocians transportoient en Suède leur cire et leur suif, ton père avec un habit et de gros gants de paysan visitoit les bateaux, examinoit la cire et le suif, les marchandoit comme un simple particulier, et faisoit ses achats. Tel est le rapport invariable que nous ont fait tous nos marchands. Est-ce que ces fonctions conviennent à un souverain? Ton père les eut-il remplies, s'il n'eût été paysan et fils de paysan? A l'égard des Rois que tu nous dis avoir regné en Suède il y a quelques centaines d'années, c'est un fait qui est ignoré de nous. Nous avons bien entendu parler d'un certain Magnus, qui vivoit sous Oreschek, et qui étoit non pas Roi, mais seulement Prince. Combien y-a-t-il d'années révolues depuis que Sten Stur gouvernoit la Suède? Tu as encore quantité de gens qui s'en sou-

viennent. Interroge-les ; ils te le diront. Ton père même a écrit des lettres à nos Namestniks de Nowgorod ; il n'oublioit pas de faire premièrement mention de notre grandeur Zarienne ; il s'intituloit ensuite Gustave Irikowitsch, par la grace de Dieu, Roi des Suèdes et des Goths. *Gustave*, y disoit-il, *les conseillers du Royaume de Suède et toute la Suède*, *envoyent leurs ambassadeurs au grand Prince Iwan*, *par la grace de Dieu*, *Zar et Souverain de toute la Russie*, etc.......... (Cette ambassade conclut en 1537 avec les Namestniks du Zar une trève de 60 ans, un traité de commerce entre les deux puissances et la grande Nowgorod, patrimoine du Zar, et la convention de tenir dans la dixième année de la trève un congrès à Sobolinaja auprès de la rivière d'Oxa, dans lequel les deux parties s'occuperoient de la démarcation des limites (1)......................

(1) J'observerai que le Roi de Suède, qui par son manifeste de l'année 1788 réclame toute la Finnlande

Les détails de cette trève conclue entre ton père et la grande Nowgorod, sont tirés mot pour mot des lettres de ton père, qui traita avec les Namestnicks. Si vous étiez les vrais souverains de la Suède, l'Archevêque d'Upsal et les conseillers ne seroient pas vos camarades. Il n'est pas même fait mention dans ces lettres, que ton père fût le souverain du pays. Puisqu'il y a eu des Rois en Suède il y a plus de cent ans, envoye nous le catalogue de tous ces Rois...... indique nous aussi ceux de ta famille qui étoient Rois avant ton père.......... (des reproches et de longues redites sur la naissance de Jean et de son père Gustave, et sur la principauté de Magnus qui n'étoit pas Roi).......Tous les ambassadeurs ont baisé la croix comme ton père; l'Ar-

---

comme le domaine de ses ancêtres, auroit pu étayer sa prétention de ce traité, dans lequel Iwan la reconnaît pour une propriété Suédoise; ce qu'Iwan n'auroit pas accordé, pour peu que la chose eût été douteuse, ou qu'il eût eu quelque arrière projet de conquête.

chevêque a signé comme lui : preuve qu'ils gouvernent conjointement. Vois si cela se pratique dans les grands royaumes. Wibourg a signé à part, comme s'il y avoit à Wibourg un autre gouverneur, l'égal de ton père.......Les ambassadeurs ne sont pas les ambassadeurs de ton père seul, mais ceux de toute la Suède ; et ton père n'est traité que comme un individu ordinaire, un prévôt de village...........Par la lettre même il est marqué, que l'Archevêque gouvernoit, et avoit autant de pouvoir que ton père. D'après toutes ces raisons, comment peux-tu te mettre en parallele avec les grands Rois?........Nous nous faisons rendre rigoureusement les honneurs qui nous sont dûs dans notre empire.... .....Nous récompensons celui que nous voulons.

„ Pour ce que l'on a écrit du Roi Frédéric, bisaïeul du Roi Arzi Magnus, c'est une erreur des traducteurs. Toi-même as écrit cette fois la vérité, en

rappellant que le vaillant Roi de Dannemarck, Christian, avoit par sa bravoure pris le royaume de Suède ; et après y avoir établi ses Boyards, il étoit retourné dans ses états de Dannemark. Ton père, étant convenu de ses faits avec les gouverneurs de la Suède, accourut de Smoland avec ses vaches, tua les Boyards de Kerstan, Roi de Dannemarck, et se fit Roi. Ligué ensuite avec Christian, père du Roi Magnus, il replaça Christian sur le trône de Dannemarck. Cela s'est passé ainsi, et sur cela tu as écrit la vérité......Tu as rendu compte toi-même de ta basse origine. Sur ce que tu as répondu à la lettre écrite de notre main Zarienne relativement au grand souverain et autocrateur George Yaroslawitsch, c'est nous qui avons écrit que les chroniques et anciens journaux attestent, que les Warèges ont accompagné le grand Prince George dans plusieurs combats. Les Warèges sont les Nemzi

(les Allemands). S'ils lui obéissoient, ils lui appartenoient donc........

„ Nous voyons que tu veux entrer en correspondance directe avec nous. Tu devois premièrement nous rendre l'honneur qui nous appartient. Il est impossible que tu conserves le respect que tu nous dois, en t'adressant à d'autres qu'à nos Namestniks. Tu nous dis que tu as les sceaux de l'empire Romain; nous en avons de pareils, que nous avons reçus de nos ancêtres : nous les tenons de l'Empereur Auguste et de ses successeurs. ....Tu n'obtiendras l'avantage de ne plus user du canal de nos Namestniks, qu'en l'achtant par des présens convenables. Si tu veux risquer le sort des combats, cela dépend de toi. Nous nous abandonnons à la volonté de Dieu, et nous verrons comme ce Dieu miséricordieux disposera des événemens........ ......Mais correspondre avec nous gratis, ne seroit ni juste ni convenable à nos intérêts et à ceux de notre empire.

Nous ne voulons ni de ton titre ni de ton cachet. Il faut que tu sois en délire pour imaginer de créer des titres à notre grandeur Zarienne : qualifie toi aussi Roi de l'univers ; qui est-ce qui t'écoutera?

. . . .

„ Il ne nous convient pas de correspondre avec une jeune étranger comme toi ; ce n'est pas moi qui t'ai soumis à mes Namestniks : cette pratique est bien ancienne. Dieu t'a mis dans cette rélation ; mais tu contraries Dieu, et ne veux pas te soumettre à ses ordonnances. Quel est au surplus le Dieu que tu pourrois adorer, toi qui es athée? Tu as rejetté la vérité, détruit jusques à l'ombre de la religion latine, brisé les images, et vilipendé les prêtres comme des gens ordinaires. . . . . (Une longue répétition des propos sur la Reine Catherine et les Namestniks, avec ce raisonnement: Il nous est autant impossible de t'ôter ta femme, qu'il te l'est de correspondre

avec nous sans l'intermédiaire des Namestniks).............

„Tu dis, qu'il est faux que la Reine de Pologne ait été mariée avec un cocher : addresse-toi à des personnes instruites, et tu apprendras les principaux événemens de la cour d'Iagailo; tu sauras qui et de quelle condition étoit Woidil, comment ce Roi à fait la guerre à son oncle Kestuti, l'a pris et l'a fait étrangler................

„C'est par notre commandement que notre Diak (secrétaire) a chargé ton homme, Antoine Olsa, de te redemander ce que tu possèdes de notre patrimoine en Livonie, et dont tu t'es emparé contre toute justice, ainsi que de la mine d'argent et de ses employés avec 10,000 Jephimkes (écus).........D'où vient ton orgueil et ta force? pourquoi ne serois-tu pas dans la même position que ton père, qui toute sa vie n'a écrit qu'à nos Namestniks? Ce n'est que sur la fin de ses jours qu'il a cherché à s'af-

franchir de cette formalité; tu sais comme il y a réussi.......... Si tu veux être plus heureux dans cette prétention, envoye nous tes grands ambassadeurs, et songe à nous honorer par de grands présens; nous te détacherons alors de nos Namestniks: sans ce rachat tu ne gagneras rien sur nous...........

„ En te portant des plaintes, nous n'avons jamais énoncé que la vérité; tu ne nous as jamais répondu rien de sérieux: et c'est pour cela que nous t'avons écrit durement. Tu as pris la gueule d'un chien; tu aimes à aboyer pour ton propre déshonneur: cela te sied. C'est un honneur pour toi, et une tache pour un grand souverain qui est en correspondance avec toi; jurer en écrivant est encore pire. Rien de plus fâcheux au monde que de s'insulter réciproquement. Si tu veux donc faire et recevoir des insultes, cherche un vilain, un de tes pareils, et aboyez l'un contre l'autre comme des chiens............. Tu t'échauffes, et te

prévaux des épreuves de canons que tu as faites.; nos gens ont vu tes canons. S'il te plaît de faire à l'avenir de semblables épreuves, continue; tu verras le beau profit que tu en tireras: mais si tu veux vivre en paix sur terre, envoye nous tes ambassadeurs: fais-nous connaître ton désir, nous t'écouterons, et ferons tout qui sera convenable. Écrit dans notre patrimoine, la Livonie, dans la ville de Paida, l'an 1572, au mois de Janvier de la sixième indiction, la quarantième année de notre règne, la vingt-sixième depuis que nous sommes Zar de la Russie, la vingtième depuis que nous sommes Zar de Casan, et la dix-huitième depuis que nous sommes Zar d'Astracan.

Iwan Basilowitsch,
Zar de Russie.

Pierre Ier était du nombre des admirateurs d'Iwan. Arrivant un jour en Esthonie, le beau tems le décida à des-

cendre de voiture, et à se promener à pied au milieu des conseillers de la province, qui étoient venus à sa rencontre. Il admiroit dans le lointain plusieurs ruines de châteaux, et leur demandoit la cause de cette destruction. Un vieux conseiller s'avance alors et lui dit: Sire, ces décombres publient la cruauté inouie du tyran Iwan Basilowitsch. Vous avez bien tort, mon cher, répondit le Zar, de taxer Iwan de tyrannie; croyez moi, c'est le plus grand monarque qu'ait eu la Russie: plût à Dieu que je l'égalasse en jugement et en politique! sachez au surplus que je me le suis proposé pour modèle. Celui qui aura étudié l'histoire de ces deux princes, et approfondi leur caractère, leur ambition et leurs actions, trouvera entre eux une ressemblance étonnante. Pierre commit moins d'actions atroces qu'Iwan; il est parvenu à donner à la Russie un poids dans la balance de l'Europe, qu'elle étoit loin d'avoir lors de la mort d'Iwan. Mais sup-

posez Pierre Ier à la tête du gouvernement Russe, au commencement du seizième siècle, privé des lumiéres et des secours que l'on ne devoit rencontrer que deux siècles après, moins maîtrisé par l'opinion publique, que les Rois respectoient encore moins alors qu'aujourd'hui, nageant dans les plus épaisses ténèbres de la barbarie et de la superstition, la Moscovie aura été inondée de sang, comme elle le fut sous Iwan, et les exploits de Pierre le grand se seront bornés à la réunion de toutes les petites principautés Russes en un seule. D'un autre côté voyez un Iwan Basilowitsch, montant sur le trône de Russie à la fin du dix-septième siècle, son ame est moins féroce, le flambeau de la philosophie tempère la fougue de ses passions; voilà le créateur et le législateur de l'empire Russe, voilà Pierre le grand. C'est le même homme différencié seulement par deux époques différentes. Je goûte peu le raisonnement des person-

nes qui ont attribué la cruauté de ces deux princes uniquement à leur position au milieu d'un peuple barbare, qu'ils vouloient rendre heureux malgré lui. Outre qu'il seroit aisé de prouver, par une citation exacte des faits, que les massacres et les assassinats qu'ils ont commandés, ont plutôt servi à assouvir leurs passions particulières qu'à avancer le bien qu'ils méditoient; un gouverneur qui a quelque prudence, doit-il se comporter avec cette roideur de caractère? doit-il ignorer que le bonheur, qu'il prépare à ses peuples, perd cette qualité, s'il n'a l'adresse de le leur faire agréer; et que les mesures les plus sages ne réussissent pas, quand elles choquent trop ouvertement l'opinion? Iwan Basilowitsch et Pierre Ier avoient à un égal dégré la manie des conquêtes: tous deux étoient persuadés que le droit du plus fort légitime tous les autres droits. On avoit prédit à Iwan qu'il mourroit le 28 Mars 1584. Il avoit assez d'esprit pour

se mocquer des diseurs de bonne aventure : ce jour fatal arrivé, il se sentit indisposé, et se fit transporter dans le cabinet où étoit la collection de ses pierres fines ; il s'y entretint avec l'ambassadeur d'Angleterre jusques au coucher du soleil. La conversation roula sur les propriétes des pierres fines. Il envoya quelques uns de ses gens vers celui qui lui avoit fait ce ridicule présage pour le railler. Le devin lui fait rendre cette réponse : *Venit, sed non præteriit* : il est venu, mais n'est pas passé. A la suite de ce mal-aise il eut la fièvre ; il prit des bains, qui le soulagèrent un peu ; il se fit apporter un jeu d'échecs, mais à peine en eut-il arrangé les pièces, qu'il tomba, et mourut dans les bras de ses domestiques. Je n'oserois garantir cette anecdote, qui passe pour vraie en Russie, et qui est peut-être plus digne de figurer dans un almanach Allemand que dans l'histoire sérieuse d'un grand empire. A l'égard de Pierre Ier, on a

vu plus haut le récit de sa mort, qui fut accompagnée des douleurs physiques les plus cuisantes, augmentées encore par mille remords.

La plupart des paysans Russes meurent dans l'incrédulité et le désespoir. Lorsqu'ils sont gravement malades, et qu'on les exhorte à faire venir un prêtre : à quoi bon, disent-ils, puis que le ciel n'est que pour le Zar et ses principaux Boyards ou ministres? Ces bonnes gens croyent apparemment que leur Maître règne aussi dans le ciel, et qu'il les traitera dans la distribution des récompenses eternelles, comme dans celle des faveurs et des biens d'ici-bas.

Un autre proverbe, qui doit son origine à la rapacitée effréné et aux malversations de tout genre des gouverneurs des provinces éloignées, est celui-ci : Dieu est bien haut, et l'Impératrice bien loin :

c'est-à-dire, que Dieu et l'Impératrice ne peuvent rien voir de ce qui s'y passe.

Avant le Prince Menzikoff, sur qui Pierre le grand s'étoit déchargé de l'embarras de faire les honneurs de la cour, (1) Romodanoffsky et son fils avoient successivement occupé ce poste ; et toutes les fois que ce Vice-Zar venoit à St. Pétersbourg, le vrai Zar et son épouse alloient à sa rencontre, le recevoient avec toutes les marques de la soumission due par des sujets à leur souverain, et se tenoient debout en sa présence.

Le Général Heyne, Polonois, pendant son séjour à St. Pétersbourg, joua avec le Prince Menzikoff, et lui gagna 4,000 ducats. Sensible à cette perte, Menzikoff laissa échapper des propos durs. L'ame loyale et franche de Heyne n'étoit pas faite pour endurer patiemment cette incar-

(1) V. plus haut.

incartade : Sachez, mon Prince, lui dit-il, que je suis gentilhomme comme vous, et peut-être plus que vous: et, comme tel, je crois être en droit d'exiger une satisfaction. Menzikoff, que la vue de Heyne auroit désormais glacé de terreur ou couvert de confusion, eut la lâcheté de porter ses plaintes au Zar, qui eut la singulière et l'impolitique complaisance d'exiler Heyne en Sibirie, sans daigner l'entendre, et quoiqu'il ne fût point à son service.

Pendant la dernière maladie de Pierre Ier, on imagina pour l'égayer ou le distraire plusieurs sortes de divertissemens, dont quelques uns étoient peu dignes d'hommes réunis en société. On liait ensemble une trentaine de traîneaux à la distance d'une toise les uns des autres. Ces traînanx faits par leur extrême petitesse pour amuser l'enfance, recevoient des hommes du commun, qui étoient obligés de s'y asseoir à la manière des

Orientaux, de se cramponner avec leurs mains aux deux côtés, et de retirer leurs genoux au niveau de leur menton. Dans cette posture critique ils attendoient leur sort. Six chevaux étoient attellés de front au premier traîneau, qui entraînoit les autres. On alloit au galop. Tant que l'on ne couroit que dans des rues bien alignées, ce spectacle étoit plaisant; mais quand on s'écartoit de la ligne droite, ou que l'on enfiloit une autre rue, la plupart des traîneaux, et surtout des derniers, se heurtant les uns contre les autres et contre l'encoignure, étoient renversés avec les hommes, ce qui étoit reputé faute, et leur valait différentes punitions, malgré les playes et les contusions qu'ils recevoient dans leur chûte.

Un autre divertissement étoit la glissade. On choisissoit une montagne rapide, où l'on en faisoit une avec des planches, sur lesquelles on jettoit alternativement de l'eau et de la paille, jusqu'à ce que cela formât un solide et long

morceau de glace. Au haut étoit placée une table chargée d'eau-de-vie. On donnoit aux glisseurs des paillassons qui leur servoient de traîneaux. Trois hommes se mettoient les uns derrière les autres sur chaque paillasson, et descendoient au son des timbales et des trompettes. La vélocité de la course étoit telle, qu'arrivés au bas de la montagne ils ne voyoient et n'entendoient plus rien.

Pierre voulut se divertir ensuite d'une autre manière, en donnant un successeur à Sotof, que dans un accès de gaité il avoit fait Pape: la maison de Sotof servit de conclave. On s'assembla dans la maison de Butturlin, et de-là on se rendit processionnellement dans celle du défunt Pape, où se devoit faire l'élection. Un maréchal ouvroit la marche; deux autres maréchaux; soixante enfans de cœur; douze fifres; un nain habillé en noir, tenant un rouleau de papiers, symbole de sa charge de secrétaire; le prince Repnin et un autre seigneur avec des ha-

bits ordinaires; le Général Butturlin en uniforme; le Général Gollowin, vêtu en Cardinal; Pierre Ier lui-même en surtout rouge avec un petit collet, ayant à sa droite *le Prince-Zar*, aussi décoré de tous les ornemens particuliers aux Cardinaux; quatre rangs de Cardinaux; six Bègues; les orateurs du Pape; deux Bacchus portés sur une bierre par seize paysans ivres, que l'on avoit arrachés du cabaret par force pour faire cette corvée; enfin une foule d'officiers civils, militaires et ecclésiastiques, tous plus bizarrement habillés les uns que les autres, composoient le cortège le plus grotesque. On avoit allumé des tonneaux de poix dans toutes les rues. L'Impératrice Catherine Ire suivoit de loin, dans un carosse, cette procession, qui, en arrivant dans la cour de la maison, frappa de toutes ses forces sur des tonneaux vides et des chaudrons, ce qui fit un charivari assez bruyant. Au haut de l'escalier étoient suspendues soixante-huit cloches

de plomb, de bois et de pierre. Les Cardinaux furent introduits et enfermés dans la chambre d'élection, dont la porte fut gardée en dehors par une sentinelle. Cette chambre étoit tendue de nattes; dans le fond s'élevoit un trône, sur lequel étoit placé un tonneau percé de deux trous, et aux deux côtés deux Bacchus, à l'enivrement desquels on travailloit depuis huit jours; du côté droit du tonneau étoit le siège du Prince Zar, ou représentant de l'Empereur; à gauche celui du Pape futur; autour du trône étoient rangées treize chaises percées, destinées à autant de Bacchus. Dans une autre salle devoit se tenir le conclave. Au-devant de quatorze loges pendoient des souliers d'écorce d'arbre, en guise de lustres. Le reste de l'ameublement quadrait avec ce qu'on vient de lire. Pierre resta dans la cour jusqu'à minuit, et en se retirant, apposa son sceau sur la porte, afin que personne ne sortit. Le conclave fut également fermé. Chaque Car-

dinal étoit obligé de boire tous les quarts d'heure une grande cuillerée d'eau-de-vie, indépendamment des boissons. Le lendemain à six heures du matin l'Empereur vint délivrer les prisonniers. Les Cardinaux passèrent dans la grande salle destinée à l'élection, et publièrent les noms des trois candidats, avec le détail des qualités qui les rendoient recommandables. Les suffrages ne purent être réunis tous sur un seul sujet; et à chaque fois que l'on alla aux voix, les concurrens en eurent un nombre égal en leur faveur. On convint de les tirer au sort. Strohost, commissaire des vivres, se vit en un instant porté sur le trône pontifical. Les autres Cardinaux pleurèrent amèrement, en se voyant exclus; ils en avoient sujet. Le nouveau Pape acquéroit 2000 roubles d'appointemens, une maison à Moscou et une autre à St. Pétersbourg, et prenoit dans les caves de l'Empereur autant de bierre et d'eau-de-vie que sa famille et lui pouvoient en consommer.

Chacun fut obligé de lui baiser, et la main et la mule, sous peine d'amende. Il distribua d'abord de l'eau-de-vie et ensuite de la bierre à tous les assistans. La cérémonie finit par un repas où l'Abbesse et les trois assistantes servirent les plats; c'étoient des viandes de loup, de rénard, de chat, de souris, etc.

Tels étoient les amusemens de ce grand réformateur de la nation Russe. Ne dut-il pas s'imputer en quelque façon lui-même le peu de progrès qu'elle faisoit dans la civilisation? Adonnée à l'ivrognerie et à des plaisirs barbares, l'exemple de son souverain n'étoit pas trop fait pour l'en détourner.

Regis ad exemplar totus componitur orbis.

Il est dangereux de s'égayer aux dépens de la religion. Les plaisanteries qui blessent l'honnêteté, ne trouveront d'apologistes que dans les adulateurs et dans les courtisans.

En 1722 Pierre Ier inventa à Moscou une partie de plaisir qu'il seroit difficile de se procurer ailleurs. C'étoient des traîneaux construits dans la forme et de la grandeur des vaisseaux de guerre. On remarquoit entre autres celui de Bacchus, traîné par six jeunes ours, et monté par Witaschi, bouffon de la cour, habillé d'une peau d'ours; ceux d'un Tscherkassien et des Patriarches du Pape, attellés de chiens; celui d'un Neptune, assis au milieu d'une conque, entre deux Dieux marins; celui du Zar, en uniforme de Capitaine de vaisseau; c'étoit une frégate à 2 ponts de 30 pieds, avec 8 canons de fonte, 24 de bois et 3 mats, tirée par 16 chevaux; celui de Catherine Ire, déguisée en paysanne Frisonne, qui étoit un grand vaisseau doré, garni de miroirs; un autre vaisseau de 100 pieds de long, auquel étoient attachés 24 traîneaux plus petits, chargés de peuple; la barque de Menzikoff, vêtu comme un Abbé; une frégate armée en course,

montée par l'Amiral Apraxin, habillé en Bourguemaître; la chaloupe des ministres étrangers, avec des habits ecclésiastiques, et accompagnés de leurs domestiques à cheval ; un traîneau de musiciens, tiré par six cochons; celui du Prince de Moldavie, Cantemir, déguisé en Turc, assis sous un baldaquin, et suivi du grand Chancellier avec la musique Polonoise, du Conseiller privé Tolstoi avec la musique turque, et du Baron Schaffiroff avec la musique allemande ; 60 traîneaux de cette sorte présentoient sur terre l'appareil d'une grande flotte.

Si Pierre Ier avoit été moins prévenu en faveur du projet de fonder une capitale en Ingrie, il en auroit été détourné par les sages avis d'un paysan Fennois, qui lui avoit servi d'espion avec succès dans la guerre de Suède. Sire, lui disoit cet homme, vous avez tort de bâtir une ville en cet endroit: vous et vos successeurs aurez lieu de vous en repentir tôt

ou tard. Il est sujet à une inondation qui revient périodiquement tous le dix ou vingt ans au plus, et qui est si considérable qu'elle gâtera et perdra toutes les marchandises, qui y seront, et renversera la plupart des maisons. Consultez ceux qui connaîssent le cours de la Newa, son embouchure, les vents contraires qui soufflent au printems et en automne, et repoussent subitement les eaux de ce fleuve contre leur cours : interrogez ceux qui connaîssent le nivellement des eaux, et vous apprécierez le mérite de ma remontrance. Vous voulez aussi construire un port dans ces parages ; mais vos vaisseaux y pouriront en peu de tems. Le Zar poursuivit son entreprise, et vit accomplir la prédiction du paysan : elle s'est vérifiée d'une terrible manière sous ses successeurs.

Charles XII entendant dire que son rival bâtissait des villes et des forteresses dans cette contrée qui avoit été conquise sur lui, avait coutume de répondre

avec le ton d'un homme qui ne s'est jamais défié de la fortune : laissez le construire ; j'aurai le tems de démolir.

Pierre Ier eut ce trait de ressemblance avec Louis XIV, qu'après avoir gouverné ses peuples pendant sa vie, il voulut encore les gouverner après sa mort. Tous les usages passés en force de loi, relativement à l'ordre de la succession, disparurent par un caprice de ce Zar. Voici la pièce qu'il composa pour rendre, aux yeux des Russes, ce caprice et ceux de ses successeurs aussi sacrés que des loix fondamentales consenties par eux-mêmes. „ Nous etc. . . . Chacun est instruit que feu notre fils Alexis avoit dans le cœur la vraie malice d'Absalon, qu'il fut inaccessible au repentir dans ses mauvais desseins, et que c'est la grace divine, qui veillant sur la patrie en a interrompu le succès : notre précédent manifeste l'a clairement prouvé ; sa méchanceté prenoit sa source ou

son aliment dans cette coutume antique, qui déféroit la couronne au premier né, et qui le remplissant d'une confiance présomptueuse le rendoit sourd à toutes nos remontrances paternelles. Mais sans chercher les raisons de ces mauvaises habitudes enracinées chez lui; sans vouloir justifier notre conduite et notre opinion par celles d'une foule de particuliers, qui par des sages dispositions ont interverti l'usage à cet égard, l'écriture sainte nous fournit un exemple bien approprié à la circonstance, l'exemple de la femme d'Isaac, qui assura auprès de son vieux mari la succession à son fils cadet au préjudice de l'aîné; et, ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cette action fut accompagnée de la bénédiction de Dieu. Nous trouvons un pareil exemple dans la personne de l'un de nos prédécesseurs, le grand Prince Iwan Basilowitsch, de glorieuse mémoire; Prince grand en effet par son nom et ses exploits, et qui a élevé notre pays à un si haut

dégré de puissance, en réunissant sous un seul sceptre ses parties divisées entre les enfans de Wladimer : il n'observa point l'ordre de primogéniture, mais ne fut guidé que par son bon plaisir, en nommant celui qui devoit après lui conserver cet empire dans son nouvel éclat ; il changea deux fois de résolution : en premier lieu il ne tint aucun compte de ses propres enfans, et transporta la couronne sur la tête de son petit fils, et bientôt après sur celle de son fils. C'est ce que nous apprennent nos annales qui placent à la date du 4 Février 1498 le couronnement de Démétrie, petit fils d'Iwan, et celui de Basile, son fils, au 14 Avril 1502 ; tems où Iwan venoit de prendre de l'humeur contre son petit fils, et de défendre de le nommer dans les prières publiques. Nous nous bornons à cette citation ; mais nous mettrons bientôt sous les yeux de tout le monde un grand nombre de pareils exemples. Il est vrai qu'en

1714 nous avons établi pour règle dans la vue de soutenir et honorer quelques familles de nos sujets, que tous les biens immeubles écherroient à un seul fils; mais nous laissâmes aux parens la liberté de donner les héritages à un puîné, dans le cas où ils appréhenderoient que les autres ne fûssent des dissipateurs. Obligez donc de veiller à ce qu'il ne soit fait aucun démembrement de cet empire, dont nous avons reculé les limites par beaucoup de conquêtes; nous avons jugé à propos de statuer par ces présentes que du souverain seul dépende à l'avenir le choix de son successeur à l'empire, et qu'il puisse révoquer ce choix par la suite, s'il découvre quelque incapacité dans celui qu'il aura nommé; afin que nos enfans retenus par ce frein ne se livrent plus aux mêmes désordres que par le passé. Nous ordonnons donc à à tous nos fidéles sujets ecclésiastiques laïques et de tout état de souscrire et de se conformer à cette faculté d'élire, en

présence de Dieu et de son saint évangile, en sorte que tous ceux qui contreviendront à notre présente ordonnance, soit formellement, soit par une interprétation éloignée de son véritable esprit, soient tenus pour traîtres, abandonnés à l'anathême de l'église et punis de mort sans rémission. Donné dans le fauxbourg Preobraschenskoy ce 5 Février 1722. Signé *Pitr.* „ (1)

Cette ordonnance est une des mille preuves que la mauvaise foi et la fausseté de l'esprit sont deux compagnes inséparables de la mauvaise politique. Ou Pierre Ier croyoit avoir ce droit de se nommer arbitrairement un successeur, ou il croyoit ne l'avoir pas: s'il l'avoit, son ordonnance étoit inutile; elle n'ajoutoit rien au droit; elle ne devoit contenir que le nom du futur Empereur: s'il ne l'avoit pas, comment pouvoit-il l'acquérir? en ordonnant qu'il l'auroit? quelle logique! quel droit public! Un alchymiste fait de l'or; un souverain se crée des droits à

(1) Voici la signature accoutumée de ce Monarque.

lui-même. Quiconque s'amuseroit à recueillir dans l'histoire les mauvais raisonnemens et les traits mal-réfléchis échappés aux souverains (et il y a fort souvent de leurs ordonnances où l'on en rencontre) rendroit un grand service aux nations, en leur présentant dans un seul tableau l'inconstance de l'esprit humain.

L'ancien habit Russe étoit une espèce de longue robe plissée verticalement sur les hanches, et qui descendoit jusqu'aux talons. Pierre Ier commanda à tous ses Boyards, sous peine d'encourir sa disgrace, de se vêtir à la Françoise ou à l'Angloise, et de faire garnir leurs habits de galons d'or ou d'argent, suivant leurs moyens; afin que personne n'en prétendît cause d'ignorance, il fit exposer à toutes les portes de Moscou un modèle d'habit, sur lequel tous les autres devoient être taillés; on fit ensuite mettre tous les réfractaires à genoux sous les

portes:

portes : dans cette posture on rognoit les robes à ras de terre. Cette disgrace étoit aggravée par les plaisanteries du peuple, qui se rendait en foule à l'exécution. Toutes ces causes réunies n'ont pas tardé à mettre en vogue les habits courts.

Avant Pierre Ier il n'étoit pas permis aux amans de se voir avant la première nuit, pendant laquelle devoit se consommer le mariage. Cette vieille coutume maintenue par l'avarice des parens et les intrigues des prêtres, qui aimoient à interposer leur autorité dans les familles, et à être consultés sur les mariages, étoit une source éternelle de divorces ou de mauvais ménages. C'est ce que l'on lit dans le préambule d'un réglement, qui fut très-agréable à la plupart des jeunes gens des deux sexes, et par lequel Pierre Ier voulut qu'aucun mariage ne pût être célébré que six semaines au plutôt après la première entrevue des parties, et

qu'avec le consentement formel et bien exprimé de l'une et de l'autre.

La grande ambassade de Pierre I[er] couvroit bien des desseins ; elle étoit composée de 300 personnes commandées par le grand Amiral et Général Lefort, Gollowin, Commissaire-général de guerre, et Wosnizin. On y distinguoit quarante jeunes gentilshommes conduits par le Prince Tscherkaskoi, et plusieurs autres seigneurs, que le Zar regardait comme une précieuse pépinière de son empire. Il vouloit qu'ils y fîssent germer à leur retour les instructions qu'ils seroient à portée de recevoir dans les différentes cours de l'Europe. Et c'étoit là ce que craignoit particulièrement le clergé Russe. Aussi s'opposa-t-il de toutes ses forces à cet utile voyage ; il publioit de tous côtés que l'écriture défend aux enfans d'Israël de se mêler et d'avoir aucune communication avec les nations voisines, dans la crainte qu'elles ne les fassent tom-

ber dans l'idolatrie. Le Zar brava les murmures de ces pédans; voulut faire lui-même partie de cette ambassade, et se mit avec Menzikoff à la tête de 70 soldats en uniforme. Il y étoit incognito, tant pour éviter l'embarras du décorum et du cérémonial, que pour pouvoir faire plus librement ses observations. La première ville qu'ils visitèrent, fut Riga. Les officiers Suèdois, qui y commandoient, prétextant qu'ils ne connoissoient ni l'Empereur ni sa mission, ne lui laissèrent pas voir les fortifications. Ce procédé le piqua au vif, et fut un des principaux motifs de la déclaration de guerre à la Suède. De Riga il passe successivement à Kœnigsberg, et dans plusieurs autres villes, jusques à Amsterdam, où mêlé parmi un foule d'ouvriers, il travaille avec la grande hache du charpentier. De Hollande il se rend en Angleterre; voit le chantier Royal; s'entretient avec les ouvriers; engage à son service des mathématiciens, des cons-

tructeurs de vaisseau, divers savans, des officiers, des bombardiers, et repasse avec eux à Archangel.

Apprenant à Vienne que les Strelzi avoient formé une conjuration, dont le but étoit de massacrer les étrangers, de déclarer le trône vacant, et d'y placer sa sœur Sophie, il part comme un trait pour Moscou. Le jour même de son arrivée des récompenses sont distribuées à tous les soldats, qui sous la conduite du Général Gordon, Ecossais, avoient défait les Strelzi. Deux dames, qui avoient eu la principale part au complot, sont enterrées toutes vivantes; il force plusieurs seigneurs à se couper la tête les uns aux autres; tous ceux qui ont passé l'âge de 18 ans sont punis de mort. Plus de 2000 Strelzi sont exécutés autour du couvent de la Princesse. Vis-à-vis, et à la hauteur de ses fenêtres, étoit planté un grand nombre de potences. Il ne

reste plus aujourd'hui en Russie aucune trace de cette redoutable milice.

J'ai été témoin d'un divertissement Russe, qui a lieu tous les jours de fêtes. PlusieursMuschicks s'assemblent, choisissent deux jeunes gens des plus robustes d'entr'eux, pour se battre, et se rangent en deux haies autour des deux Lutteurs. Quand l'un est prêt à succomber, son parti le secourt, ce qui engage un combat général très-bruyant et très-funeste à la plupart des champions. On a dit de nos anciens tournois, qu'ils étoient trop doux pour une affaire sérieuse, et trop forts si c'étoit pour rire. On peut dire du divertissement Russe, qu'il a, si-non tous les caractères, au moins les plus tristes effets d'une guerre civile; car on n'en sort qu'aveugle, estropié ou mourant.

Pierre Ier aimoit ces sortes de divertissemens, et ceux où dominoit le ridi-

cule le plus outré. Le Pape Sotof, dont j'ai ci-devant parlé, qui avoit été son maître d'écriture, qu'il avoit décoré à 70 ans de la qualité de son conseiller plaisant, et ensuite des dignités de Patriarche, de Prince et de Pape; il le maria à l'âge de 84 ans à une veuve de 34. La cérémonie s'en fit avec toutes les folies que peut enfanter l'imagination la plus bizzarre. Une mascarade de 400 personnes des deux sexes, ayant des habillemens de différentes nations, principalement de celles de l'Asie, et portant des instrumens de musique; deux bègues qui étoient chargées d'inviter les gens de la noce; les serviteurs de la mariée, aveugles et impotents de vieillesse; ses quatre coureurs pris parmi les plus épais personnages de l'empire et les plus goutteux; le Vice-Zar de Moscou représentant avec un vielle le Roi David, porté sur un traîneau, aux quatre coins duquel étoient attelés autant d'ours hideux, que l'on irritoit exprès pour les

faire mugir, signal d'un chorus étourdissant de tout le cortège et du peuple; le Zar lui-même, déguisé en paysan Frison, avec trois de ses Généraux, battant la caisse; un prêtre centénaire qui avoit perdu l'ouie, la vue et la mémoire, choisi pour donner la bénédiction avec des lunettes, entouré de bougies, etc. Tel est l'abrégé de cette fête, qui fut continuée plusieurs jours de suite.

Pierre I[er] se rendoit un jour par mer, avec l'Impératrice sa femme, de St. Pétersbourg à Réval: il emmenoit encore son chirurgien Lestocq, depuis Comte et Conseiller privé, et son Chambellan Johnson, fils d'un architecte Livonien, et marié à Madame de Médom, qui demeure à Vieux-Salis en Livonie, séparée de lui aujourd'hui pour la troisième fois. Le lendemain de l'embarquement Lestocq et Johnson, appercevant Turienoff, le bouffon du Zar, qui dormoit profondément sur le tillac, sou-

rient l'un à l'autre, et d'un signe, sans se dire mot, conviennent de lui jouer pièce : il avoit une grande barbe ; ils la lui collent fortement avec du goudron sur la poitrine. Le fou, en s'éveillant, poussa de grands cris, et réveilla le Zar. Le Prince se lève furieux, saisit un cable et accourt à l'endroit d'où partent les cris. Les deux espiègles, entendant le bruit de ses pantouffles, s'esquivent. L'Arabe Hannibal s'offre le premier à sa vue, et est rossé d'importance. Pendant le dîner Lestocq et Johnson, à qui la présence du pauvre Hannibal rappelloit la scène du matin, ne purent se retenir de rire ; et le Zar, en ayant voulu savoir la cause, ils le mirent au fait. Pierre rit aussi de bon cœur, et dit à son Arabe : je vous ai étrillé injustement ; mais, lorsque vous aurez fait quelque sottise, rappellez-le moi afin que je vous pardonne. Effectivement le cas n'arrivoit que trop souvent, et

Hannibal exerça pendant quelque tems la patience du Zar.

Un ministre du même Prince, qui avoit une méchante femme, parut un jour à la cour avec un air triste, fruit des désagremens qu'il éprouvait dans son ménage, et avec des marques extérieures de la colère de cette femme. Le Zar lui demanda le sujet de son chagrin : Ma femme, dit le ministre, est incommodée d'un violent mal de dents : Rien de si facile à guérir que cela, répondit le Zar. Il prend aussitôt son davier, et va la trouver, accompagné de son mari. La femme a beau protester qu'elle est exempte de tout mal. Il faut, qu'elle se laisse coucher par terre ; et le mari, qui l'y tient, indique au Zar deux prétendues mauvaises dents, qui sont arrachées l'une après l'autre. Pierre se retire ensuite. La femme d'éclater en invectives contre le mari, qui lui dit froidement : Votre bouche est mauvaise,

vous avez sûrement quelque dent gâtée, qui me contraindra d'avoir encore recours à l'Empereur ; je vois bien, qu'il faudra que je l'appelle plus d'une fois avant que vous soyez guérie, et que vous ne le serez radicalement que lorsque vous serez édentée : cet avis rendit la femme plus traitable.

Pierre I[er], voulant donner quelque relief à ses fous, au nombre de plus de soixante, leur conféra le cordon de *l'éperon d'or*, qu'ils portèrent à la troisième boutonnière ; chaque cordon lui revenoit à 60 roubles.

Une autrefois il fit peindre ses 99 bouffons, et placer leurs portraits dans une grande salle de la cour, laissant une place vide pour le centième. Ils étoient classés suivant leurs qualités naturelles ou acquises ; il y avoit la classe particulière de ceux qui s'étoient mal acquittés de leurs emplois, et que l'on força,

par cette raison, de porter l'uniforme des bouffons de la cour.

Le Zar se divertissoit de toutes les manières avec eux. Dans ses momens de bonne humeur il créoit pour eux des dignités et des titres. C'est ainsi qu'il nomma à Moscou un Roi des Samoyèdes. La cérémonie du couronnement se fit avec le plus grand appareil. Vingt-quatre Samoyèdes vinrent avec quantité de rennes, rendre hommage à leur nouveau Roi. Il donna à un autre l'île de Dago, et lui fit expédier un diplôme d'usage; mais après la mort du Zar le donataire, ayant demandé la possesion de l'île, elle lui fut refusée, parceque, disoit-on, le diplôme n'étoit pas dans les formes, et que Pierre, au lieu d'y apposer les sceaux de l'empire, n'avoit fait qu'imprimer le cachet qui se trouve sur les roubles.

Par le traité conclu au Pruth entre les Turcs et les Russes, les premiers étoient

autorisés à faire la recherche dans l'armée de ceux-ci, de la personne de Cantemir, Prince de Moldavie, qui avoit en quelque sorte livré cette province à la Russie. Pierre I[er], instruit de cette clause, fit venir le Prince à la hâte, et l'exhorta à se rendre de lui-même à ses ennemis, dont il pourroit par-là fléchir la colère. Mais trop convaincu du sort qui l'attendoit, le Prince ne voulut point souscrire à cet avis du Zar: il se fit raser, prit un habit allemand, et se jetta dans un chariot, où Velten, cuisinier du Zar, l'ensevelit sous une batterie de cuisine; il echappa de cette manière au supplice que les Turcs lui réservoient irrémissiblement: il reçut du Zar en dédommagement de sa principauté des terres considérables en Russie, et gagna tellement sa confiance, qu'il fut consulté dans toutes les affaires importantes de l'Orient.

Le même Prince a composé plusieurs ouvrages relatifs à la Turquie, et à la

Moldavie ; il avoit commencé de traduire les grands rouleaux de papier de différentes couleurs, trouvés auprès de la mer Caspienne dans les ruines de l'ancienne ville de Madgari, et aux environs de Samarkand, patrie du fameux Tamerlan ; mais la mort le surprit au milieu de ces intéressantes occupations, dont le résultat devoit être si précieux aux savans de l'Europe, et auroit jetté un grand jour sur l'histoire des anciens Scythes.

Les ambassades de la Russie dans les cours étrangères, et celles de ces cours en Russie, étoient anciennement très-onéreuses à cette dernière. L'ambassade que Théodore Iwanowitsch envoya en 1595 à l'Empereur Rudolphe Ier, portoit en présens 1003 paquets, contenant chacun 40 peaux de martres zibelines, 519 peaux de martres, 120 de renards noirs, 33,700 de renards ordinaires, 3000 de castors, 74 d'élans. Les am-

bassadeurs étrangèrs amenoient souvent une suite de 6, et même 800 personnes, qui étoient toutes défrayées par la cour de Russie. Aussi par le traité d'Andrusoff stipula-t-elle avec la Pologne le nombre de ceux qui accompagneroient dorénavant les ambassadeurs. Pierre Ier alla plus loin en abolissant l'usage de défrayer les ministres étrangers. Il l'annonça au Roi de Suède à la paix de Nystadt, et depuis aux autres souverains. Les hôtels affectés autrefois aux ambassadeurs ont reçu d'autres destinations. Les députés orientaux et Tatares n'ont point été compris dans cette réforme, et sont encore logés et nourris aux dépens de la cour.

Pierre Ier, après avoir lu dans un livre que lui avoit procuré son grand Amiral Lefort, la description de l'état florissant de la plupart des nations de l'Europe, versa un torrent de larmes, sur l'ignorance profonde et la barbarie de la

sienne; il résolut de l'en tirer à tout prix: ce fut dans la vue de lui inspirer le goût du travail, qu'il apprit presque tous les métiers. Que de patience, de courage, de constance, de force d'esprit il lui fallut d'éployer dans cette vaste entreprise! Dans le tems qu'il faisoit à Sardam son apprentissage de constructeur de vaisseau, un ouvrier irrité de le voir se servir de ses outils, lui donna des soufflets; et le Zar eut la générosité de prendre sa défense, lorsqu'il fut reprimandé, de soutenir que l'ouvrier n'avait pas tort, et de le consoler par des largesses. Tels étoient les affronts, les fatigues et les peines auxquelles s'exposoit volontairement ce grand homme, né souverain d'un état immense, et revêtu d'un pouvoir illimité sur des sujets innombrables, pour vivifier cette masse inanimée de l'empire Russe, et le rendre un jour la patrie des sciences et des arts. Lui seul peut-être pouvoit embrasser dans son esprit, et envisager

de sang froid la multitude d'obstacles qu'il devoit rencontrer, et croire à la possibilité de les surmonter. L'Europe a vu avec admiration l'exécution répondre à la hauteur de ses vues, et la postérité, en lisant l'histoire de cette machine politique, organisée en si peu de tems, la rangera peut-être au nombre des fables.

L'amour fut une de ses faiblesses, comme celle de plusieurs grands hommes ; il lui causa quelques distractions, et n'absorba jamais son tems encore moins ses finances. Madame Cross d'Angleterre, la Comtesse Suédoise Hamilton, Mademoiselle Cramer et beaucoup d'autres, n'ont pas eu lieu de se louer de sa magnificence ni de sa libéralité. Anna Iwanowa Mons, qui ne répondoit pas aux avances de Menzikoff, fut noircie par lui dans l'esprit de Pierre, et se vit redemander les bijoux et tous les présens que le Zar lui avoit faits.

Il n'était pas délicat dans ses amours,

si l'on en peut juger par un tableau que l'on voit à Peterhoff, où il est représenté en paysan Hollandois, dans un cabaret, assis sur un tonneau, et tenant une grosse servante dans ses bras. On raconte qu'il fut un jour poursuivi par un jardinier du même pays, qui l'éloignoit à coups de rateau d'une jeune ouvrière dont il faisoit perdre le tems. Il faut dire à sa décharge qu'il fut souvent entraîné vers ces plaisirs grossiers par ses favoris, qui ne savoient pas plus respecter la dignité Impériale que l'opinion publique.

En Hollande il eut une galanterie, lui et toute sa suite (1). Cette disgrace de l'amour devint le principe de sa mort, en lui causant immédiatement une rétention d'urine et la pierre, ou en développant promptement en lui le germe de ces deux maladies. Il n'en faut pourtant pas accuser Boërhaave entre les

(1) La grande ambassade.

mains de qui il se mit : car outre qu'il ne s'astreignit point au régime que ce fameux médecin lui avoit prescrit, ses douleurs ne purent interrompre un instant le cours de ses débauches.

Ce Prince étoit persuadé que le meilleur moyen d'acquérir une grande prépondérance dans le systême politique de l'Europe, étoit d'observer le meilleur ordre dans l'administration de ses finances ; il voyait avec peine quelques princes de sa cour, dont les dépenses étoient très-disproportionnées avec les revenus : il en fit venir un dans son cabinet, et lui demanda d'un ton amical, quelle somme pouvoit défrayer annuellement sa maison. Le Prince, à qui l'on faisoit faire cette réflexion pour la première fois, s'excusa sur son ignorance, et demanda la permission d'appeller son Intendant, qui seul pouvoit les instruire dans cette partie. Vous ne savez donc pas, dit le Zar, ce qu'il vous faut d'argent pour

vivre ? voyons pourtant, si nous ne pourrions pas entre nous faire ce calcul : quelques centaines de roubles de plus ou de moins ne doivent pas nous arrêter. Tous deux s'asseyent en même tems devant un tableau, et le Zar demande, article par article, ce que coûtent ses chevaux, ses gens, ses habits etc. L'addition faite, le Prince en parut effrayé, et ne put rien objecter. A présent, dit le Monarque, travaillons au chapître des revenus. Le total de celui-ci ne montoit pas à la moitié du premier. Pierre jettant alors un regard de colère sur le Prince, et sans lui laisser le tems de s'excuser, le saisit par les cheveux, et lui donna, suivant sa coutume, une si rude bastonade, que le pauvre seigneur resta plusieurs jours sans pouvoir remuer. Va-t-en à présent, dit l'Empereur, et fais rendre compte à ton Intendant de la même manière. Apprenez tous deux par cette leçon, que la dépense ne doit jamais excéder la recette,

N 2

et que quiconque vit aux dépens de son maître, ou généralement d'autrui, est un fripon aussi punissable, que le voleur qui prend de l'argent dans ma cassette, ou que le banqueroutier frauduleux que nos loix condamnent aux galères. L'histoire du tems rapporte que cet événement opéra une grande réforme dans les maisons de beaucoup de seigneurs, qui craignoient l'arithmétique du Zar.

Le génie actif de Pierre Ier embrassoit tout, et descendoit avec une merveilleuse facilité des hautes spéculations de la politique aux plus minces détails. Quand il voyoit une chose pour la première fois, il montroit la plus vive curiosité de la connoître à fond, et s'il s'agissoit d'une opération manuelle, il vouloit toujours la faire lui-même. Dans le cours de ses voyages, ayant rencontré sur une place publique un opérateur qui faisoit ses tours de gibécière, il l'observa long-tems; il admira surtout son

adresse à arracher les dents, tantôt avec une cuiller, tantôt avec une épée; l'admiration tourne bientôt en une passion d'en faire autant. Le voilà devenu l'apprenti d'un charlatan, et quelques minutes après aussi habile, du moins dans son opinion, que son maître. Malheur à ceux qui par la suite se plaindront du mal de dents.

De retour à St. Pétersbourg, apprenant qu'un noble Russe avoit manqué à son devoir, il entra dans une colère épouvantable, et le manda sur le champ, probablement pour lui administrer le traitement ordinaire. Un des amis du coupable se hâta de l'avertir du danger qui le menaçoit, et lui conseilla d'avoir recours à quelque expédient pour modérer du moins le premier mouvement du Zar, qui étoit le plus redoutable. L'autre jugea au contraire qu'il n'avoit rien de mieux à faire que de se présenter sans délai chez l'Empereur; il réflechissoit que ce Prince conservoit tou-

jours, malgré ses emportemens, un fonds d'équité et de bonté naturelle, qui le portoient souvent à pardonner avant d'avoir puni; il vole donc au palais Impérial au hazard de tout ce qui pourra lui arriver. En chemin il rêve aux moyens de détourner l'orage; il entre dans l'appartement de Pierre, sans paraître aucunement intimidé, et tenant seulement un mouchoir appliqué sur sa joue. Pierre, en le voyant, court à lui, le bâton haut, mais appercevant le mouchoir, qu'as-tu? lui dit-il. Sire, répond le gentilhomme, depuis hier j'ai la plus forte rage de dents que l'on puisse sentir. A ce mot de dents le bras et le bâton de l'Empereur s'abaissent insensiblement: en moins d'une minute ses yeux sont tout adoucis; il lui demande si sa dent est creuse: elle ne l'est pas tout-à-fait, mais bien gâtée, et me cause de fréquentes et vives douleurs. Que l'on m'apporte mes instrumens, dit le Zar; assieds-toi, je vais t'arracher le mal avec

la dent. Il la tire en effet un peu rudement, mais assez heureusement. Le Cavalier le remercie humblement de cette grace. Pierre lui reproche ensuite sa faute. Le coupable ne crut pas qu'il fût de la prudence de recourir à des justifications; il se jetta aux pieds de son maître, et lui demanda pardon. L'Empereur se contenta de lui faire une reprimande affectueuse, et le renvoya sans autre punition.

Il étoit incapable de prendre de longues informations sur un délit, et de différer la sentence jusqu'à leur résultat: caractère fort dangereux dans le souverain d'un peuple esclave. Mais il châtiait rarement par un motif d'animosité ou de vengeance personnelle; il administroit lui-même la peine qu'il jugeoit proportionnée à la faute, et le plus heureux étoit celui qui la subissoit le plus promptement. Il n'écoutoit jamais les rapports inspirés par la jalousie et la haine, et il

eût été bien difficile de le mettre de moitié dans les intrigues des courtisans oisifs et dépravés. On en étoit quitte pour quelques taches bleues sur les épaules ; mais comme c'étoit la main du souverain qui les avoit imprimées, elles ne déshonoroient point, surtout dans les mœnrs des Russes d'alors, qui étoient le plus souple des peuples, et qui pour les moindres fautes se prosternoient devant leur souverain, et sollicitoient grace, en frappant la terre avec leur tête.

Un officier, nommé Matwei Alsufieff, dénoncé à Pierre I[er] comme refractaire à ses ordres, ne fut pas tout-à-fait aussi heureux que le cavalier Russe dont je viens de parler. Il est mandé au palais de la part de l'Empereur ; il s'excuse sur un véritable mal de dents qui le force de rester chez lui. L'Empereur lui fait dire une seconde fois de venir, et qu'il le guérira. Il arrive. Pierre lui ordonne de s'asseoir sur le plancher, et

se fait indiquer la dent qui est creuse: mais au lieu de celle-là, il en attaque une saine, et avec une telle force qu'il soulève trois fois le pauvre Alsufieff; il la casse à la fin, et renvoye le patient, en disant qu'il est assez puni.

Il attribuoit, comme tous les Russes de son tems, une grande efficacité au son des cloches. Lorsque l'Impératrice, sa femme, fut accouchée de Pierre Pétrowitsch, il courut à l'amirauté, pour y sonner les cloches. Comme cet événement étoit arrivé au milieu de la nuit, il trouva les portes fermées, et une sentinelle en dehors, qui lui cria: qui vive? —l'Empereur—Cela te plaît à dire, qui peut le reconnaître à cette heure? va-t-en. Nous avons reçu l'ordre le plus absolu de ne laisser entrer personne. Pierre oublioit qu'il avoit effectivement donné cet ordre, mais bien loin de se formaliser du propos dur du soldat, il ressentit une joie secrète de se voir si

ponctuellement obéi. Mon ami, dit-il au soldat, il est vrai que j'ai donné cet ordre rigoureux; mais puisque je l'ai donné, je puis aussi le révoquer: n'en suis-je pas le maître à votre avis?—Tu as beau chercher à m'endormir, tu n'entreras pas; ainsi retire-toi, je te le conseille, ou je te ferai retirer de la bonne façon. Pierre continuoit de se divertir. Qui vous a, disait-il encore, fait passer cet ordre?— Mon bas-officier — Appellez-le. — Celui-ci arrive. Pierre lui enjoint de lui faire ouvrir la porte, et d'écline encore sa qualité. Cela ne se peut pas, lui répond le bas-officier; ma consigne est de ne laisser entrer qui que ce soit; et fusses-tu l'Empereur, tu n'entreras pas. — Qui vous a donné cette consigne? — Mon officier commandant. — Allez-le chercher, et dites-lui que l'Empereur veut lui parler. Le commandant accompagne son bas-officier. Pierre lui fait la même sommation qu'aux deux autres. Ce dernier amène une garde

munie d'un flambeau, qu'il lui ordonne d'approcher du visage de l'inconnu qui demande à entrer; et après avoir reconnu l'Empereur, fait ouvrir les portes. Pierre, sans entrer dans aucune explication, se met en prière, et tire ensuite la corde d'une des cloches pendant un quart d'heure. Ses dévotions faites, il entre dans le corps de garde, où il annonce au bas-officier qu'il le fait officier, à l'officier qu'il le fait commandant, et au commandant qu'il l'avance d'un grade. Continuez mes amis, leur dit-il en partant, d'exécuter mes ordres aussi strictement, et soyez sûrs d'en être récompensés.

La Russie a du sel gemme et de brouage en si grande quantité, qu'elle en pourroit approvisionner presque toute l'Europe, et au plus bas prix. Mais telle est la mauvaise administration dans cette partie, que Réval et Narva reçoivent déjà des fournitures de sel d'Espagne

par des bâtimens Hollandois. En établissant des magazins, l'empire se trouveroit approvisionné pour toute l'année par le moyen des traîneaux. Il y a des salines dans presque toutes les parties de la Russie. Une des plus célèbres est celle des Stroganoff dans le gouvernement de Casan ; elle a pris son nom du chef de cette illustre famille, dont j'ai parlé plus haut, qui, après en avoir fait l'acquisition, l'augmenta considérablement, et porta le Zar Pierre Ier à interdire toutes les petites salines des environs, en s'engageant de procurer à toute la Russie du sel à meilleur marché que dans les salines supprimées ; mais il fut traversé dans cette grande entreprise par la jalousie des seigneurs, à la sollicitation desquels le Zar révoqua le privilége qu'il lui avoit accordé. Comme les salines se trouvoient sur un sol qui lui appartenoit, ainsi que les ustensiles, le Zar se contenta de le taxer à un copèke et demi par chaque poud (40 liv. pe-

sant) de sel qu'il exploiteroit à l'avenir. Cette retribution monte annuellement à 20,000 roubles.

Après les salines de Stroganoff, viennent celles de la Sibirie, qui seroient beaucoup plus considérables que toutes les autres, si elles étoient mieux entretenues.

Dans les déserts habités autrefois par les Kalmaks, Mr le professeur Pallas a découvert une saline très-précieuse, qui produit du sel gemme de la première qualité. Celles de la Sibirie et des déserts ne fournissent qu'à la consommation de la Sibirie et des Tatares voisins.

Il y a encore les salines de Bachmut auprès du fleuve du Don, dont le produit brut ne passe pas 30,000 roubles. Leurs administrateurs sous Pierre Ier y commirent tant de malversations, qu'il fit pendre leur chef, le Prince Démétrie Kolzoff; leur valeur n'est pas accrue depuis Pierre Ier.

Dans le fameux carrousel que tint Catherine II, au commancement de son règne, Munnich, doyen des feld-maréchaux, fut le premier arbitre des prix, qui devoient être décernés aux Dames et aux Chevaliers. Il prononça la harangue suivante:

Illustres Dames et Chevaliers,

„Personne de vous n'ignore qu'il n'est pas un seul jour, un seul instant, où l'on ne voie l'attention de S. M. notre très-gracieuse Impératrice à augmenter l'éclat de son empire, étendre la sphère du bonheur de ses sujets en général, et à relever en particulier le lustre de sa noblesse.

„Cette incomparable souveraine a choisi ce grand jour pour donner à la première noblesse de son empire, l'occasion de signaler son adresse dans les exercices militaires d'un carrousel brillant, et tel que l'on n'en a pas encore vu en Russie. Qui ne partageroit avec

moi les sentimens d'admiration et de reconnoissance, que S. M. s'est si justement acquis par cette bonté et cette prévoyance maternelle?

„ Illustres Dames et Chevaliers, vous vous êtes acquittés de ces nobles exercices d'une manière digne de vôtre naissance, et propre à vous donner l'assurance d'avoir mérité les bonnes graces de S. M., la faveur de Monseigneur le Grand-Duc et des applaudissemens universels. „

„ Se tournant ensuite vers Madame la Comtesse Butturlin, à laquelle le premier prix étoit adjugé: „ Madame, lui dit-il, c'est à vous, que S. M. I. m'autorise à remettre le premier prix, fruit d'une adresse et d'une grace peu communes, qui ont réuni tous les suffrages. Permettez, Madame, que je sois le premier à vous féliciter de cette distinction honorable, qui vous donne le droit de distribuer de vos glorieuses mains les

autres prix aux Dames et aux Chevaliers.

„Pour moi, Illustres Dames et Chevaliers, blanchi sous les armes pendant soixante-cinq années de service, le plus vieux soldat et le plus ancien maréchal de l'Europe, après avoir eu l'honneur de mener plus d'une fois les armées Russes à la victoire, je regarde comme la récompense qui couronne tous mes travaux, celui d'avoir été aujourd'hui non-seulement le témoin, mais encore le premier juge de vos beaux exploits.

Pierre Ier, que son goût et des affaires plus importantes détournoient de l'application aux matières spirituelles, a pourtant canonisé le grand Prince Alexandre Nevski, ou Nevien, surnommé ainsi à cause des victoires signalées, qu'il a remportées sur les Suédois auprès de la Neva. Le Clergé et le peuple Russes débitent que dans la ville de Wolodimer, où il avoit

avoit été transféré au moment où le métropolitain s'approchoit pour déposer sur son corps le passe-port ordinaire, sa main s'ouvrit d'elle-même et prit le passe-port; que le grand Prince Démétrie Iwanowitsch lui dut le gain d'une bataille sur le Don, contre Mamai, Chan des Tatares; que sous Iwan Basilowitsch il apparut à Wolodimer au milieu des flammes d'un violent incendie, encore enveloppé des draps mortuaires, qui se conservèrent intacts, ainsi que son corps. Les historiens Russes disent, que cette foule de miracles porta Pierre I[er] à bâtir en son honneur le superbe couvent auprès de la Neva, dans lequel il fit transférer son corps toujours intact, qui fut mis ensuite dans un cercueil d'argent préparé pour cela. Malgré l'autorité des historiens Russes, je suis porté à croire, que Pierre se détermina à cette fondation plustôt par son penchant à récompenser les belles actions, et dans la vue d'exciter l'émulation que par aucun motif

pieux. Cette opinion m'a encore paru plus probable, en observant que cet édifice est construit sur le théatre même de la gloire d'Alexandre Nevski, auprès de la Néwa et des redoutes qu'il avoit fait faire : peut-être aussi eut-il en vue d'adoucir les esprits de son Clergé, qu'il avoit extrêmement aigris. L'Impératrice Catherine Ire, pour éterniser la mémoire d'Alexandre, a institué en son honneur le cordon rouge qui porte son nom. Elisabeth lui a fait ériger un mausolée, sur lequel on lit l'inscription suivante:

Cernis, lector, quàm cari sint Deo
Sanctorum vel cineres.
Hoc enim Mausoleo conduntur
Optimi Ruthenorum Principis
DIVI ALEXANDRI
Reliquiæ
In quas
Edaci vetustati
Quæ cætera absumit omnia
Usque adhuc nihil quicquam licuit:

Mens
Undè originem traxit
Cœlo reddita:
Fama rerum præclarè gestarum viget
Quà extrema refuso pendet terra Oceano·
Nescit perire virtus.
Quoad inter mortales egit,
Facem civibus prætulit
Virtutibus heroa christianum decentibus:
Mortalitate exutâ,
Posteris vitæ suæ reliquit imaginem,
Pietate ergà Deum,
Amore patriæ
Fortitudine adversus hostes,
In utrâque fortunâ, constantiâ
Maximè spectabilem.
Quisquis miraris, lector,
Tantarum segetem virtutum,
Imitare facta,
Dignis quoque celebra laudibus
Religionem munificentiamque
ELISABETHÆ AUGUSTÆ
Petri Imperatorum maximi

Magnanimæque Catharinæ
Filiæ
Utriusque virtutum hæredis unicæ.

Lorsque Catherine I[re] envoya au camp Turc auprès de la rivière du Pruth cet argent et ces bijoux qui sauvèrent Pierre I[er] et son armée, le Grand-Visir ne pouvoit pas se figurer, que l'amour donnât à une femme assez de résolution et de courage pour accompagner son mari dans les combats. Il députa au camp Russe un homme de confiance pour demander la permission de voir l'Impératrice, et lui rapporter fidélement, si la renommée n'en imposoit pas en cette occasion.

Pierre de retour dans son pays n'oublia pas cette généreuse action de son épouse; il voulut en perpétuer le souvenir, en la déterminant à fonder un ordre, dont la décoration étoit une croix attachée à un ruban blanc avec cette devise : *Par amour et par fidélité envers*

la patrie. L'Impératrice s'en orna la première en 1714.

Sous Pierre Ier un Prêtre , nommé Toma , de la secte des Roskolnikes, s'avisa de prêcher ouvertement à Moscou contre l'invocation des saints et plusieurs autres dogmes de la religion dominante. Le Clergé assemblé l'exhorta d'abord à abjurer solemnellement ses principes erronés : mais bien loin de se rendre à cet avis, Toma entra muni d'une hache dans l'église le jour de la fête de St. Alexis, et tailla en pièces son image et celle de la Vierge. Comme il se disposoit à justifier sa conduite par un discours apprêté, on l'arrêta, et on le mit en prison ; son procès fut instruit dans les formes , et il fut condamné à tenir sa main droite armée de la hache au-dessus du feu jusqu'à ce qu'elle fut consumée, et ensuite à être brûlé vif. Il entendit la lecture de sa sentence avec la résignation la plus calme ; son sang froid ne l'abandonna

pas dans le tems que sa main étoit grillée par la flamme ; et jetté sur le bucher, il déclama jusqu'au dernier soupir contre les abus qui s'étoient introduits dans la religion.

La ville de Narva a été de tout tems un sujet d'animosité et de guerre entre les puissances Russe et Suédoise. La première en fit infructueusement le siège en 1708 ; mais quatre ans après elle emporta d'assaut la ville et le château bâti sur un rocher. L'acharnement des troupes Russes étoit tel, que les ordres de Pierre Ier n'arrêtant point le carnage, ce Prince perça de son épée plusieurs de ses propres soldats. Fatigué de massacrer lui-même les siens, il entra dans une maison, et jetta sur la table son épée ensanglantée (que l'on a conservée depuis comme un monument de modération et de sévérité,) en disant : cette épée est rouge du sang, non des Suédois, mais de mes propres sujets, et ma

compassion n'a sauvé la vie qu'à vos compatriotes. Lorsqu'on lui amena le Commandant, il lui donna un soufflet: Vois-tu, lui dit-il, le carnage que cause ton opiniâtreté ? Connoissant l'affection des habitans de Narva pour les Suédois, et suspectant leurs intentions il les fit transporter tous tant à Casan qu'à Astracan ; mais s'étant peu après rendu maître du reste de la Livonie, et ne redoutant pas des remuemens considérables de la part de la Suède, il leur permit de retourner dans leur patrie.

Lorsque Catherine Ire installa l'académie des Sciences de St. Pétersbourg, on distingua parmi ses membres le professeur de mathématiques, Goldbach, dont le mérite perça encore plus par la suite. Cet homme auroit été plus utile aux sciences, s'il n'eût accepté, quelque tems après son admission à l'académie, la commission d'intreprêter les chiffres dans les dépêches des ministres des cours étrangères. Ce

travail indigne d'un aussi savant homme le détourna tout à fait de celui de l'académie. Il étoit d'ailleurs extrêmement bizarre ; il avoit sur la sympathie ou l'influence d'un être sur l'autre des idées qui l'auroient pu faire regarder comme un Mesmer ; il ne souffroit pas que personne l'approchât, sinon à une certaine distance, ni que l'on bût ou mangeât, ou portât après lui rien de ce qui avoit touché à quelque partie de son corps. L'excédent de son boire et de son manger étoit jetté par lui-même dans la rue. A la fin de l'année il faisoit la revue de sa garderohe, et ses domestiques allumoient un grand feu, où l'on brûloit ceux de ses habits qu'il avoit condamnés. Tant il craignoit de communiquer rien de mal-sain aux autres. Que l'on juge de la crainte qu'il devoit avoir que leur commerce ne lui fût contagieux. Il avoit obtenu de S. M. la permission de ne travailler que dans son cabinet, sans

s'aboucher jamais avec personne pour le devoir de sa charge.

Il y a dans les villes Russes des marchés exprès pour la vente des bogs ou images. Ceux qui les débitent s'appellent les marchands saints. Le mot *acheter* n'est usité que pour l'acquisition des objets profanes; on se sert du mot échanger pour celle des images, bougies et autres choses sacrées. Cela vient peut-être de ce qu'elles ont un prix fixe: il est également défendu de les surfaire et de les marchander. Pierre Ier a rendu une ordonnance, qui permet d'honorer simplement les saints, sans les invoquer. Les bougies sont d'une forme particulière; larges par le haut, leur extrêmité inférieure est une pointe. Si l'on en demande la raison au Clergé, il répond que, comme les anges jettent perpendiculairement leurs regards sur la terre, ils se persuadent aisément qu'elles ont la même épaisseur de l'un à l'autre bout.

Si pourtant les anges s'avisoient de regarder les bougies, lorsqu'elles finissent, ils verroient, que les prêtres cherchent à leur en imposer comme aux hommes.

Dans le tems que Pierre I[er] pressoit l'exécution des Strelzi, que sa sœur Sophie avoit soulevés, le Patriarche l'aborda avec l'image de la sainte Vierge, pour exciter sa compassion et obtenir le pardon de quelques coupables. Le Zar qui avoit pris la ferme résolution de ne faire grace à aucun, n'en fut que plus irrité, quand il vit ce ministre de la religion, cherchant avec des armes spirituelles à suspendre l'exercice de son autorité. Que prétends-tu avec cette image, lui dit-il d'un ton courroucé? ton emploi t'appelle-t-il ici? retire-toi et remets cette image où tu l'as prise, et où elle devoit rester perpétuellement sans ta témérité : sache au surplus que je crains, autant que toi, Dieu et la Vierge Marie, mais que mon devoir est de procurer

la sûreté et le bonheur à mes sujets, et d'écarter tout ce qui pourroit les troubler.

Le jeu le plus commun dans toutes les classes en Russie est le jeu de *Schach*, ou des échecs. On ne voit dans les boutiques que de jeunes garçons, qui le jouent sans cesse sur leurs comptoirs. Ce jeu, nommé en langue persanne *Schatreuscha*, en latin *Schachia*, et en allemand *Schach*, a beaucoup exercé les têtes des savans et des Etymologistes, qui par le rapprochement et la décomposition des mots ont cherché à découvrir son origine et le nom de son auteur. Jérôme Vida dans son traité des échecs, prétend que les Italiens en sont les inventeurs, ainsi qu'il résulte de ces vers :

Vos prima studia hæc italis monstratis in oris
Schachidis egregiæ monumentum insigne pudoris.

Melchior Goldaste, dans un commentaire fort embrouillé, en fait honneur aux Allemands, et Iodochus Demhuder aux Egyptiens. Si j'osais hazarder mon opinion après ces Messieurs, je dirois, que le jeu des échecs est d'origine Persane. Schatreuscha, ancien philosophe et mathématicien, très-fameux et très-respecté encore aujourd'hui en Perse, est l'inventeur de ce jeu, auquel il a donné son nom dans sa patrie. *Schach* en Perse signifie Roi, Sultan, *Schach Mâtha*, le Roi est tombé. Roquer dérive évidemment de *rocs* synonyme de tours. *Rocho* en langue persanne-arabique, veut dire éléphant.

En descendant la rivière de Jenisei, depuis la ville de Jeniseisk jusqu'à Mangaséja, ainsi que sur les bords du Don, on trouve fréquemment dans la terre une singulière espèce d'os, que les Russes nomment *Mamuths*, *Mammans*, ou *Mamants*. Ces os ne diffèrent de l'ivoire de

l'Inde que par une extrême blancheur, qui se ternit avec le tems, soit par l'eau, soit par la chaleur. Ils ont été l'occasion d'une foule de conjectures en Russie. Les uns les ont pris pour l'ivoire fossile,pour une production spontanée de la terre; d'autres ont prétendu, que c'étoit les cornes d'une grande bête, qui cherche sa nourriture dans les marais, en fouillant la terre avec ses cornes, qui y restent souvent attachées, ce qui occasionne sa mort. Quelques uns de ces derniers ont attesté, qu'ils avoient vu de ces bêtes dans les cavernes des hautes montagnes, qui se trouvent au-delà de Beresowa; d'autres enfin ont cru voir dans ces *Mamuths* le fameux *Behemot*, décrit par Job, ch. 40. Mais ces opinions n'étoient que hazardées. Mr Duvernoi, professeur d'anatomie, et membre de l'académie des Sciences de St. Pétersbourg, qui a examiné, par ordre de la cour, une collection de ces ossemens, et les a comparés avec ceux d'un élé-

phant, qui venoit de mourir à St. Pétersbourg, les a trouvés parfaitement ressemblans les uns aux autres. La décision de ce savant Académicien fait naître une autre question: Comment ces animaux ont-ils pénétré jusques au fond de la Sibirie? Il seroit peut-être très-difficile de résoudre cette difficulté historique. Il ne me paraît pas invraisemblable, que les anciens Perses, que l'on sait avoir été souvent en guerre avec les Scythes, et qui avoient beaucoup d'éléphans dans leurs armées, les ayent menés trop avant dans ce climat, dont la rigueur les a fait périr. Pierre Ier étoit persuadé, qu'ils avoient été amenés par Alexandre le grand, qui avoit passé le Don, et poussé sa marche jusqu'à Kostinèke, qui n'en est éloigné que de deux lieues.

La meilleure Rhubarbe nous vient de la Chine par le commerce de Russie. C'est pour la cour Russe un objet de

monopole très-productif. Après une journée et demie de marche dans la province de Schidshu, on trouve, à 1200 werstes de la ville de Kiachta, le petit fort de Choneisi, défendu par une forte garnison et un commandant de la première qualité, et voisin d'un monticule, dans lequel on exploite des mines considérables d'or, d'argent et de diamans. La terre au sommet de ce monticule est rouge, pierreuse, et en tout tems couverte de neige ; au bas elle est noire, et produit spontanément une rhubarbe veinée, rouge et blanc, comme les couches d'or, à longue tige, feuilles grandes et ovales, avec des profondes incisions : la graine en est large, ronde et épaisse. Telle est la rhubarbe de la première qualité.

A 100 werstes, et au sud de la province de Schidshu, est la ville de Ganshu, voisine de la montagne, dont la terre blanche et argilleuse produit aussi spontanément la rhubarbe de la seconde

espèce. La tige, les feuilles et les graines de celle-ci ont les mêmes formes que celles de la première, dont elle ne diffère guère que par sa couleur rouge et par la propriété d'être plus astringente.

A 300 werstes de Ganshu, et tout près de de la ville de Lanschu, est la montagne qui produit la rhubarbe de pierre, dont la tige et les feuilles sont les mêmes que celles des deux premières; mais la graine en est rouge, et plus dure; la terre aux environs est en partie noire, en partie rougeâtre.

A 500 werstes de Lanschu se trouve Sélim, ville considérable, résidence du gouverneur de toutes les villes que je viens de nommer. Là sont les habitations des Bucharions, qui accaparent toute cette rhubarbe.

A 100 werstes de Sélim on voit la rhubarbe brune, à rayes longues et profondes, à tige, feuilles et graines rouges, d'un goût fort et amer, d'une odeur pareille à celle du cuir de Russie; c'est

plustôt

plutôt une espèce de Rhapontica : elle est plus astringente que toutes les autres. La terre en cet endroit est noire, et point argilleuse.

Les colons, cultivateurs de la rhubarbe, sont les Tangutains. Après l'avoir arrachée de terre, ils la suspendent sur des cordes faites d'herbe, attachées à des arbres ; ainsi préparée ils la transportent sur des bœufs, des mules et des ânes, et la vendent aux Bachariens : ceux-ci font de grands trous dans les paquets qu'ils exposent à l'air, et quand elle est entièrement sechée, ils l'exportent sur la frontière par le moyen de leurs chameaux ; ils chargent chaque chameau de 10 à 12 pouds (400 ou 450 l.)

Dans les montagnes des Kalmacks, qui sont gouvernés par un Contaischa, entre la Chine et la Sibirie, auprès de la forteresse de Culza, on trouve du sel ammoniac natif. C'est une production très-précieuse dans cette contrée.

Les popes ou prêtres séculiers Russes ne se marient qu'une seule fois. Ils fondent ce point de discipline sur ce que l'écriture sainte dit, qu'un Évêque ne doit être l'homme que d'une seule femme. Quand ils sont veufs, ils n'ont pas d'autres ressource que de se retirer dans un couvent; peu restent dans le monde. On remarque, qu'en général ils sont pleins de soins, d'attentions et de prévenances pour leurs compagnes.

Tout le Clergé Russe est singulièrement attaché au privilège de laisser croître et flotter la barbe et les cheveux. Il prétend que cette coutume le rapproche davantage de Jesus-Christ, que ses peintres ont toujours représenté avec une longue barbe.

Les Tatares des deux sexes sont très-voluptueux. Toutes leurs coutumes se ressentent de cette pente au plaisir; et ont quelque chose de lascif. Un Français,

nommé Pousset, établi avec sa femme à Astracan, avoit beaucoup de relations avec les principaux personnages des Tatares voisins, à qui il avoit donné d'excellens conseils en matière d'économie. L'un d'eux l'avoit souvent invité à le venir voir. Il se détermina un jour à partir avec sa femme sous la conduite d'un guide, que le Tatare lui avoit envoyé, et qui les introduisit dans une habitation charmante au milieu d'un bois, et sous une tente magnifique, où le maître les attendoit, paré de ses plus beaux habits et fumant du tabac; il leur offrit d'abord du caffé et diverses sucreries. Comme il régnoit entre eux une grande intimité, Pousset pria son hôte de lui faire voir ses femmes. Celui-ci lui observa que l'usage s'y opposoit, mais qu'il croyoit devoir être poli envers un étranger, et ne pouvoir rien refuser à un ami. Un quart d'heure après sept femmes, belles comme le jour, sortent des roseaux, entrent dans la tente et saluent les étran-

gers. Leur mari leur ordonne de les embrasser, et de se retirer aussitôt, dans la crainte que ses compatriotes n'apprennent cet acte de complaisance. Elles obtiennent la faveur d'emmener dans leur habitation verte la femme du Français, qui étoit pour elles un objet tout à fait nouveau. Les deux maris restent et continuent de manger et de causer ensemble; tout à coup des cris terribles poussés par la Française, interrompent leur conversation; l'un et l'autre volent et voyent Madame Pousset nue au milieu de sept Tatares aussi nues, qui rient de sa peur. L'hôte demande la cause de cette épouvante: ses femmes lui répondent, qu'elles se sont d'abord déshabillées, et ont fait les honneurs de leur habitation à l'étrangère, qu'elles ont ensuite déshabillée, et qui s'est allarmée de cette cérémonie. Le Tatare explique à Mr Pousset, comment ses femmes ont voulu fêter la sienne à leur manière; mais sur les instances de son ami il les

engage à la rhabiller sur le champ. Madame Pousset rejoignit bientôt son mari, et tous deux jugèrent convenable de prendre au plutôt congé de leur hôte, pour ne pas être exposés à quelque autre politesse Tatare de la même nature. Du reste ils avoient reçu le meilleur accueil, et leur hôte, en partant, ajouta à beaucoup d'excuses, qu'il leur fit sur cet accident, des présens considérables.

Un article de foi conservé parmi le bas peuple en Russie, c'est que l'ame ne se dégage de sa dépouille périssable que six semaines après la mort. En conséquence, quand quelqu'un meurt, son lit est encensé (1) continuellement pen-

(1) Cela est bien ridicule ; mais que serait-ce, si on lui servoit à manger? Il y a sans doute de la témérité à vouloir deviner le séjour de l'ame après la mort : mais il y a plus que de l'absurdité à apprêter un grand festiu pour un cadavre.

dant le même espace de tems, et tous les jours on dit la messe auprès.

Le Tatares Mahométans, dans leurs convois funèbres, mettent dans leur bouche de la terre qui a été retirée en creusant la fosse, et la laissent retomber après l'avoir humectée, et en avoir fait une espèce de pâte. Un homme est chargé de la ramasser et de la poser aux pieds du défunt, comme la chose la plus efficace pour la rémission de ses fautes.

Les morts reçoivent aussi chez eux un passe-port, mais d'une forme différente qu'en Russie; c'est un morceau de papier inséré dans la fente d'une baguette plantée sur le côté droit du tombeau: ce papier contient une prière que le défunt est censé réciter incontinent après l'enterrement: car c'est le moment de la descente de l'ange, qui vient le ressusciter pour entendre son jugement.

Aucun Tatare n'a peut-être jamais élevé le moindre doute sur cette résurrection. C'est cette persuasion intime qui a fait imaginer l'espèce de sépulture qui est encore en usage. La terre n'est point reversée dans la fosse, dont les deux bords sont relevés par des arbres et des perches placées à côté et au-dessus les uns des autres: sur cette charpente s'élève en pyramide la terre retenue par quelques poignées de paille, de sorte que les cadavres reposent dans la fosse vide, comme dans un caveau, et ont toutes leurs aises, pour s'asseoir lors de l'arrivée des anges, qui viennent immédiatement après le convoi, interroger le défunt, entendre ses réponses, et lui dicter sa sentence.

L'enterrement finit par une triple aspersion d'eau claire autour du tertre sur lequel est la tombe ; c'est un symbole de la pureté du cœur de celui qui y repose, ou une libation expiatoire.

Ils ont d'autres sacrifices ou prières

dans le genre de ce que l'on appelle messes des trépassés. Les parens et les amis des morts sont obligés de faire dire ces prières par le Mulla. Abulgasi Bayador Chan, dans son histoire généalogique des Tatares, p. 777. fait mention d'une mère, qui charge son fils, allant en guerre, de s'informer de quelqu'un, qui avoit été long-tems son commensal : s'il est mort, dit-elle, tu feras commémoration de lui dans tes prières ; si tu manques à ce devoir, je te donne dès à présent ma malédiction.

Le Muphti chez les Tatares est à-peu-près la même chose qu'un Docteur en droit canon chez nous. Il a le droit de révision, ou plutôt de remontrances, dans les jugemeus rendus par le Cadi ou juge des villes mahométanes. Si le Cadi reconnoît, qu'il s'est écarté de quelque disposition du Coran, ou qu'il a erré d'une autre manière dans sa sentence, il la réforme d'après les avis du Muphti; s'il croit au contraire, que le Muphti se

trompe, il peut persévérer dans sa première décision, en se soumettant à une nouvelle épreuve et à tous les événemens du procès.

Mulla signifie chez les Tatares la même chose que le mot Curé, pasteur, proviseur ; circoncire, bénir les nouveaux époux, ensevelir les morts, voilà les principales fonctions d'un Mulla.

Le nombre neuf a quelque chose de respectable chez les Tatares et les Eleuthes. Bati, prince Tatare, vainqueur d'Henri, Roi de Pologne et de Silésie, remplit neuf sacs d'oreilles coupées à ses ennemis morts. Bussuktu fit charger neuf chameaux d'oreilles et de boucles arrachées aux Mogoles, commandés par Zain-Chan, qu'il avoit défaits dans une bataille rangée, et les fit marcher devant lui en signe de son éclatante victoire. Bati étoit Mogole d'origine. Les Eleuthes sont une colonie Mogole ; ils ont la même langue, la même religion et les mêmes usages que les Mogoles.

Ce nom de Mogoles, qui veut dire *blancs*, leur a été donné par les Indiens pour les distinguer des anciens habitans des Indes. Ces peuples ont conservé chez eux la dénomination de la peuplade dont ils descendent. J'observerai en passant, que c'est à tort que le savant professeur, Mr Pallas, accuse les Français dans son histoire des Mogoles, d'avoir confondu et altéré le nom de ce peuple. Les Chinois eux-mêmes ne les appellent pas Mogols, mais *Tsan-Tatse*, c'est-à-dire Tatares puants : qualification que leur a attirée leur excessive malpropreté.

Orda, et mieux *Ortou*, ancien mot Mogole, que nous exprimons par celui de Porte, signifie proprement *résidence* du Chan, ou chef d'une nation. De ce mot d'Ortou vraisemblablement dérive celui de *Jurta*, qui veut dire en Sibirie *habitation.*

Pandoure, en langue Esclavone, vo-

leur de grand chemin. Tels étoient ces bandits qui commencèrent à devenir célèbres en Allemagne vers l'an 1741. Ils étoient retranchés dans une forêt d'Esclavonie, et avoient mis tout le pays à contribution. Le Baron de Trenck (1) parvint à leur faire accepter du service et de la discipline, les enrégimenta, et depuis augmenta ce corps d'autres individus qui menoient la même vie.

Les fortes taxes, qui pèsent sur la Sibirie, doivent leur origine à un acte d'intégrité ou de désintéressement d'un gouverneur. A mesure que les Russes avançoient en conquérans dans le pays, ils bâtissoient des ostrogs (habitations) et imposoient des contributions annuelles, mais si modérées, que les contribuables, par reconnoissance envers leurs Wojéwodes ou chefs, leur faisoient des cadeaux de peaux de renards, de martres

(1) C'est son neveu qui a publié ses fameux mémoires.

Zibelines et autres; ils appelloient ces cadeaux *Pominki*, (présens pour rafraichir la mémoire d'un protecteur). Un Wojéwode, ayant eu la générosité patriotique de joindre ses pominki aux impôts qu'il percevoit pour le gouvernement, celui-ci présuma, que le impôts n'étoient pas assez forts, et la contribution d'abord volontaire devint ensuite forcée. Efforts timides et infructueux des peuples, pour se soustraire aux impôts, quand les ressorts tendus des gouvernemens pour les multiplier, y sont astreints par les besoins indispensables de l'Etat!

Aux environs des cataractes de l'Angars croît l'herbe, que les Russes nomment *piannoje Korène* (herbe enivrante); sa propriété répond parfaitement à sa dénomination, et son usage fréquent abrutit les Sibiriens et abrège leurs jours. Ces peuples, qui recherchent tout ce qui affecte vivement les sens, la mêlent

dans leur gruau, dans leur bierre et généralement dans tous leurs mets; ils en abusent avec le plus grand excès, lorsqu'ils peuvent rencontrer quelque bon compagnon de table, qui sait soutenir leurs défis bachiques.

Tous les 20 ou 25 ans le Pérépis a lieu en Russie : c'est un dénombrement de tous les mâles de l'empire sur un nouveau registre, pour parvenir à une répartition plus équitable de la capitation : c'est ce que l'on appelle Poduschnoi-Oklad, ou registre des ames : ce registre une fois arrêté, tous ceux qui y sont inscrits, payent rigoureusement la somme, à laquelle ils sont taxés, et quelque fois en sus la quote-part de leurs parens morts. Si quelqu'un meurt sans laisser d'héritiers ni de parens, toute la communauté ou province reste débitrice solidaire de son contingent. Quand une épidémie enlèveroit la moitié des ames d'une province, l'autre moitié n'en seroit

pas moins chargée de la totalité de la taxe. Telle est la législation du Poduschnoi-Oklad. Au premier coup-d'œil elle a quelque chose d'injuste et de tyrannique, en ce que l'on court les risques de payer sa contribution et celles de cinq à six autres personnes pendant 25 ans : car le rôle ne reçoit aucune variation, et la recette aucune dimunition, jusqu'à la rédaction d'un nouveau pérépis, où l'on raye ceux qui sont morts, et l'on inscrit ceux qui sont nés pendant le pérépis précédent. Mais en revanche on n'est assujetti à aucun accroîssement de taxe pour raison de l'augmentation d'une famille, et si cette opération entraîne quelques inégalités de répartition dans les cours de pérépis, la compensation n'offre rien que de juste en masse.

Quelque Russes attribuent à Basilide, d'autres à Damascène, l'introduction des images dans le culte religieux. Tous placent dans le ciel à la suite de Jesus-

Christ et de sa mère, d'innombrables armées continuellement occupées à prier Dieu pour le salut des humains. Parmi les saints, Nicolas reçoit des honneurs, qui le différencient peu de Dieu. Après lui vient St. Serge. Ils ont un saint particulier, à qui ils s'adressent pour chaque espèce de besoin ou d'embarras. Dans l'intérieur du pays, et surtout à une certaine distance des capitales, règne la superstition la plus grossière. Quand on voit réussir quelqu'un, soit dans le commerce, soit dans l'agriculture, soit autrement, on lui emprunte, moyennant un certain prix de loyer, l'image du saint, auteur de sa prospérité. Un laboureur s'en munira vers le tems de la moisson; on choie le saint emprunté par toutes sortes de respects et d'offrandes; quelques uns emportent avec eux leur saint, quand ils vont à leurs travaux, et si un étranger arrive et demande à saluer le saint, la femme répond, qu'il est aux champs ou en voyage. Les

pélerinages en l'honneur des saints ont perdu beaucoup de leur vogue depuis le règne de Pierre Ier. Ce Prince n'a pas été aussi heureux dans les peines infinies qu'il s'est données pour abolir les jeûnes ou en diminuer le nombre; et quoiqu'il prêchât d'exemple sur cet article, il n'a pu vaincre les scrupules de ses sujets. Cette rigoureuse observance des jeûnes est pernicieuse dans les flottes et dans les armées, où les rigoristes ne trouveront pas toujours les mets simples, permis par la religion, s'extenuent par l'abstinence de mets défendus, et le défaut de mets permis.

Le titre que le Schach de Perse exige et reçoit des souverains Russes, est celui-ci: Par la grace de Dieu, exalté, et par la bénédiction du Roi célèste, envoyé comme l'ombre de Dieu, Seigneur de l'univers, Souverain du globe, Seigneur de tous les seigneurs, centre autour duquel tous les peuples fléchissent le genou,

genou, possesseur de la Monarchie Persane, renommée par toute la terre, successeur de Darius et du vaillant Cosroës, qui a la porte du ciel à ses ordres, le très-illustre et très-haut Schach, Sultan .....N........ devant le cheval duquel toutes les nations apportent une offrande.

Le Schach signe lui-même le plus soumis des chiens du très-illustre prophète Aly.

Les ambassadeurs des peuples Nomades retracent dans leur appareil et leurs cérémonies une grandeur vraie, et cette simplicité des premiers âges, que le contraste seul de nos mœurs dépravées a pu faire regarder comme ridicule. Bostu Chan Chan des Kalmaks, envoya une ambassade à St. Pétersbourg sous Pierre Ier. Les lettres de créance étoient adressées au Grand-Amiral Apraxin, dont Bostu avoit eu occasion de connoître le frère, dans le tems qu'il étoit gouverneur de Casan et d'Astracan. L'ambassadeur in-

troduit fait un compliment, court à l'Amiral, en lui présentant un pain de sucre, un mouchoir de soye, et une lettre qu'il tira de sa poche toute chiffonnée, et qui fut lue par l'intreprête. Elle commençoit ainsi : Si tu te portes bien, je me porte bien aussi; et si je me porte bien, tu te portes bien aussi, etc. Après la lecture de cette lettre, qui contenoit beaucoup de complimens de cette nature, l'Amiral lui fit présenter de l'eau-de-vie dans un vase d'une moyenne grandeur, que le Kalmak refusa comme étant d'une capacité inférieure à sa soif. On lui en apporta un autre, qui auroit fait l'ordinaire de quatre Russes, et qu'il vida sur le champ. Cette quantité d'une liqueur aussi forte, que l'on croyoit devoir offusquer sa raison, ne lui fit aucune impression visible; il se mit à table, où sans toucher au pain, il donna sur les pièces de résistance. Rien ne le dépitoit plus que de voir l'interprête, qu'il avoit amené de Saratoff,

à qui l'on n'offrait rien ; il ne cessoit de prendre les plats entiers, qui étoient sous sa main, pour les lui passer ; il ne parut pas faire la plus légère attention aux ris continuels qu'excitoit sa conduite extraordinaire ; il se fit donner au dessert une cruche d'hydromel, qui fut avalée d'un trait. A la manière des Singes, il lécha ce qui en étoit resté sur ses levres et sur sa barbe : enfin il demanda une chopine d'eau-de-vie, qu'il vida comme l'hydromel, après l'avoir goûtée à différentes reprises. Apraxin, voyant qu'il commençoit à s'échauffer à force de boire, voulut lui parler d'affaires : le Kalmak, après avoir répondu assez sagement à toutes ses questions, lui reprocha de l'entretenir de pareilles matières, qui ne pouvoient qu'être désagréables à un homme soul, et qu'il étoit plus à propos de remettre au lendemain. En sortant de table, l'Amiral lui fit présent d'un ducat pour la location de sa chaloupe ; il le prit avec joie, mais avant

de quitter la salle du festin, il s'empara d'un pâté, qui étoit sur la table, et le remit à son interprête : ils partirent ensemble, s'arrêtèrent sur la grande place du marché, où ils s'assirent pour manger le pâté.

Ce traitement, et surtout le don d'un ducat, pourront paraître singuliers et mesquins ; mais on cessera d'en être étonné, lorsque l'on saura que le gouverneur de Casan, frère de l'amiral Apraxin, ne donnoit que cinq copèkes par jour à des ambassadeurs Tatares, qui s'étoient rendus auprès de lui. Ce sont des usages nationaux et sacrés, ou si l'on veut, une étiquette ridicule, mais plus solidement établie que la constitution.

Outre ses bouffons, Pierre Ier avoit beaucoup de nains pour le divertir ; il se plaisoit à les marier avec des personnes de la même espèce, ce qui la multiplia au point, qu'il n'y eut plus

de grand seigneur, qui n'en plaçât au moins un auprès de sa femme.

Aux noces du Duc de Courlande avec la Princesse Anne, qui fut depuis Impératrice, on servit deux grands pâtés, d'où sortirent tout à coup deux nains, qui complimentèrent les nouveaux époux et les plus distingués d'entre les convives.

En 1710 Pierre Ier fit le mariage d'un nain et d'une naine avec toutes les folles cérémonies et les divertissemens burlesques, qui étoient de son goût.

Autant il aimait la bravoure dans ses officiers un jour de combat, autant il abhorroit les duels. Il ne recevoit point d'excuses ni de prétextes pour qui que ce fût, quelque grièvement qu'on eût été offensé. Comment! disoit-il un jour à un de ses généraux, tu ès assez fou pour t'imaginer qu'une lame de fer peut réparer ton honneur flétri? Si un officier venoit lui demander la permission

de se battre, il le rossoit d'importance; mais il savoit rendre justice à qui elle étoit due ; l'aggresseur étoit toujours puni , et quelquefois, suivant le dégré de la faute, il étoit ignominieusement chassé de la présence et du service de l'Empereur.

On lui porta des plaintes à Moscou contre le Colonel Bodon, l'Enseigne Crassau, le Capitain Saxe, et le domestique de celui-ci, qui avoient tué plusieurs personnes dupes de ce malheureux point d'honneur. Après un examen de cette affaire pendant quelques heures, il fit décapiter le Colonel et pendre l'Enseigne. A l'égard de Saxe, comme il étoit le protégé de Menzikoff, qui se donna beaucoup de mouvemens pour le sauver du supplice, il ne fut condamné qu'à une prison perpétuelle; son domestique reçut trente coups de knout, dont il mourut peu après. Cette sévérité exemplaire a rendu depuis les duels extrêmement rares en Russie. Pierre se

dirigea par la conduite que tint Gustave-Adolphe dans une occasion, qui a du rapport à celle-ci. Deux Généraux Suédois viennent lui exposer qu'ils sont forcés de se battre pour une affaire d'honneur, et lui demandent sa permission. Volontiers, dit-il, pourvu que j'y sois présent. A l'heure indiquée, il marche au rendez-vous, suivi du bourreau, et lui ordonne froidement de pendre le survivant. L'exécuteur dresse sa potence aux yeux des spectateurs interdits, et les deux Généraux, non moins étonnés d'abord, s'entre regardent, se donnent la main, et se rangent parmi la suite du Roi. C'étoit la conclusion à laquelle s'attendait le Héros du Nord. Aussi a-t-on remarqué, que pendant tout son regne ses armées, qui se distinguèrent par un grand nombre d'actions aussi vives qu'heureuses contre l'ennemi, ignorèrent les duels.

Les peines les plus usitées en Russie sont les battoges, le knout et le chat.

Les battoges sont une branche d'arbre de la grosseur du petit doigt. Celui qui doit subir ce supplice, est couché, ventre sur terre : deux hommes tiennent entre leurs jambes, l'un sa tête et l'autre ses jambes, et appliquent alternativement les battoges sur son dos : s'il se débat, deux autres hommes se jettent sur les bras, et les tiennent en respect. Quant les battoges sont usées, on en prend d'autres, jusqu'à ce que le président, ou ordonnateur du supplice, trouve le dos du patient convenablement meurtri et déchiré ; ce qui n'arrive quelque fois qu'après qu'il est mortellement blessé. Deux choses rendent ce supplice cruel : la première c'est que le patient est obligé de crier : *Winawat*, c'est-à-dire, avouer qu'il est coupable ; si-non, il seroit fustigé jusques à la mort : la seconde c'est qu'en sortant des jambes de ses bourreaux, il faut qu'il aille baiser

les mains et les genoux de celui qui les commandait, se prosterner le front contre terre, et le remercier de ce qu'il ne l'a pas fait battre davantage. Les seigneurs même sont sujets à cette punition, qui par conséquent n'est pas infamante; mais c'est en eux que réside le plus souvent le pouvoir de l'ordonner. Les officiers et les propriétaires l'infligent très-arbitrairement à leurs soldats et Muschiks. Elle est réservée particulièrement aux sous-ordres, que des malversations et des friponneries feroient ailleurs chasser de leurs emplois, et que l'on se contente en Russie de placer dans un grade inférieur, après la correction des battoges.

Le knout est un supplice plus rigoureux, et ne s'ordonne guère que par le juge ou le gouverneur avec toutes les formalités de la justice, ou par les seigneurs de la première distinction. C'est ordinairement le bourreau en titre qui l'administre. Le knout est une courroie

dure et épaisse, longue environ de trois pieds et demi, et attachée par un anneau à un baton de deux pieds. Dans les cas les moins graves, sujets à cette peine, le criminel est lié sur le dos d'un autre homme, et reçoit du knoutier le nombre de coups déterminé par le juge. Le maître (car c'est ainsi que l'on appelle le bourreau en Russie) fait un pas en arriere, et prend son élan pour appliquer chaque coup, dont l'effet est d'occasionner une plaie avec une élevure d'un doigt sur la peau. L'adresse de ce maître est telle qu'il ne frappe pas deux fois sur la même place depuis les épaules jusqu'à la chûte des reins. Pour les crimes qui exigent plus de sévérité, ou pour donner la question, on attache un poids fort lourd aux pieds du patient: ses mains sont attachées derrière son dos avec la même corde qui sert à l'élever en l'air; ses épaules se démettent bientôt, et ses bras sont ramenés pardessus sa tête. Dans cette posture le

maître fait son devoir, mais il laisse entre chaque coup un intervalle de tems, pendant lequel un sécrétaire interroge le supplicié pour avoir l'aveu de son crime et de ses circonstances, ou la révélation de ses complices. L'opération finie, le knoutier remet les bras du malheureux que l'on renvoye ensuite, ou que l'on ramène en prison. Quelquefois de cette épreuve on le fait passer à une autre, surtout quand son crime est considérable, et qu'il persévère dans ses dénégations. On lui lie les bras, les jambes et tout le corps à un long baton, que l'on place ensuite comme une broche tout près d'un feu allumé exprès. Le sécrétaire est là, prêt à écrire toutes ses réponses. Cette torture se répète trois ou quatre fois, en laissant un mois d'invalle de la dernière à la suivante, à moins que le patient ne fasse les aveux ou déclarations que l'on lui demande, ou qu'il n'expire dans les tourmens. S'il est d'une assez forte com-

plexion pour endurer toutes ces questions, il est renvoyé absous.

Le knout ne laisse aucune note d'infamie, non plus que les battoges. Il n'est pas rare de rencontrer des gens qui, après avoir subi ces peines, parviennent à des postes d'honneur et de confiance. Si l'on vient à le leur reprocher, ils répondent sans se décontenancer, qu'ils ont enduré cela pour leurs péchés qui avoient irrité Dieu et le Zar, quoique le Zar n'aît pas eu la moindre connoissance de ces péchés ; mais ils joignent toujours dans leurs sermens, dans leurs vœux et tous leurs discours, *Dieu et le Zar ;* cela est de style.

Le chat est une baguette à laquelle sont attachées de petites lanières, dont on frappe le dos nud de ceux de qui l'on veut tirer quelque aveu : c'est le châtiment le plus ordinaire dans le service de mer.

Les plus anciennes loix Russes ont prononcé la peine de mort contre les homicides, et cette peine devoit être subie sur le lieu où le crime avoit été commis. Ces mêmes loix adjugent à la veuve et au plus proche parent du mort un portion des biens du meurtrier qui s'évade. Elles n'en déterminent pas la quotité; mais on peut la conjecturer d'après les loix de Lithuanie qui ont beaucoup de rapport avec celles de Russie. La chronique Livonienne, composée par François Neustät, et qui est encore manuscrite, nous fournit un exemple de la fixation de l'amende dans ce cas: „L'an 1609, le 27 Juin, dit cette chronique, un Lithuanien, nommé Zadoffsky, tua Christophe Gaunersdorff, sécrétaire du magistrat de Riga dans son jardin, sans y avoir été provoqué par aucun sujet de mécontentement. Le magistrat de Riga en demanda satisfaction au Roi de Pologne au nom de la famille du mort. Le ministre du Roi fit

saisir l'assassin et instruire son procès. Les informations prises, les juges, pour complaire au Roi de Pologne et au magistrat de Riga, condamnèrent Zadoffsky à payer 300 dimphes, c'est-à-dire le double de l'amende, qui n'est que de 150 dimphes (le dimphe est le tiers de l'écu Polonois). Il fut donc quitte de toute poursuite ultérieure en payant 300 dimphes. Dieu nous préserve, ajoute Neustät, de pareilles loix.

Bestschestie, déshonoré, diffamé, c'est une action juridique imaginée par Pierre Ier en faveur de ceux qui sont insultés par leurs inférieurs. On a égard non-seulement à la nature de l'injure, mais surtout à la qualité de la personne injuriée. Si c'est un prince ou un grand qui se plaint, la réparation va de 1, à 2,000 roubles : si s'est un officier du monarque, comme conseiller, assesseur etc. qui a fait l'outrage, il perd ses appointemens d'une année, qui sont adjugés

à l'offensé par forme d'indemnité. Si l'outrage tombe sur toute une famille, l'amende arbitrée se multiplie par le nombre des membres qui composent cette famille. Si l'offenseur est insolvable, *luat in corpore*, dit la loi: il est livré à la partie plaignante, qui tire de lui la vengeance qu'il lui plaît, et peut même en faire son esclave, ou se contente, si elle n'est pas implacable, de le condamner au knout.

Pierre I[er] avoit distribué ses occupations sur toutes les heures de la journée, et il y vaquait avec une régularité imperturbable. Il se levoit de grand matin, quelquefois à trois heures; il lisoit pendant quelques heures; il tournoit pendant une heure ou deux; il s'habilloit ensuite pour entendre lire ou lire lui-même les rapports des différentes parties de son empire et du dehors; il marquoit sur ses tablettes les différentes idées et les projets d'ordon-

nances qui lui passoient dans l'esprit. A ce travail succédoit la promenade ; cette promenade étoit ordinairement une visite qu'il faisoit de sa marine, de sa fonderie de canons, des manufactures, ou de la forteresse que l'on bâtissoit, toujours ses tablettes à la main. A onze heures, ou un peu auparavant, il se mettoit à table avec quelques personnes de sa suite ou de la cour : une demie heure lui suffisoit pour ce repas, autant pour la méridienne ; delà il alloit voir tous ceux qu'il avoit marqués le matin sur ses tablettes. On le voyoit successivement, et en peu de minutes, chez un général, un charpentier, un magistrat, un maçon, etc. Il y avoit des jours et des heures à part pour la tenue des conseils ; il fréquentoit les établissemens où l'on instruisoit la jeunesse; il affectionnoit particulièrement l'académie des éleves de la marine, et restoit quelquefois pour assister aux leçons. Le soir il se délassoit dans la conver-

sation

sation d'un ami, si les Rois ont des amis, ou dans quelque assemblée, où il buvoit copieusement du vin, jouoit aux échecs, et se livroit à ses autres goûts, qui étoient la plûpart des jeux d'enfant; tels que Colin Maillard: les exercices et les arts, tels que la chasse, la musique, etc, n'avoient aucun attrait pour lui; il aima les échecs, parce qu'ils étoient déjà en vogue sous son règne, et parce qu'il y excella. Dans les sociétés où il se trouvoit, au milieu des accès de gaîté que lui donnoit le vin, malheur à celui qui lui manquoit ou le choquoit dans la moindre chose; il étoit battu à outrance. Menzikoff et d'autres favoris ont souvent expérimenté la pesanteur de son bras. Il se couchoit à neuf heures, et dèslors personne n'osoit plus passer dans la rue sur laquelle donnoit sa chambre à coucher. Le moindre bruit l'éveilloit, et c'étoit l'évenement le plus à redouter.

La famille des Wolkoff a fait quelque bruit en Russie. Pierre I[er] se servit de l'un d'eux en qualité de ministre dans les cours de Constantinople, de Paris et de Venise. A son retour à St. Pétersbourg, il fut chargé par le Zar de traduire en langue Russe un livre de la Quintinie, qui traite du jardinage : Wolkoff ne manquoit pas de capacité, et c'étoit peut-être ce qui lui rendoit ce travail plus fastidieux : il étoit souvent arrêté par la difficulté de *russiser* les termes techniques, dont sa langue maternelle ne lui fournissoit pas l'équivalent. Excédé d'un travail aussi ingrat, il tomba en mélancolie, et se coupa la grande artère.

Un autre Wolkoff, qui parvint à la dignité de sénateur, avoit le malheureux talent de tourner tout en raillerie, et la foiblesse de divulguer toutes les satyres et les traits malins qui échappoient à son esprit caustique. Les personnages les plus respectables n'étoient

pas plus épargnés que les autres : c'est ainsi que forcé de convenir de la supériorité des lumières et des qualités morales de Mr de Klingstedt, conseiller d'État de la cour, il s'attachoit à ridiculiser sa prononciation : il l'appelloit *coccinarium* 1). Ce même homme, qui devoit s'observer lui-même dans sa conduite, et être plus que tout autre sur ses gardes, dans l'appréhension d'une représaille, eut l'audace, dans le tems que le grand-chancellier Bestucheff-Riumin fut exilé, et que ses bijoux confisqués étoient confiés à la garde du Sénat et munis du cachet impérial, de briser le sceau, et de le rétablir comme il put, après avoir soustrait du paquet les pierres les plus précieuses: mais comme il admit au partage tous ceux qui étoient dans le cas de le dénoncer (manière fort usitée de

1) Mot inventé à plaisir, par lequel Volkoff assimilait la prononciation de M. Klingstedt au chant du coq.

s'innocenter dans ce pays) personne n'éleva la voix contre lui.

Pierre Ier, qui étoit d'une sévérité outrée dans le service et la discipline militaires, a montré dans une occasion une indulgence qu'on peut dire déplacée. Un capitaine, nommé Uschakoff, fut envoyé un jour de Smolensk avec des dépêches extrêmement importantes pour le commandant de la ville de Kioff. Le général lui avoit recommandé la plus grande diligence: il remplit exactement ce dernier point; mais comme il arrivoit devant les portes de Kioff, quelque tems avant leur ouverture, et que la sentinelle le priait d'attendre que le gouverneur envoyât les clefs, il jetta feu et flammes, vomit un torrent d'injures contre le commandant et la sentinelle, qu'il menaça du courroux de son général, et retourna à la hâte à Smolensk avec ses dépêches, pour porter des plaintes contre la sentinelle qui ne lui

avoit pas ouvert les portes, et contre l'officier qui n'en avoit pas envoyé les clefs. Son général le fit mettre aux arrêts et le cita au conseil de guerre, qui le condamna à la mort. Ce jugement ayant été mis sous les yeux du Zar, il trouva la conduite du capitaine trop risible, pour souffrir qu'il en fût puni comme il le méritoit : et, en lui faisant grace, il lui envoya le bonnet et l'uniforme de ses fous et de ses bouffons, et lui donna dans cette ridicule compagnie une place qu'il a conservée jusques à la mort de son protecteur.

Ce même Uschakoff accompagna Pierre dans un de ses voyages à la cour de Saxe. Le Prince lui ayant dit de se préparer pour le départ, il se fit rédiger par un auditeur à la suite de la cour impériale une lettre qu'il addressa à son maître, et qui étoit ainsi conçue: Je remercie S. M. de toutes ses bontés pour moi; je les publierai dans ma patrie, mais je crains que l'on n'ajoute pas foi

à mes paroles, si je n'en produis des preuves aux yeux des incrédules : je crois que la meilleure démonstration seroit un des meilleurs chevaux de vos écuries, etc. Pierre sourit en lisant cette facétie, et lui fit donner un cheval de la qualité requise. A force de répéter ces sortes de plaisanteries, Uschakoff amassa insensiblement un capital de plus de 20,000 roubles.

Pierre I[er] prenoit feu pour la moindre chose, et dans le premier mouvement de sa colère, il punissoit ou se vengeoit avec férocité. S'il ne pouvoit satisfaire son courroux sur le champ, la réflexion le rendoit ensuite équitable.

On sait qu'il étoit habile ouvrier dans l'art de tourner (il reste de lui entre autres chef-d'œuvres un grand lustre d'ivoire à 50 bras, en forme d'étoile rayonnante que l'on voit dans l'église cathédrale de la forteresse de St. Pétersbourg) son tour étoit dans un cabinet

particulier, ou étoient admis André Nardoff, maître tourneur, excellent méchanicien, qui devint conseiller sous l'Impératrice Anne, et un apprenti dont il aimoit la gaité et l'application au travail. Ce jeune homme avoit la fonction d'ôter le bonnet de dessus la tête du Zar lorsqu'il entroit dans le laboratoire. Un jour il lui arracha quelque cheveux : le Zar, en sentant la douleur, tire son couteau de chasse (1), le poursuit, et l'auroit vraisemblablement tué, si celui-ci qui connoissoit les emportemens de son maître, n'eût pris la fuite aussitôt qu'il eut apperçu sa bévue. Le lendemain Pierre, en entrant dans l'attellier, dit à Nardoff avec un ton enjoué : ce petit drole m'a réellement fait beaucoup de mal, mais sans doute par mégarde; je suis bien aise qu'il ait été plus alerte que moi. Instruit par Nardoff, qu'il n'a-

(1) Pierre Ier portoit toujours un couteau de chasse, quand il n'étoit pas en campagne, ou dans ses fonctions militaires.

voit pas reparu depuis sa faute, il le fit redemander à ses parens, à qui il fit dire qu'il lui pardonnoit, pourvu qu'il fut plus circonspect à l'avenir; mais ils ne l'avoient pas vu. Il fit publier ce pardon par la police dans tous les quartiers de la ville: il n'en obtint pas plus de renseignement, et ne le revit jamais. Ce jeune homme dans sa frayeur avoit fui dans un village voisin du lac Ladoga, et de là avoit continué sa route jusques à Wologda, près de la Dwina, où, sous un nom supposé, il s'étoit fait passer pour un orphelin, qui avoit perdu son père en venant de Sibirie à Wologda. Un verrier de cette ville le prit chez lui par compassion, et lui enseigna son métier. Il resta chez cet ouvrier pendant dix ans. Il y avoit long-tems alors que Pierre étoit mort. Il revint ensuite à St. Pétersbourg, se fit reconnoître à son premier maître, et fut par lui présenté au comptoir de la cour, qui l'engagea comme maître verrier. On l'a vu exer-

cer ce métier sous les règnes d'Anne et d'Elisabeth.

L'empalement subsistoit encore sous Pierre Ier. Des seigneurs de la première distinction subirent, par ses ordres, cet affreux supplice, et au milieu des tourmens, bien loin de murmurer contre lui, ils formoient des vœux pour la prospérité de son règne. On en a vu qui étoient empalés depuis trois jours, et ne s'occupoient que de benir la main qui les faisoit périr dans cette longue torture. Tel étoit l'usage, tel étoit l'abrutissement de ces esclaves du despotisme: ceux de la superstition ne sont pas plus aveugles.

Imprimer la double aigle sur le front avec un fer chaud, couper le nez, les oreilles ou la langue, sont des fruits de l'imagination d'Iwan Basilowitsch, fertile en ce genre. Ces peines, qu'il employoit pour les plus légères fautes, ne sont encore que trop communes aujourd'hui.

Dans le tems que l'Impératrice Elisabeth faisoit la guerre à la Prusse, il s'établit en Russie une inquisition des plus formidables. Ce fut le triomphe des espions, des délateurs et des scélérats de toute espèce. A peine les honnêtes gens osoient-ils ouvrir la bouche sur le matières les plus indifférentes, ou sortir de leurs maisons, dans l'intérieur desquelles l'espionage pénétroit encore. Nombre de personnes, qui s'étoient entretenues des préparatifs et des succès éventuels de la guerre, furent emprisonnées. Ce fut à cette époque que l'on érigea cette chancellérie privée, qui devint la source de tant de maux: ce terrible tribunal étendoit sa jurisdiction sur tout l'empire. Le plus infame des Russes n'avoit qu'à s'y présenter et dire: j'ai une dénonciation à faire, il étoit sûr d'être écouté, et de faire amener ou traîner qui bon lui sembloit devant les membres de la chancellerie privée. S'il soutenoit le knout

pour appuyer son accusation, il ne falloit plus d'autre information contre l'accusé, qui étoit tenu pour convaincu par cette épreuve, et comme tel, périssoit sous le baton. La délation du fils contre son père, du débiteur contre son créancier, du coupable jugé contre le magistrat, tout étoit agréé, examiné et décidé aussi promptement qu'arbitrairement par cette cour abhorrée de tous les gens de bien. Pierre III l'a abolie peu de tems après son avénement au trône,(7 Février 1762. 19 Octobre 1762). Cette suppression a été confirmée par l'Impératrice régnante.

La peine de mort est abolie en Russie par l'humanité de deux souveraines, dont le souvenir sera toujours cher dans l'empire. On y a substitué le knout, les mutilations inventées par Iwan Basilowitsch, la prison à tems ou perpétuelle, et l'exil en Sibirie ou sur la frontière. On ne condamne plus à la mort que les

scélérats, dont les forfaits sont aussi effrayans que rares, et les criminels d'état, tels que Mirowitsch et Pugatschew.

Les criminels d'état, ou de léze-majesté, ont été de tout tems très-sévérement punis. Autrefois, après leur avoir arraché l'aveu de la conspiration par la torture du knout, on les écarteloit, et leurs membres séparés étoient suspendus aux quatre coins de la ville. Quelque fois on se contentoit de les enfermer dans des caveaux creusés exprès sous les maisons religieuses. Les règnes d'Anne et d'Elisabeth en fournissent quelques exemples. Dans le couvent de Walday, consacré à St. Jâque, sur la route de Pétersbourg à Moscou, j'ai vu le seul personnage restant de 40, qui avoient été ainsi cloîtrés par l'ordre de Pierre Iwanowitsch Schuwaloff, favori d'Elisabeth: il m'a dit qu'il ne soupçonnoit d'autre cause de son emprisonnement que ses biens, dont sa famille étoit fort

envieuse. Le couvent Solowezkoi sur la mer blanche a renfermé quantité de malheureuses victimes des terreurs bien ou mal-fondées du gouvernement, quelques uns plus suspects que les autres furent jettés au fort de l'hiver dans les caveaux les plus froids où ils languissoient pendant trois jours, à l'expiration desquels on allumoit un grand feu, dont la fumée et la chaleur excessive les étouffoit ou les faisoit périr de soif.

Mr Schukoff a été livré à cet horrible traitement depuis la mort de Pierre III. Néanmoins on s'est toujours contenté d'exiler les grands en Sibirie, en observant la formalité de publier dans l'empire une ordonnance dans laquelle sont détaillées les causes de ce châtiment.

Pierre Ier se trouvant à Cronstadt, fatigué de l'exercice de la journée, voulut se reposer à son aise, et donna à une sentinelle la consigne de ne laisser entrer personne dans sa chambre. Arrive

le Prince Menzikoff: accoutumé à trouver l'accès libre en tout tems auprès du maître, il trouve mauvais qu'on l'arrête, et veut forcer le passage. La sentinelle tient bon, le repousse, et le menace de le bourrer. Menzikoff, indigné, poste un page, à qui il donne l'ordre de l'avertir quand le monarque paroîtra. Ce moment arrivé, il porte au Zar les plaintes les plus amères contre le soldat brutal. Pierre fait venir celui-ci : Connoîs-tu ce Monsieur là ? dit-il. — Oui, Sire, c'est le Prince Menzikoff — Est-il vrai que tu as voulu lui donner des coups de la crosse de ton fusil ? — Je les lui aurois donnés comme à tout autre. — Pourquoi ? — C'est qu'il vouloit entrer malgré les ordres de V. M. — Fort bien; que l'on apporte trois verres d'eau-de-vie : tenez, Menzikoff, buvez à la santé de ce brave soldat, que je fais bas-officier. Le favori boit, et croit en être quitte pour cela. Encore un verre, s'écrie Pierre : buvez, Menzikoff, à la santé de ce bas-

officier comme d'un premier lieutenant. Menzikoff obéit avec chagrin. Un troisième verre, Menzikoff, il faut boire à la santé de ce capitaine. Quelque amère que fût cette eau-de-vie pour le favori, il l'avaloit et n'étoit pas au bout. A présent, Menzikoff, allez habiller et équipper cet officier suivant l'ordonnance de son nouveau grade, afin que dans trois jours au plus tard il puisse se présenter décemment devant moi; et qu'il ne vons arrive plus de molester ceux qui font leur devoir, ou ceci (levant la canne) vous apprendra le vôtre: et addressant la parole au soldat: vous, dit-il, vous êtes un brave; allez, exécutez toujours mes volontés aussi rigidement, et je ne l'oublierai pas.

Westphalen, ministre du Roi de Dannemark à la cour de Russie, avoit écrit à son maître des choses qui n'étoient rien moins qu'à l'avantage du Zar. Celui-ci ayant trouvé le moyen de se procurer

la lettre, manda auprès de lui Westphalen, à qui il en fit lecture; le Danois se défendit d'abord d'être l'auteur d'un pareil écrit. Bientôt convaincu par sa propre écriture, que l'on représenta: Sire, dit-il, je vois bien que les Princes ont les bras longs; cependant que V.M. daigne un instant considérer l'étendue de mes devoirs envers ma patrie et mon maître, et qu'elle se figure, pour me rendre justice, que, si j'avois l'avantage de la servir, je ne ferais pas moins pour elle que ce que je viens de faire pour mon Roi. Tout irrité que fût le Zar, cette réponse lui parut si juste, lui plut tant, qu'il termina dès cet instant toute explication, et prodigua en toute rencontre à Westphalen les marques les plus éclatantes de son estime.

Il fit donner par deux grenadiers les battoges à sa bonne amie la comtesse Suédoise Marie-Danilowna Hamilton, qui s'étoit avisée de dire à quelques personnes

sonnes

sonnes de la cour, que l'Impératrice (Cathérine Ire) étoit adonnée au vin, et s'enivroit fréquemment. Ce fut Menzikoff qui la dénonça : ce Prince avoit concerté et préparé de longue main avec l'Impératrice le projet de la placer sur le trône après la mort de son mari ; conséquemment il ne laissoit échapper aucune occasion de molester les maîtresses du Zar, et de le dégoûter de ces amours de passage qui faisoient ombrage à Catherine. Une autre raison, que l'on va lire dans l'anecdote suivante, indisposoit personnellement Menzikoff contre cette étrangère.

Elle avoit la réputation d'étouffer ses enfans aussitôt qu'ils étoient nés. Mais faute de preuves, elle n'étoit en butte qu'aux propos des oisifs ; elle eut un jour l'imprudence d'en précipiter un dans un puits, après l'avoir enveloppé dans une serviette de la cour. Cet enfant trouvé mort quelque tems après, renouvella les soupçons que l'on avoit

précédemment formés contre la Comtesse. Menzikoff, qui avoit ci-devant épuisé tous les moyens d'obtenir ses faveurs, et avoit toujours échoué, saisit cette occasion pour la dénigrer dans l'esprit du Zar, dont il chercha à tourner les soupçons en certitude. Pierre, à l'instigation de son favori, alla la voir. C'est donc ton enfant, lui dit-il, que l'on a trouvé. Hamilton imperturbable, niait. Menzikoff engagea l'Empereur à faire une perquisition dans les coffres d'Hamilton, où l'on trouva le corps du délit, l'arrière-faix et du linge ensanglanté. Cette dernière preuve ébranla la constance d'Hamilton, qui ne nioit plus que foiblement. Elle fut mise aux arrêts. Toute la cour demandoit sa grace; mais cette grace n'entroit point dans les vues de l'Impératrice et de son confident Menzikoff, qui ne cessoit de solliciter le Zar de la livrer à la justice. Pierre céda aux instances de Menzikoff; il dit aux juges: si la Comtesse n'avoit offensé

que moi, je le lui pardonnerois; mais comme son crime outrage Dieu et la nature, je ne veux point interrompre le cours des loix qui veulent qu'elle meure. Cependant se ressouvenant qu'il avoit été son amant, il l'alla voir dans sa prison, accompagné d'un certain Général-major O..... Il lui promit que son corps ne seroit point touché par une main infame, et tint parole. La sentence portoit qu'elle auroit la tête tranchée, pour avoir successivement défait trois de ses enfans. La catastrophe de cette tragédie doit faire frémir ceux en qui tous les sentimens de l'humanité ne sont pas encore étouffés. Pierre étoit présent à l'exécution. On le vit parler à l'oreille du bourreau; on crut qu'il alloit faire grace : on se trompa. A peine la tête fut-elle coupée, qu'il la ramassa et la baisa. Comme il se piquoit d'avoir des connoissances en anatomie, il indiquoit les veines aux assistans; il la baisa

une seconde fois, la laissa retomber à terre, fit le signe de la croix et se retira.

Fin du Tome II.

Histoire de l'Evêché et des Evêques de Strasbourg, par M. l'abbé Grandidier, 2 vol. 4. 20 l.

—— de la guerre de 7 ans, par Mr. d'Archenholz, traduite de l'Allemand par M. le baron de Bock. 2 vol. in-12. fig. Metz 789. 3 l.

Homme (l') de desir, par l'auteur des erreurs et de la vérité, gr. 8. (La première édition est épuisée, et la seconde va être mise sous presse.)

Homme (le véritable) dit au masque de fer, par M. de St. Mihiel. 8. 2de édit. corrigée. 3 l.

Impertinente (la curieuse). Traduite de l'Anglois. 2 vol. 8. 3 l.

Indiscrette (l'), ou mémoires d'une femme de chambre. 2 vol. Londres 787. 3 l.

Journal du traitement magnétique de Mad. B. par Mr. T. de M. gr. 8. 787. 3 l.

Journal du traitement magnétique de la Delle N. par T. de M. 2 vol. 8. 5 l.

Lettre sur la seule explication satisfaisante des phénomènes du magnétisme animal et du somnambulisme déduite des vrais principes fondés dans la connoissance du Créateur, de l'homme et de la nature, et confirmée par l'expérience; d'après l'original in 8. 1 l.

Lettre remise à Fréd. Guillaume II. Roi regnant de Prusse, le jour de son avénement au trône, par le Comte de Mirabeau 8. 787. 1 l. 4 f.

— de G. Hunter sur l'infanticide. 8. 787. 12 f.

* — (nouvelles) sur l'éducation, ou le bonheur de l'homme fondé sur les principes de son éducation, par M. Weiler. 8. Londres 787. 2 l.

— — — sur les montagnes, par Mr. Voigt, traduites par M. Fontallard. 8. 787. 1 l. 4 f.

Logique (la) ou les premiers dévelopements de l'art de penser; ouvrage élémentaire, par M. l'abbé de Condillac. 12. 786. 1 l.

Mémoires de Madlle. de Baudéon pour servir à l'histoire de l'année dernière. 12. 787. 1 l. 10 ſ.

— — de Madame la Duchesse de Morsheim, ou suite des mémoires du Vicomte de Barjac. 8. 786. 2 l. 8 ſ.

Sur Moses Mendelssohn, sur la réforme politique des Juifs et sur la révolution tentée en leur faveur en Angleterre, par Mr. le Comte de Mirabeau. 8. 788. 1 l. 10 ſ.

Observations sur l'efficacité du mêlange d'éther sulphurique et d'huile volatile de térébentine dans les coliques hépatiques produites par des pierres biliaires; par M. Durande. gr. 8. avec la lettre de Girard sur cet ouvrage. 2 l. 8 ſ.

Philosophie de nos jours, (peinture des ridicules de Paris.) gr. 8. 787. 1 l.

Rapport à la société des amis de la constitution sur l'état civil des Juifs en Alsace, par M. Brunck, 8. 10 ſ.

Travaux (les) de l'Abbé Mouche. 8. Londres 784. 2 l.

Vues pittoresques de l'Alsace, gravées à l'eau forte et terminées en bistre par Mr. Walter, accompagnées d'un texte historique, 6 cahiers. fol. 785 — 788.

chaque cahier papier ord. 4 l. 10 ſ.

papier d'Hollande. 8 l.





